Mercantile Library,

Astor Place, New York.

No. M-1 425577

☞ As this book is new and in very great demand, it may be kept

TWO WEEKS

A Fine of 10c. a week will be charged for every week it is kept beyond that time.

When the demand for this book decreases, members will be permitted to retain it three weeks as usual.

Library opens at 8.30 A. M. and closes at 6 P. M.

Membership fee $5.00 per year.

Membership and delivery service $7.00 per year.

This payment entitles a member to one book at a time; also to the use of the reading Room. Any member may take two books at the same time, by paying $3.00 a year for duplicate privilege.

EXTRA BOOKS, 10c. PER WEEK EACH.

PLUTÔT SOUFFRIR...

DU MÊME AUTEUR

A LA MERCI DE L'HEURE (*Jean Tarbel*) . . . 1 vol.

SOLDAT (ouvrage couronné par l'Académie française). . . . . 1 —

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.

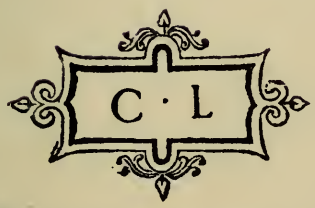
Copyright 1912, by CALMANN-LÉVY.

J. DELORME-JULES SIMON

PLUTÔT SOUFFRIR...

Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

LA FONTAINE.



MERCANTILE LIBRARY.
NEW YORK.
M 435577

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

MERCANTILE LIBRARY.
NEW YORK.

PLUTÔT SOUFFRIR...

I

Il y a une heure que je suis debout devant cette fenêtre, le front collé aux vitres, sans force pour penser, attentif au moindre bruit pouvant venir de la chambre voisine où repose ma femme. Elle dort ; une trêve dans ses souffrances.

A quelle date le mal qui la mine est-il né ? Je ne sais...Madeleine en souffrait depuis quelque temps, et je l'ignorais encore. Je lui avais dit un jour :

— Si tu étais sérieusement malade, j'appellerais un de mes confrères pour te soigner. Il est préférable qu'un mari ne soigne pas sa femme.

Cette phrase l'avait frappée ; et peut-être

m'avait-elle dissimulé sa maladie pour ne pas se laisser examiner par un étranger ? A cette raison s'ajoutait sûrement la peur de m'alarmer.

Mais comment n'ai-je rien deviné ?

A quoi bon ne faire qu'un seul être à deux, et n'avoir qu'une seule âme ? A quoi bon mêler ses joies, ses tristesses ? Je lui disais : ma parole n'est qu'un écho de ta pensée ; et je ne savais rien de son mal !

Nous nous aimions depuis cinq ans ! Nous avions dit les deux grands mots pleins d'illusions : toujours ! jamais ! Et je vivais aveuglé par mon rêve. Ah ! nous avons beau chercher à nous évader de la réalité, nous croire au-dessus des misères humaines ; la vie reprend bientôt ses droits.

J'avais remarqué chez Madeleine une irritabilité nerveuse croissante. Je l'attribuai d'abord au chagrin de ne pas avoir d'enfant ; mais son appétit diminua, elle ne mangeait plus qu'avec répugnance, elle se nourrissait insuffisamment ; elle se mit à dépérir. J'essayai de la décider à changer d'air, de milieu, la supposant neurasthénique. Je voulus l'envoyer chez son père, le docteur Dorme. Celui-ci, après la mort de sa

femme, avait renoncé à la médecine et s'était retiré à la campagne. Il surveillerait Madeleine aussi bien que moi.

— Nous partons ensemble, me demanda-t-elle ?

— C'est impossible.

Je pouvais bien l'accompagner, rester quelques jours avec elle, aller souvent la retrouver ; mais la clientèle, et surtout ma maison de santé du boulevard Arago, m'interdisaient une absence prolongée.

Madeleine refusa de me quitter ; elle me supplia de renoncer à ce projet. Je consentis à différer son départ ; et, sans doute, espérant éviter cette séparation, elle s'observa davantage ; durant quelque temps, elle me donna l'illusion d'être mieux portante. Je l'entends encore me dire :

— Jean, tu es décidément un grand médecin ! Tu ne te trompes pas sur le remède à appliquer. Si tu ne m'avais pas proposé de m'éloigner, j'allais devenir une névrosée ! La crainte d'être séparée de toi m'a guérie.

Ses lèvres souriaient. Pourtant, en scrutant son regard, j'y voyais une tristesse maladive. Quel chagrin me dissimulait-elle ?

Un matin, plus pâle que d'habitude, elle se leva, fit quelques pas dans la chambre, et tomba comme une masse. En rouvrant les yeux, elle porta la main à son estomac, et me dit :

— Marguerite a éprouvé ces malaises pendant le premier mois de sa grossesse.

Et elle cacha sa tête sur mon épaule. Je ne partageais pas cet espoir, j'étais préoccupé; je murmurai cependant :

— Peut-être !

Le soir, elle se plaignit de violentes douleurs ; sa main se crispa sur sa poitrine. Je la questionnai. Ses réponses m'inquiétèrent. Les jours suivants, les douleurs augmentèrent; alors les faits isolés qui m'avaient déjà tourmenté, manque d'appétit, amaigrissement, se transformèrent en symptômes. Je fus effrayé, et je n'osai pas me dire à moi-même le nom de la terrible maladie qui s'inscrivait dans mon esprit.

Je résolus d'appeler Orniolis; il avait été mon maître ; en lui j'avais toute confiance. J'en avertis Madeleine ; elle me regarda terrifiée :

— Je suis donc bien malade... habituellement

c'est à toi que tes confrères ont recours. Que t'apprendront-ils ?

Le feu de ses prunelles décelait une angoisse ; et voulant échapper à cet examen qui différait peu d'une simple auscultation, mais qui, dans l'exaltation de ses nerfs affaiblis, irritables, soulevait sa pudeur, la violentait ; elle ajouta :

— Tu veux me livrer à tous les regards !

Pour vaincre sa répugnance, pour la rassurer, je la plaisantai ; pourtant le flot des paroles tendres et folles que je versais sur son âme me faisait peur, parce que derrière mon ardeur je sentais se dissimuler la timidité de mon espoir, la crainte de la réalité.

Orniolis n'a pas dissipé cette crainte, car il n'a pu se prononcer ; certains détails, l'état des nerfs, troublent son diagnostic. Depuis, il continue à hésiter ; sa réponse est toujours la même : il faut attendre.

Attendre ! Et chaque jour le mal empire. Quand Madeleine dort, son sommeil n'est pas un repos. Elle se réveille, m'appelle ; je la trouve en larmes, secouée de soubresauts.

— Tu en as tant guéri ! me dit-elle.

Oui, j'en ai tant guéri ! Et à l'heure où j'ai à

défendre le seul bien auquel je tienne, vais-je être impuissant ?

Tu en as tant guéri ! Cette exclamation me poursuit, résonne en moi comme un reproche.

Autrefois, elle me disait :

— Tu es là Jean. Je n'ai pas peur.

La maladie pourtant n'a pas altéré sa tendresse. Dans une soif d'amour ses lèvres s'offrent aux miennes, je les baise doucement.

Ce matin, elle m'a repoussé.

— Éloigne-toi. Je veux, si je meurs, que tu gardes de moi le parfum de jadis. Je sens la fièvre.

Je l'ai grondée d'avoir de telles idées ; je l'ai tranquillisée. Réellement mes sens tendus pour deviner son mal, chercher à le soulager, sont incapables de percevoir autre chose que l'amélioration ou l'aggravation de son état.

J'ai dû avertir son père. Avec ménagements, en termes voilés, j'ai laissé pressentir le danger. Le docteur Dorme est arrivé aussitôt, et sa figure s'est assombrie à l'énoncé des symptômes.

— Des ulcérations de l'estomac, peut-être ? a-t-il murmuré, n'osant pas, lui non plus, pro-

noncer le mot fatal. Mais j'ai bien vu que sa pensée allait plus loin.

Quand il n'est pas auprès de Madeleine, il arpente mon bureau, se remémore les apparences du mal, essaye d'en tirer des conclusions. Parfois, il a un geste de découragement, de colère, que je traduis facilement : « Je suis son père ; je ne vois plus rien ! » Il me prend les mains, je lis dans ses yeux une supplication : « Je n'ai qu'elle ; sauvez-la. » Hélas ! moi, je suis son mari, et j'éprouve le même trouble.

Je ne suis plus maître de moi ; l'inquiétude de mon amour m'enlève mes moyens. Mon esprit s'use à vouloir trouver ! Ma raison me fuit, se consume dans les contradictions. Je suis incapable de faire une distinction entre la réalité et les suppositions suggérées par ce désir de trouver. De ma volonté je frappe mon cerveau pour en faire jaillir une étincelle. Par instants une lueur le traverse, mais la lumière s'éteint aussitôt, soufflée par l'anxiété comme par un coup de vent. J'observe encore, je sais encore observer, pourtant certains de mes centres cérébraux semblent anesthésiés, et la

coordination nécessaire à l'établissement d'un diagnostic devient impossible.

J'avais raison de dire à Madeleine : un médecin ne soigne pas sa femme.

Seule la vieille Marthe, qui a vu naître Madeleine et l'a suivie après son mariage, demeure confiante, croyant naïvement à ma toute-puissance. Je l'entends rassurer mon beau-père : « Allez, allez, monsieur, il l'aime trop pour ne pas la guérir ! Et vous, donc ? »

Pauvre vieille, elle hoche la tête d'un air entendu pour affirmer ma supériorité. Elle n'admet pas, d'ailleurs, que Madeleine soit en danger. Madeleine, jeune, faite pour la vie, ne peut mourir ; ça ne serait pas dans l'ordre des choses. Une enfant qu'elle a portée dans ses bras ne doit pas partir avant elle ! ce serait mons trueux ! Elle a raison : ce serait monstrueux.

Mon front reste collé aux vitres, cherchant un peu de fraîcheur pour calmer sa fièvre ; je regarde le gaz s'allumer dans la rue, les passants rentrer chez eux, les ouvriers regagner leur logis la journée terminée... N'est-ce pas ainsi qu'on devrait s'en aller vers le repos suprême ? Ne devrait-on pas sortir de la vie, seu-

lement quand on a terminé sa tâche ? Celle de Madeleine est à peine commencée ! Et je répète : ce serait monstrueux. Est-ce que dans la nature, l'hiver vient brusquement tuer le printemps ? Est-ce que la glace atteint les bourgeons naissants, les fleurs en train d'éclore ? Oui ; mais l'homme d'un coup de hache fait couler la sève, d'un coup de couteau tranche les tiges, mutile les fleurs ! Quel est donc celui dont la main jette le trouble dans notre vie, et nous sabre sans pitié ? Dans quel but ? Pour quel profit ?

Je suis comme Marthe. Je ne veux pas croire... ce serait monstrueux.

***

Orniolis sort d'ici. Cette fois, il s'est fait une conviction, je ne peux pas en douter. Il m'a dit que demain il amènerait Gérard ! Alors des larmes se sont échappées de mes yeux, et je suis rentré dans ma chambre pour sangloter.

Mon Dieu ! Ce mot sort naturellement de mes lèvres. Moi, incrédule, mais affolé par la vision de l'irréparable, je voudrais croire à

l'existence d'un être supérieur, capable d'un miracle !

Elle peut donc mourir, être arrachée de mes bras ! Quand elle sera morte, qu'adviendra-t-il de moi ? C'est l'épouvante, la terreur. A cette pensée je recule pour échapper au vertige, devant le vide qui s'ouvre sous mes pas. Il me semble que je viens de me pencher sur le néant.

***

Je suis assis à côté d'elle. Après lui avoir fait une piqûre de morphine nécessitée par l'augmentation des douleurs, son père est allé se reposer. Il est une heure du matin ; elle dort, aussi blanche que ses draps ; sa main retombe sur le bord du lit ; le réseau des veines apparaît sous la peau transparente ; je suis le trajet du sang à travers son corps, ce sang épuisé que je ne peux pas renouveler ! Son cœur s'arrêtera, son cœur qu'elle m'a donné, et que je suis impuissant à garder !

Vivre sans elle ? Autant m'arracher l'âme. Chaque jour je meurs un peu avec elle. Autour de moi c'est déjà l'immobilité, le sommeil du

tombeau. Dans le silence de la nuit je sens planer l'infini ; mon angoisse grandit, ma douleur remplit l'immensité.

Madeleine s'éveille. Encore sous l'influence de la morphine, elle est plus calme. Moins désespérée, elle fait des projets d'avenir, et je souris. J'ai le courage de sourire au mot « demain » ! Ce lendemain pour lequel je ne conserve plus d'espoir, sur lequel Orniolis et Gérard vont tout à l'heure tracer probablement une croix noire ; ce lendemain dont chaque heure emportera bientôt un lambeau de la vie qui est ma vie.

J'ai le courage de sourire ! Elle prend ma main, la met sur l'oreiller pour y poser sa joue. Elle a son expression d'amoureuse ; j'ai peine à m'empêcher de baiser ses lèvres décolorées. Elle le sent, et elle s'appuie davantage sur ma main.

Jamais je n'oublierai ce geste. En est-il un que je pourrais oublier ? Tous, même les plus infimes, même ceux à peine esquissés, je les devine, je les sens, grâce à cette affinité que la douleur crée entre deux êtres qui s'aiment. Je les sens, et je me les rappellerai, alors même

que la pensée absorbée par l'inquiétude, je ne les aurais pas remarqués sur le moment. Il me semble que si Madeleine guérit, je l'aimerai plus que je ne l'ai jamais aimée, non seulement parce que j'aurai failli la perdre, et qu'elle me devra un peu de cette vie que mes soins lui auront conservée, mais parce que nous aurons souffert ensemble. Et je pardonnerai à ces heures atroces pour l'intimité nouvelle que la souffrance aura fait naître, pour ces gestes où toute la tendresse, toute l'âme de ma femme se seront révélées.

Si elle guérit ? J'oublie qu'Orniolis a demandé à Gérard de venir ! que Madeleine, par conséquent, est perdue... Je n'ai pu me décider à lui annoncer la visite de Gérard !

Elle s'est rendormie. Je n'ose pas remuer ; sa joue est toujours appuyée sur ma main. Mon bras que rien ne soutient s'engourdit ; la crampe gagne les muscles de l'épaule et devient douloureuse. Je ne veux pas bouger ; cette douleur est bonne, elle me vient de Madeleine ; grâce à elle, Madeleine continue de reposer, grâce à elle,les minutes paraissent s'écouler plus lentement.

***

Orniolis et Gérard vont arriver. Robert, mon assistant boulevard Arago, les a précédés. Seul, Robert parvient à ramener un semblant de gaieté dans cette maison. Quelle que soit son affection pour moi et pour Madeleine, il n'est jamais qu'un ami ; il lui est plus facile de dissimuler, et son caractère enjoué, optimiste, se refuse peut-être à désespérer.

Madeleine est dans un moment de calme. Robert la plaisante sur sa coquetterie, car elle l'a fait attendre, avant de le recevoir ; le temps de mettre un ruban dans ses cheveux.

— Je croyais, dit-il, que vous alliez me faire la surprise de vous lever. Ce jour-là, je demande à être de la fête. Ça sera charmant. Vous ne saurez plus vous tenir sur vos pieds ; indécise, vous écarterez les bras comme un petit enfant, vous regarderez votre père, implorant son appui, et vous tomberez dans ses bras, ainsi qu'au temps où vous faisiez vos premiers pas.

Un instant, Madeleine se laisse prendre à cette vision. Elle sourit, d'un sourire enfantin,

d'un sourire de bébé à qui on a fait une belle promesse ; puis son regard s'alanguit, ses yeux mi-clos semblent contempler une chose lointaine qu'elle n'atteindra jamais ; et subitement ils se rouvrent, dilatés par la douleur toujours proche, toujours prête à chasser les fantômes des illusions.

Orniolis et Gérard, en entrant, assistent à une crise plus violente que les précédentes.

A leur sortie de la chambre, ils traversent le salon, saluent mon beau-père avec une infinie pitié, et me demandent d'aller dans mon bureau. Je comprends ; c'est la sentence de mort.

Alors je cesse d'être un médecin ; je redeviens simplement un homme, un homme désespéré, conservant encore un espoir dans une science qu'il croit féconde en ressources suprêmes, qu'il imagine capable de miracles ! La voix étranglée, je parle d'une opération.

Orniolis et Gérard se consultent du regard. Gérard prononce : « Cancer à marche rapide » ; et il esquisse un geste d'impuissance. Orniolis articule : « Je n'opérerai pas. »

Oui, le cas est désespéré, je le sais ; et j'ai une confiance absolue en mon maître ; j'ai été

à même de constater la sûreté de son diagnostic ; pourtant je ne peux pas me résoudre à ne rien tenter. J'insiste. Un nouveau geste d'impuissance me répond seul.

Ils sont partis. J'ai encore au creux de la main la pression de leurs doigts, la marque d'un apitoiement qui, pour toute consolation, vous dit : courage ! Du courage ? On n'en a que pour lutter, pour se défendre ! Lutte-t-on avec le destin ? Tout est fini ! Ce n'est pas « courage » qu'ils voulaient dire, mais résignation ! Résignation à ce destin monstrueux ! Résignation devant l'effondrement de la vie !

Je n'ose plus rentrer dans la chambre de Madeleine. Comment dissimuler la vérité ? Lui avouer l'impossibilité d'une intervention chirurgicale, c'est en quelque sorte lui donner à entendre qu'elle est condamnée. Trop souvent j'ai parlé devant elle de cas analogues au sien pour espérer la tromper. Au nom de Gérard, je l'ai vue tressaillir. Ah ! Pourquoi l'ai-je laissée s'intéresser à ma vie médicale, et lui ai-je permis de connaître les maladies, ceux qui les soignent ? Elle est perdue, et je n'aurai pas même le moyen de le lui cacher !

***

A sa question : Quand m'opérera-t-on ? J'ai répondu :

— Ce n'est pas encore nécessaire. Dans quelques jours peut-être ?

Mais les douleurs augmentent, l'opération devient chez elle une idée fixe. Comment la rassurer ?

La consultation de Gérard n'est pas seule à l'inquiéter. Depuis longtemps la présence de son père l'a éclairée sur la gravité de son état. Quand le docteur Dorme répétait : « Je resterai jusqu'à ton entrée en convalescence. Lorsque tu seras capable de voyager, je t'emmènerai. Jean s'arrangera, il viendra avec nous ; lui aussi aura besoin de se reposer ; » elle hochait tristement la tête, n'étant pas dupe de ce beau-rêve. Hier, elle m'a prouvé que rien ne lui échappait. Son père n'avait pas eu la force d'assister à une crise plus pénible que les autres ; il était sorti. Après avoir recouvré le calme, grâce à la morphine, elle m'a serré la main et a murmuré :

— Dis-lui qu'il peut revenir.

J'ai feint de ne pas comprendre ; j'ai expliqué l'absence de mon beau-père, et je suis allé le chercher. Dans le salon, où il s'était refugié, nous nous sommes regardés douloureusement, sans parler, comme si nos âmes fondues dans la même douleur eussent craint, par des paroles, de préciser une réalité que nous ne voulions pas nous avouer. Je n'osais pas lui dire : « Ne la quittez plus ; elle sait pourquoi vous vous êtes éloigné d'elle. » Je n'avais pas le courage de torturer ce père. Il a lu dans mes yeux le reproche que je ne formulais pas. Il a incliné la tête :

— Vous avez raison. Désormais, je resterai. Mais une seule chose la rassurerait... l'opération. Il le faut. Qui sait ?

J'ai répondu avec découragement :

— Orniolis refuse. Alors... qui ?

A mon tour j'ai pu voir un reproche dans ses yeux, et son regard signifiait : vous.

Moi ! Il veut que j'opère ma femme ! Ah ! je ne peux pas ! Pour les autres j'ai eu toutes les audaces ; pour Madeleine, j'ai peur. Peur de manquer de sang-froid, peur de ne pas com-

mander au tremblement de ma main. Non. Je ne peux pas.

J'ai détourné la tête. Il m'a pris par le bras :

— C'est vrai. Je vous demande une chose horrible, mon pauvre Jean ! Pourtant il faut tout tenter. Qui opérera ? à défaut d'Orniolis Gérard ; à défaut de Gérard... vous. Oui, vous, parce que vous l'aimez, parce que cette opération attendue par elle, lui rendra quelques minutes d'espérance, et que faite par vous, elle l'accueillera avec un double bonheur... Comprenez-vous ? Il lui semblera qu'elle se donne encore un peu plus à vous. Et puis, il le faut, parce que nous ne sommes jamais certains.

***

Moi, l'opérer ? Cette idée me frappe au cœur comme une balle ! Tout mon sang s'arrête. Elle pensera, dit son père, qu'elle se donne un peu plus à moi ! Je penserai que c'est la dernière fois qu'elle se donne à moi... et de quelle façon !

Je tremblais en abordant Orniolis. S'il allait dire non, et Gérard après lui ? Mais il a senti

l'angoisse de ma voix, et s'il y a eu d'abord une condescendance de pitié dans son acceptation, ses yeux se sont mouillés lorsque j'ai pris ses mains, incapable de parler, de le remercier.

Il me semble que je sors d'un cauchemar, qu'on a enlevé de ma poitrine le poids qui m'étouffait.

La figure de Madeleine s'est illuminée à la nouvelle de l'opération. Un être bien portant frémit à la pensée d'être opéré ; un malade qui se rend compte de son état et qui souffre voit le salut dans un coup de bistouri.

Devant la joie de la pauvre petite, un flot de tendresse m'envahit, malgré mon inquiétude je me réjouis avec elle, et j'entretiens son illusion. J'affirme :

— Tu guériras, tu retrouveras ta gaieté, ton éclat de rire. Lorsque tu te réveilleras, tu croiras revenir d'un long voyage, au cours duquel tu auras semé tes misères sur la route.

Je me prends moi-même à mes paroles, je me grise d'un vague espoir. Je pense : « Quand, au sortir du chloroforme, ses yeux se rouvriront, m'interrogeront, et que son âme se fixera sur mon regard afin de savoir ; je lui répondrai

peut-être : tu es guérie ! Et elle renaîtra, et, de nouveau, elle s'abandonnera dans mes bras. »

Bercée par l'espérance, elle s'endort. L'illusion que je lui ai versée persiste dans mon esprit ; je l'imagine plus calme, ses traits me semblent reprendre leur expression d'autrefois ; et durant quelques secondes, le monde réel s'évanouit, pour faire place au monde des souvenirs qui vivent en moi, que me rappellent tous les objets qui m'entourent.

Cette photographie du « baiser » de Rodin ! Nous l'avons achetée sous les arcades de la rue de Rivoli. En l'apercevant, ma bien-aimée s'est serrée contre moi ; nos regards se sont rencontrés, et nos lèvres, sans se rapprocher, se sont jointes...

Cette coupe de Salviati, ce vase de Gallé ! Autant d'heures de bonheur. Fantaisie d'un jour, caprice satisfait ; ils ont mis dans les yeux de Madeleine un éclair de joie...

Là, sur la cheminée, ce portrait de moi, à vingt ans ! Un pauvre portrait fané, jauni, que Madeleine, à treize ans, avait volé à ma famille. Pourquoi ai-je été si longtemps à deviner cet amour, perdant ainsi des années de bonheur ?

Pourquoi la destinée ne me l'a-t-elle révélé que pour me l'arracher ?

La réalité se replace devant moi. Tout à l'heure il me semblait voir Madeleine telle qu'elle était avant sa maladie ; maintenant, je la vois telle qu'elle est ; près de m'être enlevée. On la dirait inanimée ; autour de son visage qui a des tons de cire, ses cheveux paraissent plus noirs, la mort se répand déjà sur ses traits ; seule sa bouche est encore vivante par le pli de détresse qui en relève les angles, elle a l'air de me répéter toujours : Tu en as tant guéri !

***

Le moment est venu. On va l'opérer.

En entendant les préparatifs se faire dans la pièce voisine, Madeleine a une crispation du visage, aussitôt réprimée.

— Je n'ai pas peur, me dit-elle ; mais embrasse-moi, comme si je ne devais plus...

Je ne la laisse pas achever, et mes lèvres ferment sa bouche.

Robert entre pour lui donner le chloroforme. Il sourit, montre la bouteille :

— Voilà le sauveur.

Elle saisit ma main :

— Tu ne me quitteras pas. Tu me serreras bien ; tu comprends, si je m'en allais, tu le sentirais, et tu me retiendrais...

Je lui en fais la promesse. Robert approche le masque ; elle tend les bras vers moi, elle m'appelle d'un dernier regard où je lis l'angoisse de son âme... Elle s'abîme dans l'insensibilité.

Mon beau-père murmure :

— Venez, ne restons pas là.

J'ai promis à Madeleine de ne pas m'éloigner d'elle ; mais je suis sans force, sans volonté ; je me laisse entraîner.

Je me retourne ; on transporte ma femme sur la table ; en même temps j'ai la vision de tous les instruments qui vont fouiller sa chair...

Mon beau-père s'est assis, la tête dans ses mains. Je demeure debout contre la porte, frissonnant sous un souffle de mort. J'écoute ; les battements de mon cœur étouffent tous les bruits. Sans rien voir, je suis l'opération, je m'en représente tous les détails ; j'éprouve un déchirement intérieur.

Mon beau-père essaye de conserver son calme, mais lui aussi écoute au delà des murs, l'âme bouleversée. Il veut m'arracher de cette porte, il me fait un signe, n'osant pas rompre par un mot le terrible silence plein de sourde angoisse. Je me rapproche de lui, et aussitôt je reviens près de la porte. Les minutes s'écoulent, le temps me semble interminable ; les images se succèdent ; de brusques éclairs traversent ma pensée ;... je ne peux plus attendre ; j'entrebâille la porte... Madeleine est étendue dans l'apparence de la mort ; Orniolis et Gérard, les sourcils froncés, penchés sur le corps ouvert, ne m'ont pas entendu. Ils soulèvent les organes, les examinent... l'horrible mal m'apparaît. Orniolis et Gérard viennent de terminer l'examen ; ils se regardent. Ils n'ont pas besoin de parler ; j'ai compris tout de suite : Madeleine est inopérable.

Pour moi, Orniolis reprend l'examen. Chaque organe soulevé découvre une étendue plus considérable de la tumeur ; sans limites précises, envahissante, elle pousse ses prolongements elle jette au loin ses racines ; il n'y a rien à faire. La mort est là, devant moi... et je m'emplis

les yeux de l'affreuse vision. Je voudrais crier : Assez ! Mais Orniolis, implacable, ne me fait pas grâce, il me montre chaque point atteint ; j'ai voulu voir, je vois ; il obéit à mon désir!

Maintenant Orniolis me regarde. Il attend mon assentiment pour refermer la plaie, pour emprisonner le mal, et le laisser poursuivre son œuvre ! Et des yeux je suis forcé de répondre : faites !

A ce moment une colère, une haine, montent en moi contre Orniolis et Gérard, contre ces hommes qui, pour refermer cette plaie, y enfermer la mort, procèdent avec les mêmes soins, avec le même calme, que si Madeleine devait guérir ! A quoi bon toutes ces précautions ! Ils traitent la mort comme ils traiteraient la vie ! Je leur ai livré un corps, ils veulent me le restituer, tel qu'ils l'ont reçu ! Ils accomplissent leur devoir. Ah ! je les insulterais en voyant la douceur avec laquelle ils replacent Madeleine sur son lit ! On dirait que le moindre choc va détruire leur œuvre, une œuvre de salut ! Et tous ces gestes, afin de conserver un être à la souffrance, à la mort !

. . . . . .

Tout à l'heure, elle se réveillera. Que lui dirai-je, lorsque ses yeux m'interrogeront ? Mentir ? Trouver des paroles pour la tromper ? Je ne veux pas être auprès d'elle, je serais incapable de me dominer, je me trahirais.

Dans le salon je rejoins mon beau-père ; il me regarde et comprend. Il essuie ses larmes, se redresse, et va s'asseoir au chevet de sa fille. Il a la force que je n'ai pas.

Elle s'éveille. Je l'entends ; elle me demande. Je reste immobile. Je ne pourrais pas prononcer un mot.

Maintenant elle gémit, puis sa plainte se fait plus aiguë. Mon cœur se déchire. Non, il ne faut pas qu'elle souffre ; il ne faut pas qu'elle comprenne que l'opération n'a pas réussi, qu'elle ne peut pas guérir, qu'elle doit mourir.

J'entre dans sa chambre ; son père est en train de la rassurer :

— Tu souffres de la blessure ; il en est toujours ainsi ; après toutes les opérations on est forcé de donner de la morphine. Jean vient te faire une piqûre.

Lui aussi ne veut pas que les douleurs la ren-

seignent. Mais je ne supprimerai ces douleurs qu'en la maintenant constamment sous la morphine, en « l'assommant » de morphine ; ce qui revient presque à me priver d'elle, de ses paroles, de son regard, tout le temps que durera l'effet du calmant ? Ah ! qu'importe ! Elle échappera, du moins, à la double torture physique et morale. J'ai exigé l'intervention chirurgicale dans le but de lui rendre un peu d'espoir ; il eût mieux valu y renoncer, si je lui permettais, après, de découvrir que cette opération n'a été qu'un simulacre. J'ai forcé Orniolis à opérer; je me suis, par cela même, obligé, en cas d'échec, à ne pas laisser à Madeleine la possibilité de penser que la mort va la prendre. Je ne veux pas qu'elle souffre. Je ne veux pas qu'elle se voie mourir !

***

Robert est venu chercher des nouvelles. Madeleine ne lui a pas parlé ; elle était engourdie par la morphine. Pauvre Robert ; il ne tente plus de nous rendre confiance. Depuis l'opération, depuis que « j'ai vu ! » il sait que

c'est une tâche impossible. Il a seulement demandé, timidement, d'amener une garde. Évidemment toutes celles de ma maison de santé disputeraient d'ardeur pour soigner ma femme, et ces braves filles ne marchanderaient pas leur dévouement ; mais je ne le veux pas. Mon beau-père, lui aussi, a refusé. Robert nous a compris, il n'a pas insisté.

Nous seuls demeurerons auprès d'elle. Qui la soignerait comme nous ? Qui serait assez attentif pour prévenir ses crises, pour l'empêcher de souffrir ? Je ne veux pas d'une étrangère à son chevet. Je suis comme un avare qui saurait son trésor en danger, et ne permettrait à personne d'en approcher.

M'écarter de Madeleine ? Quand toute mon âme tient dans son souffle, quand toute ma vie est tendue vers cette vie qui va s'éteindre ! J'aurais l'impression que la mort aux aguets profiterait de mon absence pour s'abattre sur sa proie.

Je reste là, près de ma femme, comptant les minutes, les heures, aux battements de son cœur. Je reste là, les yeux fixés sur elle, dans la volonté d'une transfusion impossible de ma

vie dans la sienne. Je reste là, et nul ne m'en arrachera, parce que je ne veux pas perdre une seconde de sa vie.

Comment ai-je pu admettre autrefois, avec autant de facilité, d'indifférence même, la douleur, le deuil des autres ? Ce que j'appelais alors l'inévitable me paraît maintenant une chose si monstrueuse que je voudrais ne pas y croire, que je voudrais douter de la science !

***

Tout ce que j'ai fait n'a servi à rien ! Depuis l'opération j'ai plongé Madeleine dans un état léthargique, pour ne pas lui laisser la faculté de penser ; et c'est moi, moi médecin, moi son mari, qui viens de me trahir, de lui révéler la vérité. Elle la connaissait, prétend-elle ? Alors, je la lui ai confirmée !

Elle était calme ; j'attendais, pour une nouvelle piqûre, l'indication que me donne toujours l'expression de ses traits. Je profitais, pour lui parler, d'un de ces moments, de plus en plus rares, où elle se retrouve elle-même. Dans ces instants je voudrais faire tenir tous

les mots d'amour que je lui aurais dits pendant les années que nous aurions vécu ensemble.

Elle me demanda de lire à haute voix. Avant sa maladie, j'en avais l'habitude. Je pris les « Contemplations », connaissant sa préférence pour les vers. Je lisais ; le rythme la berçait ; ses yeux s'étaient fermés. Baissant la voix je continuais dans l'espoir de la voir s'assoupir. En tournant une page, je tombai sur les « Poésies d'autrefois » ; et par surprise je lus les premiers vers :

Je respire où tu palpites
Tu sais, à quoi bon, hélas !
Rester là si tu me quittes,
Et vivre si tu t'en vas.

Je ne terminai pas le troisième vers, et voulus passer au morceau suivant; mais elle allongea le bras, posa son doigt sur la page :

— Achève, me dit-elle ; c'est ça qu'il faut lire.

Pour ne pas avoir l'air de m'être arrêté à dessein, je poursuivis. Je lisais. Les lettres se brouillaient à travers les larmes qui montaient à mes yeux ; je lisais, et les syllabes avaient

peine à sortir de ma gorge nouée par les sanglots. Je faisais des efforts convulsifs pour ne pas éclater. C'était une souffrance atroce. J'arrachais les mots par lambeaux de ma bouche contractée. J'arrivai aux derniers vers :

Que ferais-je, seul, farouche,
Sans toi, du jour et des cieux,
De mes baisers sans ta bouche,
Et de mes pleurs sans tes yeux.

Un spasme souleva ma poitrine. Je sentis la main de Madeleine sur ma tête ; elle m'attira vers elle, et de sa voix douce, si douce, elle me dit :

— Pleure. Va... je sais. C'est aujourd'hui le dixième jour depuis l'opération ; si elle avait réussi je souffrirais de moins en moins, et malheureusement !... Pleure, répéta-t-elle. Je suis heureuse ! Comme tu m'aimes !

Je m'étais trahi. En vain j'essayai de mettre cette faiblesse sur le compte de mes nerfs tendus par la fatigue. En vain je pris sa tête dans mes mains, je fouillai ses yeux, essayant de lui infuser une foi que je n'avais pas. Elle savait que je ne l'avais plus !

— C'est mieux ainsi, reprit-elle avec un sourire navrant ; il est si dur de dissimuler quand on n'en a pas l'habitude. C'était la première fois, n'est-ce pas, que tu me cachais une de tes pensées ? Moi aussi je dissimulais... Maintenant tu pourras pleurer... Nous pourrons pleurer ensemble.

Pauvre aimée ! C'est elle à présent qui me console.

***

Je ne veux pas perdre une seconde de sa vie ! Pourtant il m'arrive de m'assoupir auprès d'elle. Ma tête s'incline parfois sur le drap ; je succombe à la fatigue.

Je ne me pardonne pas ces moments de sommeil ; je voudrais leur faire rendre ce qu'ils me volent d'elle... Et cette nuit encore, je me suis laissé terrasser. Comment est-ce possible ? Alors que tout mon être ne cesse de crier sa douleur. Ah ! les douleurs ne sont que des bêtes, elles ont besoin de dormir ; mais elles ne s'endorment que pour mieux nous reprendre, pour mieux nous égorger au réveil !

Un râle m'a fait sortir de ma torpeur ; un

râle échappé des lèvres de Madeleine qui retenait ses plaintes, les enfonçait dans sa gorge, se condamnait à une torture de plus, pour ne pas me réveiller. Entre deux gémissements, elle a eu le courage de me dire : Pardon.

Pardon ! J'ai cru que ma poitrine allait éclater. J'aurais voulu tomber à genoux devant elle... Il fallait la soulager, et pour saisir la morphine je dus retirer ma main qu'elle avait posée sur ses lèvres contractées par le spasme. Avant que j'aie eu le temps de faire l'injection, une nouvelle plainte avait broyé mon cœur :

— Je ne veux plus souffrir... je ne peux plus...

C'est trop horrible. Je donnerais tout mon sang pour la sauver, pour retarder seulement sa mort,... et je ne peux rien ! pas même lui en masquer l'approche.

***

Veut-elle m'habituer à la voir morte ? Elle qui, depuis longtemps, n'a manifesté aucun désir, me demande des fleurs. J'en envoie chercher. On lui apporte des roses, rien que des roses blanches.

Leur parfum lui fait mal. J'essaye de les enlever, mais elle les serre avec frénésie contre sa poitrine, en parsème son lit, en pose dans ses cheveux, en prend une entre ses mains croisées sur le drap qui dessine les contours de son corps amaigri, l'enveloppe comme d'un suaire ; et, immobile, elle me regarde :

— Serai-je jolie ?

Je veux arracher ces fleurs, les disperser, elle m'arrête :

— Laisse. Je tiens à te dire... Tu es jeune... tu referas ta vie... tu n'as pas le droit de t'abandonner au désespoir. Il faut vivre. D'autres espèrent en ta science.

Ma science ! Pauvre aimée ! Elle a encore foi dans ma science ! Sa bouche n'a pas eu un pli d'ironie en prononçant ces mots ! Elle croit à une fatalité et s'est résignée.

Soudain, elle se tourne vers moi, les poings crispés sur sa figure convulsée, son pauvre corps contracté ; de ses lèvres sortent des lamentations plaintives ; puis un cri plus aigu remplit la chambre :

— Je n'en peux plus ; Jean, je n'en peux plus !...

Je fais une injection, mais la dose qui a suffi hier ne la calme pas. Elle s'imagine sans doute que je la trompe, que je lui refuse le soulagement ; et sa voix râle :

— Ah ! Tue-moi plutôt !

Ce cri d'angoisse me pénètre, déchire ma poitrine, et pour apaiser l'horrible douleur, j'augmente la dose. Je l'ai déjà augmentée les jours précédents! Continuer ainsi c'est me condamner à déterminer à brève échéance un empoisonnement lent de l'organisme, qui ne peut qu'aggraver la situation, et qui me placera un jour en face de ce dilemme : ou laisser souffrir, ou précipiter la mort.

Je ne veux pas songer à ce moment. Tant que je pourrai la soulager, je dois le faire.

***

Je veille pour ne pas me laisser surprendre par la soudaineté des douleurs. Je vis dans la terreur de ce cri qui réclame la mort, et que je crois toujours entendre. Mais je suis partagé entre cette crainte, et celle d'atteindre la limite de ce que Madeleine pourra supporter de mor-

phine. Des signes d'intoxication se sont déjà manifestés. J'ai la volonté égale de prévenir les souffrances, et de garder ma femme le plus longtemps possible... Et j'hésite, j'attends, prenant la seringue, la reposant... Tout à l'heure je me suis décidé trop tard. Dans son regard où je n'ai jamais cessé de lire son amour à travers les reproches que lui arrachaient les crises, j'ai cru voir passer un éclair de haine, en même temps que sa voix rauque, entrecoupée me jetait :

— Tu es lâche... tu ne m'aimes pas... tu ne m'aimes pas :

Son père était présent. Devant cet appel désespéré, il s'est enfui les mains sur les oreilles, et je devinais que près de lui la vieille Marthe sanglotait, qu'ils murmuraient tous deux ces mots que je les ai déjà entendus dire :

— C'est trop dur ! C'est trop long !

C'est trop long ! Est-ce donc vrai ? Si je l'aime, dois-je sacrifier les derniers moments, plutôt que la torturer...

Cette fois encore j'ai forcé la dose. Les yeux de Madeleine calmée ont repris aussitôt leur expression de tendresse ; la tête contre mon épaule elle m'a dit doucement :

— Jean. Il faut m'aimer beaucoup ; demain je ne serai peut-être plus là. Il faut m'aimer en quelques heures autant que tu m'aurais aimée dans toute ma vie.

J'étreignais convulsivement ses doigts ; je mordais mes lèvres, la gorge serrée. J'embrassai son front moite ; ses paupières s'abaissèrent alourdies par le narcotique ; elle les souleva à peine et murmura :

— Jean. Je t'aurais aimé toujours.

***

La période affreuse que je redoutais est arrivée. L'organisme éprouve maintenant des troubles assez sérieux, pour que se pose la question : dois-je continuer à soulager ou laisser souffrir ? Jusqu'ici j'ai reculé devant elle. Que vais-je faire ?

Je peux encore soulager Madeleine, à condition d'espacer les piqûres de morphine ; mais dans l'intervalle j'entendrai ses plaintes, ses reproches, je n'ai pas la force de les supporter. Qu'y gagnerai-je ? Je la prolongerai de quelques jours

de quelques heures... Quand elle ne sera plus, que représenteront ces quelques heures obtenues seulement au prix de tortures ? Je me dirai : puisqu'elle devait partir, pourquoi ne pas avoir adouci ses derniers moments ; pourquoi ne pas l'avoir aidée à s'endormir ? Pourquoi avoir voulu garder d'elle le souvenir de ses traits défigurés par la souffrance ?

Alors je décide de continuer les piqûres, de les multiplier, dussé-je hâter la mort. Mais à contempler Madeleine endormie, si blanche, sans mouvement, je l'imagine déjà inanimée. L'épouvante me saisit, j'ai le sentiment, qu'elle partie, il ne me restera rien ; et je voudrais pouvoir retirer de son corps tout le poison que j'y ai mis. La voir souffrir, c'est encore la voir vivre, c'est vivre moi-même. Ce visage crispé, cet être amoindri, diminué, c'est elle quand même. Ah ! je jouirai du temps qu'elle a encore à vivre ; je ne la plongerai pas dans la prostration au premier signe de douleur. Autant vaudrait supprimer ses souffrances d'un seul coup... pour toujours, plutôt que la conserver inerte, assommée par la morphine, n'étant plus qu'une apparence d'elle, qu'un cadavre.

A peine est-elle revenue de la torpeur causée par la dernière in ection, à peine a-t-elle recommencé à se plaindre, que la pitié, de nouveau la plus forte, étouffe les raisonnements de mon amour égoïste ; et je fais une autre piqûre.

Non ; je ne peux assister impassible à son supplice. Je me sens incapable de commander à mon angoisse, incapable de dire un mot pour lui rendre courage. Quelles paroles de vie prononcer, quand je suis certain de l'atroce dénouement ?

Sur son pauvre corps exténué je lis tous les signes de l'agonie. En la regardant, mes ongles s'incrustent dans la paume de mes mains ; je voudrais les sentir s'enfoncer dans toute ma chair ; je voudrais souffrir à sa place, ou tout au moins souffrir comme elle, en communion de tortures ; nous avons bien été en communion de bonheur !

Mais il faut ou l'aider à mourir, ou écouter impuissant ses gémissements de bête blessée.

***

Un soir ! combien lui restait-il de minutes à vivre ?... Je n'eus pas la force de vaincre le désir de la garder quelques instants de plus ; je la laissai me supplier, me traiter de lâche... Oui, je fus lâche. Je ne fis rien pour arrêter les lamentations qui s'élevèrent d'abord grêles, désespérées comme des pleurs d'enfant ; puis la plainte devint aiguë, entra dans mon cerveau, s'y enfonça. J'avais l'impression que j'étais un bourreau se plaisant à prolonger l'agonie de sa victime. Et j'allai usqu'au bout de la crise, j'entendis encore une fois les deux cris d'appel à mon amour et à mon humanité :

— Soulage-moi, ou tue moi !

Tue-moi ! Ah ! c'était humain. Mon beau-père, la vieille Marthe avaient raison : c'était trop long ! C'était trop dur ! Mon front, tour à tour, se couvrait d'une sueur froide et brûlait.

Dans la nuit les gémissements reprirent. Ils tournoyaient dans ma tête. Les plaintes tombaient sur mon cœur, lancinantes, ininterrom-

pues ; toute ma force était brisée, j'étais comme halluciné... Je ne voulais plus la voir souffrir, je ne le pouvais plus... Lui faire une injection, ensuite une autre, une autre encore?... Ah ! plutôt supprimer son martyre !...

J'allongeai le bras vers la morphine... Je m'arrêtai. Son père était là. Il me regardait éperdument. Avait-il compris ? Que voulait-il ? Que demandait-il ?... A un cri plus déchirant il sortit de la chambre, s'accrochant aux meubles ; près de la porte, il se retourna vers sa fille... Il me sembla qu'en s'en allant il me remettait la vie de celle que nous aimions tant.

Alors, dans un accès de délire, je me décidai. Je pris la tête de ma femme dans mes mains, je m'emplis les yeux de son regard, et brusquement j'injectai la dose qui devait lui donner le soulagement suprême. Je ne tremblai pas. Je ne songeais plus à moi, mais à elle. Tout à l'heure ses lèvres seraient closes ; du moins je ne verrais plus sur son visage les traces de convulsion d'une agonie atroce.

Je me penchai sur elle. Elle me sourit, j'eus

la force de répondre à ce sourire, de dire tout bas :

— Dors, ma chérie.

Je tenais sa main. Mon cœur éclaterait quand le pouls se ralentirait.

Insensiblement ses traits se détendirent, se transfigurèrent ; ses paupières eurent un frémissement, sa petite main pressa la mienne, ses lèvres s'offrirent entr'ouvertes ; elle murmura :

— Je suis sauvée... merci... couche-toi près de moi... demain...

Déjà je ne sentais plus battre ses artères : un cri de désespoir gonfla ma poitrine, je ne voulais plus qu'elle mourût, je ne le voulais plus... je la saisis dans mes bras pour la reprendre... pour la retenir ; je l'appelai. Ses yeux s'ouvrirent et se refermèrent aussitôt ; ils m'avaient cherché, mais ils n'avaient plus de regard et ne m'avaient pas trouvé.

. . . . . .

Combien de temps l'ai-je tenue pressée contre moi sans vouloir prévenir personne, afin de la garder pour moi seul ? Combien de temps ai-je continué à l'appeler, ne pouvant croire que tout

était fini ? Ma voix tombait dans le silence. Que n'aurais-je pas donné pour entendre encore ses cris qui me déchiraient. Ma bouche sur sa bouche, je cherchais sa vie, je ne trouvais que des lèvres froides. Pourquoi avais-je précipité sa mort ? Elle serait encore là.

Qui m'arracha de son corps ? Je ne sais. Qui me soutint à l'enterrement ? Je ne me le rappelle pas. Il y avait des fleurs, des roses blanches; elle les aimait; elle avait dit qu'elle en voulait.

Ces roses me faisaient mal. Le soleil rendait plus vivantes ces fleurs de morte ! L'église ? Je me souviens. Elle était rapetissée par les tentures noires qui assourdissaient tous les bruits, et au milieu des voiles de deuil, les fleurs blanches s'avancaient balancées par les porteurs dont les pas résonnaient comme dans un sépulcre ; il y eut un coup sourd, puis un roulement étouffé : on avait posé le cercueil à terre, on l'avait roulé sous un lit d'ombre, de petites flammes brillaient sur le fond noir, semblables à des yeux d'étoiles.

Sous le drap mortuaire j'imaginais Madeleine étendue, blême : je l'appelais désespéré-

ment ; je lui parlais tout bas. Ses paupières closes se soulevaient, ses yeux me cherchaient, ses yeux de la dernière nuit, ses yeux d'aveugle qui ne m'avaient pas trouvé. Peut-être si je l'avais laissée souffrir serait-elle morte en me voyant ? Par le regard toute l'âme passe ; la sienne était passée et je ne l'avais pas prise... Et la voix des prêtres, l'orgue, les chants tombaient sur moi comme une pluie de sanglots.

Après... après, je marche ; je la suis. Je ne veux pas qu'on me l'enlève. Je la suis à travers des allées bordées d'arbres noirs, de grandes quenouilles noires. Sont-elles là pour symboliser que le fil des jours est coupé. Je ne veux pas les voir. Madeleine m'a dit : merci... elle m'a dit aussi : demain... et demain, c'est cette fosse béante !

J'ai tendu les bras ; on m'a retenu. Devant moi je l'ai vue descendre, s'enfoncer dans la terre... Pendant que mon cœur se tordait pour sortir de mon être, et aller la rejoindre, des mains prenaient les miennes, des bouches me murmuraient des paroles banales... je n'entendais pas. A travers le brouillard des larmes, mes yeux ne distinguaient qu'une chose : là-

bas, sur le bord du trou hideux où on l'avait précipitée, les fleurs étaient restées, celles qui la recouvraient dans son lit le jour où elle m'avait dit :

— Tu n'as pas le droit de te laisser aller au désespoir, il faut vivre !

II

Il faut vivre. Autant dire à un homme : « On t'a pris tout ton sang jusqu'à la dernière goutte. Marche quand même ! »

L'ombre est sur moi. J'ai la sensation que je ne verrai plus la lumière du soleil ; la nuit est en moi, une nuit dont les étoiles sont tombées.

Autrefois, quand j'étais au sommet du bonheur, je ne songeais pas qu'un jour je pourrais être précipité dans un gouffre, sans force pour en sortir, ayant uniquement le courage de penser : j'étais là sur cette hauteur que je n'atteindrai plus jamais !... J'étais là et je n'ai pas su conserver mon bonheur, je n'ai pas su guérir

ma femme... Et je continue à vivre ! Ah ! la vie est tenace quand on la méprise. Où plongent donc ses racines ? Dans le passé... le présent... l'avenir ?... mais le passé et le présent sont morts. L'avenir ?... Devant cette certitude de l'irréparable, que puis-je attendre de l'avenir ?...

Par moments la vie me semble tenir dans un cercle de plus en plus étroit, qui se rétrécit et va m'étouffer, puis le cercle s'élargit, sans limites, toujours agrandi par la douleur qui le remplit. Fuir cette obsession ? Je n'ai pas même la volonté de l'essayer ; je ne veux pas échapper à ma torture avide de se repaître d'elle-même ; j'interroge sans cesse mes souvenirs.

Comment accepter l'idée de ne plus voir celle dont la voix résonne encore à mon oreille, dont le sourire est encore devant mes yeux, que tout me rappelle ?

Dans sa chambre rien n'est changé, elle seule n'est plus là, et pourtant, je la sens présente dans tous les objets; ils gardent chacun une expression de sa pensée. Toutes ces choses intimes m'attirent et me font mal. Le plus petit bibelot que je maniais autrefois sans attention,

évoque en mon âme une image ; et l'évocation ne s'arrête pas à Madeleine, elle remonte plus loin dans le passé : la vue des vieux meubles de famille, témoins de mon enfance, fait revivre mon père, ma mère ; et ma solitude en paraît plus complète. Je me souviens de ce que j'ai éprouvé à la mort de mes parents : ils m'étaient alors apparus comme le port où de temps en temps j'étais venu me reposer ; et ce refuge disparu, j'étais resté désemparé, voguant au hasard. Du moins j'avais confiance en l'avenir. Sur le cœur de Madeleine, j'avais retrouvé un abri. Maintenant je suis bien seul avec le vide dans le passé, le vide dans l'avenir. Tous ceux que j'ai tenus dans mes bras, s'en sont allés ! Je ne porte plus que des morts dans mon cœur.

Je regarde ce fauteuil où mon père a été foudroyé par une attaque, précédant de peu ma mère. Tous deux partis, longtemps une pensée m'a poursuivi : les ai-je assez aimés ? Devant ce lit où Madeleine a succombé, la même pensée revient : l'ai-je assez aimée ? Elle m'a dit : « Il faut m'aimer beaucoup, autant que tu m'aurais aimée dans toute ma vie.

Aurais-je pu l'aimer davantage ?

Je demeure au milieu de ces vestiges de mon existence brisée, enfermé dans cette chambre, comme dans la tombe de ma vie. Je répète : elle était là; et je la cherche à travers la maison déserte, je la cherche dans les yeux qui l'ont connue, dans ceux de son père, dans ceux de la vieille Marthe.

Son père ! Il ne sort plus, ne bouge presque pas de son fauteuil. Quand il se lève, il va jusqu'à la fenêtre, son regard erre sur le ciel ; on dirait qu'il y a un lien entre les nuages qui s'appesantissent sur la terre et la pensée qui écrase son âme ; alors il marche dans la maison, en homme qui a perdu la lumière, le pas hésitant, le dos voûté, les mains frôlant les meubles ; s'il se redresse, ses doigts se nouent dans une muette prière ; puis il retombe assis, anéanti.

Parfois il s'endort ; un sourire effleure ses lèvres, et je devine son rêve que je vis avec lui ; il revoit sa fille toute petite, il songe aux douces années de l'enfance : en robe courte, les cheveux sur les épaules, la voilà dans le jardin ; les mains pleines de fleurs, elle accourt au-devant de moi, elle me les jette à la figure ;

nous ne pensons pas encore à l'amour ! Et la voici jeune fille ; elle se promène pensive, avec le secret qu'elle n'avoue pas et que je ne soupçonne pas.. Que de jours de bonheur perdus ! Maintenant, en robe de mariée, elle s'avance dans l'église toute remplie de fleurs blanches ; elle est elle-même une grande fleur blanche, une grande fleur vivante ; elle est la vie... quelques années seulement, et l'église est tendue de noir... Ah ! le cœur voudrait l'éternité pour aimer ! et la vie est passée avant qu'on ait eu le temps d'aimer.

***

Il faut vivre ! Cela me paraît impossible. Vivre, quand il serait si facile de me délivrer, de m'évader de la douleur. Ah ! ne plus souffrir, ne plus rien sentir, m'endormir, et ne plus me réveiller. Vivre ! Pourquoi ? Parce que des lois, des principes l'ordonnent ? Qu'est-ce que les lois, les principes ? Des mots auxquels les législateurs sont les premiers à ne pas croire ; des mots qui n'ont qu'un but : donner un sens à la vie. Mais pour moi la vie ne peut plus avoir

de sens. Quel événement me rendra le bien que j'ai perdu ? Quelle occupation me procurera l'oubli ?

Soigner des êtres ? Je n'ai plus la foi. Que savons-nous ? Que sommes-nous ? Tous les efforts aboutissent à une lassitude, à une sensation de vide.

Nul rêve n'effacera celui de mon cœur. Le cœur peut changer quand on est très jeune; mais lorsque le malheur l'atteint dans sa maturité, il en garde la marque indélébile; tous les jours ne sont plus que la continuation du jour où le malheur l'a frappé.

Le temps passe, et en avançant il ne comble pas le gouffre entre l'heure présente et l'avenir ; il le fait plus profond. Seul, sans parents, sans enfants, j'ai dans ma solitude le sentiment du néant ; je sens qu'en moi les sources de l'émotion sont taries ; je voudrais pleurer, et je ne peux pas.

La présence de mon beau-père adoucit-elle ma peine ou l'augmente-t-elle ? Nous vivons à côté l'un de l'autre presque sans nous parler ; nos regards se cherchent et se fuient... j'ai la conviction que je suis plutôt heureux de l'avoir

près de moi. Pourtant depuis plusieurs jours il manifeste l'intention de s'éloigner, et je comprends qu'il le fait dans mon intérêt. Hier, il m'a dit :

— Jean, il faut que je parte !

D'un geste je lui ai montré tous les souvenirs qu'il abandonnait :

— Restez. Ici, vous serez moins éloigné d'elle.

J'avais pris ses mains ; il pressa doucement les miennes pour me remercier :

— Là-bas, me répondit-il, je la retrouverai aussi. Là-bas j'aurai ses lettres ; celles du temps où elle était toute petite, celles de l'époque où elle pensait à vous, celles des jours où elle était à vous.

Il parlait posément, mais dans chaque mot j'entendais un sanglot.

— Je suis vieux, reprit-il, après un moment de silence ; vous, votre esprit ne doit pas être toujours tendu vers le passé.

Ces mots, l'idée qu'ils évoquent, me font horreur comme la pensée d'une profanation. Quel amour remplacera jamais celui de Madeleine ? Mon âme en aimant s'est transformée, s'est adaptée à une forme supérieure ; est-il

possible qu'elle se transforme de nouveau, qu'elle prenne une autre forme, qu'elle s'y assimile ? Elle ne pourrait jamais s'élever aussi haut, et si elle était capable de descendre, elle n'eût pas été digne de l'amour qu'elle a connu.

Le bonheur est fait de comparaisons. Après en avoir eu un si grand, je ne peux plus en espérer d'autre.

***

Ce matin mon beau-père est parti. Jetant un dernier regard aux reliques qu'il quittait, il a posé ses mains tremblantes sur mes épaules :

— Adieu, mon enfant, soyez courageux et vivez... Nous ne nous reverrons peut-être pas... ma vie est finie, elle a été trop longue... Adieu.

Et brusquement il m'a serré dans ses bras.

Je reste seul, la vieille Marthe a suivi mon beau-père, pensant que j'oublierai, et qu'elle se doit à celui dont la douleur ne se consolera pas.

. . . . . .

Il faut vivre ! lutter, peiner. Je me reprends, puis je m'échappe à moi-même, mes efforts sont vains, ma volonté fuit.

Madeleine m'a montré mon devoir ; elle m'a dit : « On a besoin de toi. » S'il lui était permis d'avoir cet orgueil, il m'est interdit de l'éprouver. Qu'ai-je fait pour elle ? Que pourrai-je de plus pour les autres ? Et que pourrai-je de plus que les autres ? Ma science n'est pas unique ; mes confrères rendront aussi bien une femme à son mari, un enfant à sa mère ! Ma science ? Pauvre chose. Jadis quand un incrédule, refusant de se soigner, me citait Schopenhauer : « Il n'y a qu'une force curative, celle de la nature, » je haussais les épaules. Aujourd'hui, je ne crois plus à la science.

Pourtant s'il n'y avait qu'une force curative, celle de la nature, ce que ni Orniolis, ni Gérard, ni moi ne pouvions accomplir, la nature en eût été capable ? Folie ! Et qu'ai-je à faire de Schopenhauer, de ce faux pessimiste qui méprisait le monde et ne vivait que de son opinion, qui niait l'hygiène et en suivait toutes les prescriptions ! La nature, seul médecin ! Comme elle est, avec Jean-Jacques Rousseau, le seul éducateur ! Qu'ai-je à faire de ces philosophes dont l'existence s'est passée à vouloir que paradoxe rime avec philosophie ! Moi aussi je ne

suis qu'un faux pessimiste ! En doutant de la science, je lui en veux de n'avoir pu sauver Madeleine, mais je sais que la pauvre petite était irrémédiablement condamnée.

Le cœur me fait mal ; la douleur morale, dans son intensité, devient une douleur physique. Non ! le doute de la science n'est qu'un prétexte : quand on n'a plus l'énergie de l'effort, on s'excuse par l'inanité de l'acte. Je ne peux plus vivre parce que ma volonté n'est plus qu'une arme usée, émoussée.

***

Par devoir, et pour obéir à la morte, je suis retourné à ma maison de santé ; mais j'ai refusé de recevoir ma clientèle comme autrefois. Je ne peux me résoudre à donner des consultations dans cet appartement ; je tiens à garder intact le refuge où le soir je viendrai me terrer, le corps las, le cœur étreint ; il me semble que je le profanerais en ramenant la vie où il ne doit plus y avoir que des cendres.

J'aurais voulu limiter mes soins à la maison de santé, mais peu à peu j'ai été entraîné à

m'occuper d'autres malades, malgré la répugnance que me cause le monde. Je sens, chez les femmes surtout, une curiosité de ma douleur qui me révolte. J'ai eu déjà le sentiment de cette curiosité le jour de l'enterrement de Madeleine. Beaucoup d'hommes y étaient venus par politesse, beaucoup par calcul, afin de rencontrer et de saluer dans l'assistance une personnalité, « un maître », à qui il est toujours bon de se montrer ; combien de femmes étaient là pour regarder souffrir un homme, pour contempler un homme qui aimait ? Après six mois de deuil, il est intéressant pour elles de savoir « où j'en suis ». Et dans les mots de condoléances qu'une banale politesse leur impose, la compassion se fait interrogation. Véritablement, elles m'auscultent ! Néanmoins je continue mes visites, avec la fatigue de parler, la fatigue de vivre. Je devrais éprouver aussi la fatigue d'écrire. Écrire ! Pourquoi ? Pour obéir à cette manie d'analyser que possèdent les médecins plus que les autres hommes ? Mais j'ai perdu l'habitude de détailler les événements ou les sensations ; j'en subis passivement le résultat !

Est-ce pour chercher à lutter contre l'action du temps en fixant des sentiments, dans la crainte de les voir s'effacer et disparaître ? Ou suis-je pareil aux enfants qui ne peuvent laisser une plaie se cicatriser et la rouvrent, comme s'ils éprouvaient une jouissance à toucher leur blessure ?

Non, je ne peux oublier ; la blessure ne se ferme pas ; et je ne cède pas au désir de m'attarder sur ma douleur.

J'écris par besoin d'épanchement probablement. A qui me confier ? A un ami ?... Il y a trop peu d'amis capables de comprendre nos chagrins ; le meilleur nous écoute par politesse, même par affection, mais la partie la plus cruelle de nos tristesses sera probablement celle qui lui paraîtra la moins intéressante, et le lendemain, pris par la vie, il l'aura oubliée. Seul, le papier peut recevoir nos confidences, garder nos impressions, et comme un miroir qui conserverait les images du passé, nous les renvoyer le jour où nous voudrons les revivre.

Pourtant, hier, j'ai laissé le flot des amertumes se répandre devant un ami.

J'étais allé faire une visite à Levallois ; pour

revenir, ayant envie de marcher, j'avais pris la route de la Révolte, attiré sans doute par la désolation, la solitude des fortifications. Je marchais sans penser ; je m'aperçus à peine que j'avais traversé Clichy et que les maisons du boulevard avaient fait place à des masures, à des espaces vides sur lesquels s'amoncelaient en tas des détritus de poterie, de chiffons, des morceaux de verre. Des bandes d'enfants deminus se roulaient dans la poussière ; à l'entrée des ruelles, des hommes aux faces de rôdeurs exhalant la misère, le vice et le crime me regardaient étonnés avec des yeux caverneux et troubles. J'étais dans un de ces quartiers comme il y en a autour de Paris et où il serait dangereux de s'égarer la nuit. Je commençais même à me demander s'il était prudent d'y passer le jour, quand de la porte d'un mur cerclant un terrain vague où s'entassaient des roulottes en ruine, je vis sortir un prêtre. Comment ce prêtre osait-il circuler au milieu d'une population qui ne devait lui prodiguer que des insultes ? Était-il là dans l'exercice de ses fonctions ? Je me dis que le prestige de sa haute taille le protégeait sans doute. En passant à

côté de lui je vis à son regard qu'il s'étonnait aussi de ma présence. Où donc avais-je rencontré ce prêtre ? Sa physionomie ne m'était pas étrangère. Il parut avoir la même impression en me croisant. C'était évidemment une illusion. Tout à coup, derrière moi, j'entendis mon nom prononcé d'une façon hésitante : « Chenove ? » Je me retournai : l'abbé étendait les bras :

— Mais oui, c'est Chenove, je ne me trompais pas !

Déjà il me serrait les mains à les broyer, j'essayais en vain de me rappeler son nom ; pourtant je le connaissais, j'en étais sûr. Il riait de voir le travail de ma mémoire.

— Ma soutane trouble tes souvenirs. Je vais te mettre sur la voie : Saint-Louis ! Le bazar Louis !

Ce fut un éclair :

— Maury !

— Enfin ! Dire que nous avons été deux inséparables pendant dix ans ! Voilà la vie !

C'était vrai ! Nous avions été inséparables à Saint-Louis, puis j'avais fait ma médecine, lui... était entré à Polytechnique, car il était entré à Polytechnique, il était même sorti dans l'ar-

tillerie de marine et était parti aux colonies ; nous nous étions perdus de vue. Comment le retrouvais-je prêtre ? Après tout, ce n'était pas surprenant, il avait toujours eu un caractère exalté, enthousiaste, et il me semblait l'avoir conservé. Au physique, il n'avait pas changé, et sans cette soutane je l'aurais tout de suite reconnu.

J'avais repris avec lui la route par laquelle j'étais venu.

— Tu es étonné, me dit-il? Je te raconterai mon histoire tout à l'heure, si tant est qu'on puisse appeler histoire un changement d'existence survenu naturellement, sans raison dramatique. Pour le moment j'ai deux ou trois visites à faire, la première dans cette ruelle que tu vois devant nous et où je t'emmène. Je suppose que tu es curieux de visiter ce quartier, c'est la seule explication à ta promenade, car tu n'as sûrement pas de clients parmi les miens ! Tu es toujours médecin ? Oui ! Eh bien, c'est parfait. Tu vas faire d'une pierre deux coups : satisfaire ta curiosité et me rendre le service d'examiner un pauvre diable.

Je l'écoutais parler, éprouvant un mélange

de contentement et d'ennui. Ma vieille amitié pour lui s'était réveillée, mais ma misanthropie redoutait une intrusion dans ma vie. Pourtant je n'avais pas le courage de le quitter. Il avait l'air si heureux de me revoir. Je lui demandai :

— Quel est ce quartier bizarre ?

— C'est une partie de la paroisse dont je suis le curé ; et ce n'est pas la plus belle ! Le terrain vague d'où tu m'as vu sortir est un des refuges de nos chiffonniers. Il y en avait autrefois plusieurs du même genre, les autres ont été désertés par force ; la police, au nom de l'hygiène, rejette loin des murs tous ces germes pestilentiels ! Pauvres diables ! Il est certain que leurs roulottes dont tu as eu un aperçu, sont loin d'être aseptiques. Ils vivent là, dans l'échange des vermines et des maladies. Au moins ils sont en plein air, à peu près comme des Bohémiens sur les grandes routes ; mais dans les ruelles où nous allons passer !... Tu vas voir le gouffre de la misère.

Il n'avait pas exagéré. Dans ces ruelles, dans ces impasses, je vis ce qu'on peut rêver de plus lamentable, de plus repoussant. Nous étions au mois d'août, il faisait une chaleur étouffante.

Du ruisseau d'ordures qu'était cette rue montait une odeur pestilentielle ; les murs gardaient la marque des suintements graisseux ; les fenêtres où maints carreaux manquaient, les portes qui bâillaient laissaient apercevoir des taudis sans nom, une pauvreté sordide. En pénétrant dans ces culs de basse-fosse, le soleil se ternissait, se faisait lugubre, croyant éclairer des cachots. Des hommes hirsutes, hideux se collaient contre le mur pour nous permettre de passer, ils saluaient l'abbé, mais la tête penchée, ils me dévisageaient, avec une stupeur bestiale.

Dans cette horreur de charnier, de pourriture, ne pouvaient germer que des âmes de forcenés. De cette géhenne ne pouvaient s'enfuir que des blasphèmes. Je m'étonnais de ne pas en entendre sur notre passage.

— Ils me connaissent, me répondit l'abbé. Et puis ils savent que je ne les laisserais pas faire sans protester. Je ne me suis pas séparé de mes biceps en entrant dans les Ordres.

Je souris.

— Tu ne tendrais pas la joue gauche après la joue droite.

— Euh !... D'ailleurs l'Évangile n'a pas dit

ce qu'il convenait de faire après avoir tendu la joue gauche.

Nous étions revenus sur le boulevard. Je marchais en silence à côté de l'abbé, songeant à ce que j'avais vu, à ces agglomérations repoussantes, à ces promiscuités effroyables au fond des roulottes ou dans les galetas. Il me semblait que j'avais mesuré un abîme de douleurs que j'avais contemplé une difformité de la vie dans l'abjection du sort réservé aux submergés de l'adversité, que je n'avais pas sondé des plaies corporelles, mais une plaie de la société.

Les pensées de Maury suivaient le même cours que les miennes ; il étendit la main vers les masures que nous venions de quitter.

— Voilà pourquoi je me suis fait prêtre. J'ai toujours été un croyant ; seulement il ne suffit pas de croire pour être heureux ; il faut aimer. J'aimais l'armée, je m'étais donné tout entier à elle... elle ne me donnait pas tout ; quelque chose me manquait : je n'avais pas assez à aimer. Une batterie, un régiment ; c'est grand, c'est beau ! L'humanité est plus grande, plus belle encore. J'aurais voulu embrasser l'humanité ; j'ai tenté de m'en rapprocher. Je suis

peut-être un exalté, comme tu me le disais jadis. Si je n'aimais pas, je n'agirais pas ; il faut que je jouisse et que je souffre pour vouloir ; ma foi, c'est ma raison ; la passion donne un aliment à ma foi, un but à ma vie. Tu le sais, je ne suis pas un contemplatif. Certes, je ne médis pas des contemplatifs. Quand on croit à l'au delà, on n'a pas trop de toute l'existence pour se préparer, dans la pensée de la mort, à l'éternité. Mais suivant notre tempérament nous avons tous notre destinée marquée, nous la suivons comme les rivières suivent leur cours. Je ne sais dans quel livre j'ai lu cette phrase : « Si c'est le flot des charités fraternelles qui jaillit du cœur de l'homme, existe-t-il une force au monde qui puisse en dévier le cours ? » C'est ce flot qui m'a emporté. Ah ! mon ami, j'ai cherché d'abord ma voie à travers ce dédale de rêves chimériques que les humanitaires ont construit. Tous se contredisent ! Saint-Simon, Proudhon, Comte, tous se détruisent mutuellement. Une seule chose demeure qui ne change jamais : misère en bas ; égoïsme en haut. Tu l'as vu ! La police chasse ces malheureux de leurs taudis, pour assainir, pour purifier l'air

des heureux ! On ampute ; on ne guérit pas ; et au nom de la civilisation, c'est le refoulement vers l'animalité, c'est, des deux côtés, la bonté devenue haine ! Fatalité sociale ? Soit ! Il y a cependant un effort à faire.

J'eus un geste de découragement, de lassitude.

— L'effort ! Le résultat est toujours l'agonie de l'effort inutile.

L'abbé s'arrêta et me regarda :

— Comme tu as dit cela... Tu souffres ! C'est vrai ! Je n'avais pas remarqué que tu étais en deuil.

Je répondis seulement :

— Ma femme !

Il posa sa main sur mon épaule dans un geste qui lui était familier autrefois.

— Pauvre ami !

Je voulais rentrer ; il me montra la rue qui conduit au presbytère.

— Marchons ensemble jusque-là.

Je le suivis. Je sentais que son cœur souffrait avec le mien, que ce flot de charités fraternelles dont il m'avait parlé se déversait sur moi. Pour la première fois, mon âme fermée

éprouvait le besoin de s'ouvrir ; assis près de lui, sans qu'il me l'ait demandé, je lui racontai la mort de Madeleine. Cependant, au moment de lui dire comment j'avais abrégé ses tortures, je m'arrêtai. Il ne m'aurait pas compris ; il aurait pensé en lui-même, que savons-nous ? Il n'est pas médecin, et il doit croire à des miracles possibles.

Le reverrai-je ? Il m'a dit qu'il viendrait me voir. Que peut-il pour moi ?

En le suivant chez ses malheureux je me suis laissé distraire un moment de ma douleur, parce que l'âme qui souffre est plus sensible à tous les maux qu'elle voit autour d'elle, et les cris de détresse sortis d'un abîme de misère ont couvert ma propre plainte ; ensuite, dans le presbytère où j'ai laissé parler mon cœur, j'ai éprouvé une détente ; maintenant la lassitude me reprend.

Toujours l'agonie de l'effort.

III

Des semaines, des mois ont passé, pendant lesquels, résolu à agir, j'ai refusé à mon esprit de se concentrer sur sa propre douleur. Quand on est las de l'existence, dit Maury, on se donne à Dieu, ou aux malheureux. Il croit ! Et il ne souffre pas ! Il suit sa voie, et ne peut comprendre cette envie de se coucher sur la route, de se laisser broyer par la vie. Dans son rêve de solidarité universelle, d'amour, il n'est jamais seul et perdu comme moi dans cet univers qui m'est devenu étranger, qui m'exaspère et dans lequel le travail sauveur, réconfortant, ennoblissant, ne me montre justement que des tares, la pourriture finale ! Pourtant ses encou-

ragements n'ont pas été pour rien dans mon effort. Plusieurs fois il est venu me surprendre au milieu de mes rêveries. Son affection, sa brusque franchise ne m'ont pas ménagé ; si je ne m'étais dit que ses boutades, ou plutôt ses bourrades, partaient de son cœur, je lui aurais souvent fermé ma porte. Ah ! il est facile de donner des conseils ! « Secoue-toi, ne te perds pas dans tes souvenirs ! »

— Que puis-je faire de plus ? lui répondis-je un jour, énervé. Je sors, je multiplie mes visites, je me condamne à une existence qui m'excède ! A quoi bon ? Une partie de mon être m'échappe ; la partie de moi, morte avec Madeleine, sans cesse retourne vers elle. On ne ressuscite pas les morts.

Il haussa les épaules. Furieux de ce geste, je ripostai :

— J'exagère, probablement ? Je suis ridicule, n'est-ce pas ? Je soigne ma douleur ?

— Je le reconnais.

— Est-ce de l'ironie ?

— Non, c'est la vérité. Une douleur morale se soigne à coups de trique. Oui, à coups de trique.

— A coups de marteau aussi ! Un clou chasse l'autre ! Conseille-moi donc de m'amuser !

— Il y a quelques années, je l'aurais fait sans doute... Aujourd'hui je te conseille de moins penser.

— Moins penser ? Mon cerveau n'est plus capable de fonctionner.

— N'en déplaise à tes prétentions d'analyste, et si tu n'avais pas cette prétention tu ne serais pas médecin, tu ne fais pas autre chose que penser ; seulement ton esprit est complice de ton cœur.

Je préférais ne pas lui répondre ; je regardais par la fenêtre. Il se rapprocha :

— Je suis cruel ? Mettons que je suis sévère. Allons, mon vieux, ne te fâche pas. Reconnais que ton cerveau fonctionne, mais à rebours. Tu as laissé le passé prendre la place du présent et de l'avenir. Le jour où, sans rien oublier, tu auras remis chaque chose à sa place, où ta volonté aura repris le commandement sur ta sensibilité, où tu auras, en un mot, réussi à changer le sens du mouvement, ce jour-là, tu sauras utiliser la souffrance au lieu de te laisser consumer par elle. Et dans cette nuit où tu aimes

trop à t'enfermer, tu apercevras une lueur qui deviendra lumière, puis clarté. Quand je dis qu'on soigne une douleur à coups de trique, cela signifie à coups de volonté. Lorsqu'on est fort, on ne craint pas d'imposer sa domination, même à soi. On ne fuit pas les douleurs, on ne les repousse pas, on les prend pour ce qu'elles doivent être : des forces destinées à engendrer des actes ; des forces qui ne sont dans les profondeurs de l'être que la fermentation de la vie. Qui sait ? Demain peut-être elles t'apparaîtront comme les voiles derrière lesquels se préparait une renaissance, une vie nouvelle.

Il avait raison, je le savais bien. J'essayai de plaisanter.

— Utiliser la douleur ! Un poète l'utilise en exaltant par elle son inspiration. Un cabotin l'utilise en étudiant devant sa glace les rides creusées sur son visage par les larmes. Un médecin n'utilise que la douleur d'autrui !

Il se mit à rire.

— Si tu attaques tes confrères, tu vas mieux !

Madeleine eût été bien étonnée, et peut-être heureuse, si elle avait pu me voir en train de me faire admonester par un prêtre ; moi qui avais

toujours eu contre la soutane une prévention qu'elle ne partageait pas. Mais dans ce prêtre je considère seulement l'ami ; sa voix, d'ailleurs, a conservé le ton du commandement ; il m'est impossible de prendre ses conseils pour un sermon.

Parfois Robert se trouve là. L'abbé et lui se mettent alors à discuter avec la gaieté qui est le fond de leurs deux caractères.

Dernièrement, Maury était avec moi quand Robert entra en s'écriant :

— Il s'en passe de belles à la maison de santé ! Elles vont bien les infirmières !

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Tout à l'heure j'arrive à l'improviste. Je trouve la salle d'opérations transformée en salle à manger. Des reliefs d'un souper encombraient les tables.

L'abbé leva les bras au ciel en éclatant de rire :

— Profanation !

Robert essaya d'avoir l'air scandalisé :

— Vous riez, monsieur l'abbé !

— C'est une idée admirable ! Pensez donc : un souper dans le temple de l'antisepsie.

— Elle est plutôt macabre cette idée admirable !

— Avouez que vous en avez fait bien d'autres quand vous étiez étudiant. Ces pauvres filles ont-elles bien mangé au moins ?

— Vous êtes inconcevable, monsieur l'abbé. La directrice, du reste, n'est pas plus troublée que vous.

— C'est vrai, il y a une directrice ! Elle est peut-être aveugle ?

— Non, monsieur l'abbé, elle n'est que sourde.

Je murmurai, songeant à ses bavardages continuels.

— Que n'est-elle muette !

— Ainsi soit-il ! marmotta Robert, tandis que l'abbé le traitait de mécréant.

J'ai ri de leur boutade. Pourtant la situation de ma maison de santé me préoccupe. Je ne peux pas conserver cette directrice. Avec l'hiver, la recrudescence des malades va se produire, il me faut quelqu'un de sûr à la tête du personnel du boulevard Arago.

Maury lui aussi s'inquiète de l'hiver, mais pour d'autres raisons : sa charité se prépare à souffrir.

— Tu crois, me dit-il, avoir atteint la limite de l'horreur dans la courte visite que tu as faite à mon quartier. Non, cette limite est encore susceptible de reculer. Viens dans quelques semaines. Imagine ces bouges, quand par toutes les crevasses des murs, les fissures des portes, les carreaux absents, la pluie suinte, entre, ruisselle ; quand ne pénètre plus le rayon de soleil trompeur pour parer d'un éclat la misère, faire briller les yeux et les haillons, verser avec sa chaleur un peu de la griserie de vivre. Soulager les douleurs, vivre pour les autres, vois-tu, c'est la seule chose qui puisse nous donner le bonheur sur cette terre. N'es-tu pas heureux quand tu as arraché un malade à la mort ?

Je secouai la tête :

— Pour la malade que j'ai le plus désiré arracher à la mort, j'ai été impuissant.

— Il y a une volonté supérieure, reprit-il doucement; Dieu pour moi, Destin pour toi, devant laquelle nous sommes obligés de nous incliner. Certains espaces ne peuvent être éclairés par la seule raison. On aura beau faire, l'âme ne se satisfera jamais avec le néant.

Avant-hier je me répétais cette phrase. Nous

étions le 2 novembre et la foule se rendait au cimetière. Elle allait s'incliner devant le grand mystère, donner une marque de tendresse à ceux qu'elle avait aimés ; elle allait chercher ses morts, protestant contre l'effroyable pensée du néant. Cette pensée, tous la fuient ! Si les plus misérables des malheureux se révoltent devant la fosse commune, c'est qu'ils ne peuvent plus chercher leurs morts ! Où sont-ils nos morts ? Sous la terre ? Ou dans le ciel, comme on l'apprend aux enfants ? Admirable légende que celle dont est bercée notre enfance et qui place le paradis dans le ciel pour draper d'azur le fond des tombeaux. Pour moi, pour ceux qui ne croient pas, la tombe n'est que le tabernacle où reposent nos souvenirs ; mais les plus incroyants eux-mêmes sont-ils sûrs de ne pas accrocher inconsciemment un lambeau d'espérance à la pierre, symbole du destin rigide et froid ? Heureux ceux qui croient ! Pour eux la tombe est un sillon où germe l'infini !

Je pensais ainsi, je rêvais... et je suivais la foule. Comme les autres j'allais parler à celle qui n'est plus, qui ne peut plus m'entendre. En sortant, je me demandai pourquoi je n'avais pas

eu sur cette tombe la désespérance d'autrefois, pourquoi mes larmes n'avaient pas eu l'amertume de celles que je versais il y aura bientôt un an ? Ne suis-je plus le même ? Je me suis efforcé de secouer la torpeur de mon âme, étrangère à tout ce qui lui était extérieur. Ai-je réussi ? Je me sens une tristesse âpre à l'idée que le cœur serait une si misérable chose ! Faisais-je donc ces efforts avec le désir de ne pas obtenir de résultat ?

Aujourd'hui encore je me suis demandé à quoi attribuer le calme qui remplace en moi la révolte du désespoir. Certes, la vie m'offre peu d'attrait ; je n'ai nul désir de retourner dans le monde ; pourtant, je n'ai plus l'indifférence absolue que j'éprouvais autrefois.

Nous ne pouvons nous rendre un compte exact de ce qui se passe en nous. Nous n'avons jamais entièrement conscience de tous nos sentiments. Serais-je las de souffrir ? Serais-je capable de changer ?

L'être ancien pourrait donc, en quelque sorte, se désagréger, et faire place à un être nouveau, pénétré d'une nouvelle vie, d'une force nouvelle ? Les maladies de l'âme renouvelle-

raient-elles l'homme, de même que celles du corps ?

Non, je ne change pas ; mais nous sommes le jeu des réactions qui s'établissent fatalement entre l'intérieur et l'extérieur. Tantôt ce sont les répercussions de l'âme qui modifient tout en dehors d'elle. Tantôt ce sont les effluves ambiants qui agissent sur elle.

Pour avoir subi cet après-midi l'influence d'une des dernières belles journées de novembre en traversant le Luxembourg, où j'ai rencontré une amie perdue de vue depuis la mort de Madeleine, je me laisse aller ce soir à des pensées plus douces. Je peux même l'avouer, un moment je me suis abandonné au charme de l'heure.

Je revenais de ma maison de santé, et pour rentrer chez moi, rue de Vaugirard, au lieu de prendre mon chemin habituel, je suivis l'avenue de l'Observatoire et m'engageai dans l'une des deux allées qui précèdent le Luxembourg. Je pensais y trouver des massifs dépouillés, des parterres fanés, un bassin ridé par la chute des feuilles, toute la mélancolie d'un décor d'automne.

Dès les premiers pas, je suis surpris. Les bâtiments de l'école de pharmacie projettent bien leur ombre sur les pelouses et sur le gravier, mais le soleil pose des touches claires, des coups de pinceaux lumineux sur les troncs ; les têtes des arbres sont pleines de lumière ; dans le bassin, l'eau s'élance irisée, elle fuse en jets de cristal, retombe en pluie d'étincelles, et s'écrase mêlant un éclat de rire aux cris des moineaux qui piaillent gaiement au bord de la vasque. Dans les plates-bandes, des chrysanthèmes s'échevèlent en tons vifs ou effacés, striés d'or et de sang. Une soirée d'avril, pensé-je d'abord. Cependant ce paysage n'avait pas la grâce naissante du printemps, les fleurs étaient trop éclatantes, leur parfum trop âcre, trop pénétrant. Il n'avait pas non plus la solidité de l'été ; quelque chose tremblait dans l'air. Les fusains gardaient bien leur verdure vernissée, les feuilles jaunies des arbres avaient des reflets d'or, les dahlias jetaient des lueurs d'ocre, de rouille, d'écarlate ; mais dans le fond de l'allée, le palais du Sénat se détachait sur un azur voilé, ses contours à travers une atmosphère mouillée perdaient de leur netteté ; et toutes ces

couleurs s'atténuaient de baigner dans un brouillard invisible ; leur harmonie chaude et vibrante s'adoucissait, se fondait sur le ciel où passait déjà le premier frisson de l'hiver.

Depuis longtemps je ne m'étais pas arrêté à de telles impressions, je parvenais difficilement à me les exprimer, je m'étonnais même de faire cet effort.

En entrant dans le jardin, l'animation qui m'entoure me tire de ma rêverie, je suis dans une corbeille d'enfants, dans un fouillis de chevelures blondes ou brunes, un bourdonnement d'essaim; ce petit monde se mêle, se heurte; les groupes se rassemblent, s'éparpillent. Les bébés trottinent et leurs menottes ouvertes sont des pétales roses; leurs aînés courent, sautent, les chapeaux battent l'air au-dessus des têtes comme des ailes, on dirait une envolée d'oiseaux ; tout le jardin gazouille, il n'est plus qu'une grande volière.

Devant cet épanouissement de vie, mon cœur se serre, ma solitude me paraît plus lourde. Pourtant, au lieu de passer, de fuir, je m'assieds sur un banc, peut-être par lassitude morale,

peut-être cédant à ce dilettantisme de la douleur que me reproche l'abbé.

Un cerceau m'effleure, un aéroplane en miniature vient tomber à mes pieds, un ballon rebondit sur mes genoux ; une petite se précipite en riant pour le rattraper.

— Fais attention, Madeleine, lui crie sa mère.

Madeleine... Tout en rendant le ballon, je passe une main dans les cheveux de la fillette; je dois avoir une expression étrange; elle cesse subitement de rire.

— Oh ! pardon, monsieur, fait-elle avec une intonation et un regard de petite femme déjà pitoyable.

Je voudrais la garder un moment, caresser encore une fois ses cheveux, mais elle a déjà repris ses jeux; elle rit de nouveau, trop affairée pour voir que je suis tous ses mouvements.

Le jour baisse ; devant moi le ciel, à l'opposé du couchant, se teinte de rose; une fenêtre, en haut du Panthéon, renvoie une flamme.

Un roulement de tambour résonne. Comme une volée de moineaux effarouchés par le bruit, dans une dernière bousculade, les enfants se précipitent vers leurs parents ou leurs bonnes,

les groupes se forment, les petites mains se placent dans les grandes, la migration commence. Le bourdonnement de ruche s'est éteint, le grondement du tambour se rapproche ; les bébés se font traîner, regardent obstinément derrière eux, d'autres plus âgés règlent leurs pas sur le rythme des baguettes ; tous s'en vont vers des maisons heureuses... et moi je reste affalé sur mon banc, sans forces pour rentrer dans la maison vide.

Le jardin s'endort, son cœur a cessé de battre ; la sonorité de l'appel des gardiens s'enfonce, se perd dans le silence que verse le crépuscule ; je me décide à partir. Derrière moi, une femme se hâte, j'entends son pas pressé. Au moment où elle me dépasse nos regards se rencontrent !

— Vous !...

Nos deux exclamations se sont croisées. Tous mes souvenirs revivent instantanément. C'était une amie de Madeleine : Denise Lormond. Nous la voyions souvent. Encore jeune fille à vingt-cinq ans, elle avait une personnalité de femme et j'avais plaisir à causer avec elle. Jolie, instruite, intelligente, ayant de la fortune, elle

avait longtemps repoussé toutes les demandes en mariage. Nous la plaisantions même sur ces refus répétés. Quelque temps avant la mort de Madeleine, elle s'était décidée. J'avais d'ailleurs oublié le nom du prétendant, un jeune secrétaire d'ambassade, autant que je me le rappelais ? Elle était en grand deuil. De qui? La maladie, la mort de Madeleine m'avaient séparé de toutes mes relations, lettres de mariage, faire-part de décès étaient allés au feu sans que je les eusse ouverts.

Sous la voilette de Denise Lormond, j'apercevais ses cheveux blonds, je me souvenais de les avoir remarqués avec une sorte de colère le jour de l'enterrement de ma femme. Cette chevelure, qui sous le soleil était une coulée d'or, avait heurté mon regard ; cet éclat me semblait crier la vie alors que ma femme était là, inanimée dans la parure de deuil de ses cheveux noirs. Je me rappelais même avoir pensé : pourquoi Madeleine et pas elle ?

Denise Lormond devinait tous les souvenirs remémorés. Elle marchait à côté de moi sans s'étonner de mon silence et sans se presser de le rompre. Nous allions vite ; le tambour s'était

tu, les statues mettaient des taches blanches sur le fond déjà sombre du jardin. Elle me dit doucement :

— Je suis contente de cette rencontre. Je n'aurais jamais osé la provoquer ; mais je remercie le hasard.

— Pardonnez à mon mutisme, lui dis-je ; je suis très heureux de vous revoir, toutefois la raison de ce plaisir est également la cause de mon silence. Je sais que vous me comprenez, mad...

J'hésitais à achever ce mot.

— Vous pouvez dire mademoiselle, fit-elle rapidement, comme pour éviter une question. Si moi non plus je ne parlais pas, c'est que les mots sont impuissants à consoler.

Il y avait de la tendresse dans sa voix ; je levai les yeux sur elle. Tout à l'heure je l'avais reconnue, mais je ne l'avais pas regardée. Nous étions sortis du jardin, un bec de gaz l'éclairait en plein. Elle était encore plus jolie qu'autrefois ; mon regard la fit rougir ; sous le coloris subit des joues, elle m'apparut plus séduisante, d'une vie et d'une jeunesse intenses.

— Me permettez-vous de vous accompagner jusqu'à votre porte ? lui demandai-je.

Elle acquiesça d'un signe.

Je venais de remarquer l'extrême simplicité de sa mise. Etait-ce au malheur qui l'avait endeuillée qu'elle devait ce changement elle jadis si élégante ? J'étais gêné pour l'interroger ; cependant il m'était difficile de la quitter sans lui avoir dit quelques mots de condoléances, après la sympathie qu'elle m'avait témoignée. Nous descendions la rue Bonaparte où elle habitait.

— Il y a un an, lui dis-je, que je vis séparé du monde. Je ne sais rien des joies ou des peines qui ont atteint mes amis... J'ai peur de raviver une douleur...

Elle me répondit :

— J'ai perdu mes parents. Depuis, j'ai mené, moi aussi, une vie très solitaire, assez difficile...

Nous étions arrêtés devant une maison de pauvre apparence.

— Me voici arrivée, reprit-elle vivement, et elle me tendit la main, comme si elle ne voulait pas prolonger cette conversation.

Je lui ai seulement demandé :

— Traversez-vous souvent le Luxembourg ?

— Oh ! oui, très souvent.

— Alors nous nous reverrons ?

Elle m'a répondu d'un sourire affectueux qui a éclairé ses traits sévères, et elle a disparu dans le couloir sombre de cette maison.

Je l'ai quittée, mécontent de moi, de n'avoir pas su lui offrir un appui dont elle a sûrement besoin. Il est évident qu'elle a perdu sa fortune. Que peut faire une jeune fille du monde tombée dans la misère ?

J'ai craint d'être indiscret. Je lui ai probablement paru indifférent.

Indifférent à sa beauté, je le suis ; je ne saurais l'être à son malheur. Heureuse, elle n'aurait aucun attrait pour moi ; sa tristesse me la rend chère comme une sœur de douleur.

***

Depuis huit jours ma pensée s'est arrêtée plusieurs fois sur cette rencontre avec Denise. Le plaisir que j'en ai ressenti provient de l'espoir de parler avec elle de ma morte. Pourtant, jusqu'ici, je conservais la mémoire de ma femme dans l'intime de mon âme, comme un culte réservé à la solitude de mon cœur, un

bien auquel je n'aurais permis à personne de toucher. Ce désir de me rapprocher de Denise n'est qu'une aspiration sentimentale et mystique, une manifestation de ce besoin d'affection, naturel à tout homme qui vit et qui souffre dans un désert où ses cris d'angoisse se perdent sans trouver un écho. Cet écho ne peut se rencontrer que dans l'amitié d'une sœur. Seule la main d'une femme posée sur notre front adoucit nos peines; et dans la désespérance, lorsque le cœur est mort à l'amour, le dévouement d'une sœur devient l'unique consolation possible. Une sœur ? C'est-à-dire un être qui a tout le charme, toute la grâce, tout le cœur d'une femme, qui est de notre sang, de notre chair, qui nous devine sans que nous parlions, à qui nous pouvons tout confier ; une femme sur le sein de laquelle nous abandonnons notre tête sans trouble, et dont le parfum, le souffle, nous versent de la griserie, seulement de quoi endormir notre peine.

Comme la religion a compris ce que le mot de « sœur » renferme de consolation pour celui qui souffre, et de tendre respect, de sécurité, pour celle qui soigne !

L'affection d'une sœur rend la douleur moins âpre.

Mademoiselle Lormond peut-elle prendre cette place auprès de moi ? C'est l'éternelle question de l'amitié entre un homme et une femme ; amitié possible seulement, prétend-on, si l'un des deux est arrivé à la vieillesse ! Mon cœur est assez vieux pour réaliser cette condition, il ne peut être troublé par la présence de Denise.

Denise ! Je l'appelle déjà par son petit nom, comme si le pacte d'amitié était conclu, et s'il lui convenait !

Trois fois je suis passé par le Luxembourg, mais je ne l'ai pas rencontrée, et je suis revenu boulevard Arago, mécontent de cette course vaine, mécontent de moi surtout, en constatant que j'avais éprouvé presque une déception. Je préfère, après tout, ne pas l'avoir vue et ne pas lui avoir donné l'idée que je la recherche ; au fond, l'intérêt que sa situation certainement précaire m'inspire, le désir de lui être utile, et le souvenir de Madeleine, sont les seules causes de cette espèce de poursuite.

J'ai eu tort de lui demander si elle traversait

souvent le Luxembourg ; la peur d'être questionnée et d'avoir à me révéler ses malheurs, peut-être sa misère, la crainte de paraître s'imposer en solliciteuse, ont pu suffire à changer son itinéraire habituel.

IV

Après être resté quinze jours sans rencontrer Denise Lormond, depuis une semaine je la retrouve à peu près chaque après-midi. Je ne fais guère que l'entrevoir, le temps de lui serrer la main et d'échanger quelques paroles rapides et banales. Aujourd'hui, pourtant, elle a paru moins pressée de rentrer chez elle, et l'heure de la fermeture du jardin étant encore éloignée, nous nous sommes assis dans la partie la plus déserte, celle qui borde l'école de pharmacie. Elle m'a questionné sur ma maison de santé, sur moi. Sans oser lui parler de sa vie, je lui ai raconté, pour la retenir, comment j'ai revu l'abbé Maury, et la pro-

menade faite avec lui dans le quartier des chiffonniers.

— Comprenez-vous, lui ai-je dit, pourquoi il est plus facile de dépeindre l'enfer que le ciel ?

— Oui, me répondit-elle, de l'enfer, la terre nous donne souvent un aperçu. Du ciel ?...

Il y avait presque de la détresse dans son accent et son attitude révélait une profonde lassitude. Je me décidai à l'interroger.

— Pourquoi ne me dites-vous jamais rien de vous ?

Elle secoua la tête.

— A quoi bon ?

— Je vous ai raconté ma vie comme à une sœur ; je peux bien, à mon tour, être votre frère.

Elle hésita, puis brusquement me répondit avec âpreté.

— Ce n'est pas seulement la tombe de mes parents que vous me demandez de rouvrir. D'eux, il me serait doux de parler ; mais c'est la tombe où dorment toutes mes illusions, dont vous voulez que je soulève la pierre. Vous connaissez cette pensée d'un poète espagnol : « Les illusions perdues sont des feuilles détachées de

l'arbre du cœur ! » Pauvre arbre ! Il ne lui reste plus une feuille ! Vous avez hésité, le premier jour, à m'appeler madame ? J'étais fiancée, en effet, au moment où le malheur vous a frappé. Monsieur Darcey semblait être éperdument amoureux de moi ! Et je le croyais. Une spéculation désastreuse, engloutissant la fortune de mon père, engloutit du même coup ce grand amour. Mon père, dans un moment d'affolement, se suicida, ma mère ne lui survécut que quelques jours et Monsieur Darcey disparut. A travers des phrases assez embrouillées sur l'opposition de sa famille, la nécessité d'attendre, tant à cause de cette opposition qu'à cause de mon deuil, il montrait nettement que ma dot l'avait beaucoup plus séduit que ma personne. Je le priai de reprendre sa liberté ; il est allé en jouir en Amérique, m'a-t-on dit.

J'eus un mouvement de révolte. Denise ne me laissa pas le temps de juger Darcey ; sans bruyante indignation, elle ajouta, haussant les épaules.

— J'ai souffert surtout de constater à quel point je m'étais trompée. Si j'avais pu rire encore au milieu de mes deuils, j'aurais bien ri de

moi, de ma naïveté. Et si je n'avais pas dû à des circonstances aussi tragiques d'être éclairée sur l'homme que j'aimais, je me serais réjouie d'avoir eu l'occasion d'apprécier sa grandeur d'âme.

Je lui montrai, par un geste, que je partageais son opinion. Ne voulant pas insister davantage, je lui dis :

— Vous aviez beaucoup d'amis ? Je me souviens que vous étiez très entourés, vos parents et vous ?

— Oui... mais pas un de ceux sur lesquels j'avais le droit de compter ne m'a tendu la main ; partout où je me suis présentée en visiteuse, non en quémandeuse, on m'a reçue, quand on me recevait, avec une froideur, une condescendance qui ne m'ont pas encouragée à revenir. D'abord, je m'en suis étonnée ; puis j'ai compris, à certaines allusions, que le suicide de mon père avait laissé un doute sur ses embarras d'argent, et que des bruits malveillants avaient couru. Pourtant, nous avons été seuls victimes de la catastrophe... J'ai connu, voyez-vous, toute l'amertume des illusions brisées, mon père et ma mère n'avaient, pour ainsi

dire, pas de famille, j'étais seule au monde, sans ressources, sauf quelques bijoux sauvés du désastre. Il fallait vivre. Par quels moyens ? J'étais pleine de courage, de confiance. N'avais-je pas une instruction supérieure à celle de la plupart des femmes ? Je pouvais donner des leçons, être comptable, au besoin interprète, puisque je parle l'anglais et l'allemand. A quelles portes n'ai-je pas frappé ? D'où n'ai-je pas été évincée avec tous les égards dus à mon rang ? J'étais une jeune fille du monde ! Je n'avais pas d'autres références à fournir. J'ai connu le mépris pitoyable des femmes qui me jugeaient incapable d'aucun travail ; j'ai connu l'arrogance des hommes qui, pour m'avoir occupée, se croyaient des droits à ma reconnaissance... Ah ! j'ai vécu bien misérablement depuis un an. Il faut, pour résister à tant d'épreuves, des nerfs plus solides que les miens. Aujourd'hui je suis arrivée à la limite de mes forces.

Elle se mordit les lèvres pour ne pas pleurer.

— Mon amie, vous pouvez compter sur moi, je vous aiderai.

Elle vibrait ; je devinais en elle une exalta-

tion, une révolte ; ses yeux s'étaient enfoncés, ils étaient devenus presque noirs et restaient fixes ; enfin, sa bouche contractée se détendit.

— Que pourriez-vous pour une femme... une femme du monde ? Qui s'associerait à vos efforts et m'accepterait ? Trouverez-vous le moyen de changer mon identité, de la cacher ? Et mes références ? Une femme du monde ! On prend comme institutrice une femme du métier. Mais moi ? J'ai erré, j'erre partout à la recherche d'une situation. Une femme du monde ! On lui permet d'ourler, de broder, douze ou quatorze heures par jour, pour gagner cinquante centimes, et encore ! Et comme l'entraînement nous manque, nos doigts se raidissent, nos reins se brisent !... Une femme du monde ! les hommes ne lui viennent en aide que dans l'espoir d'être payés par elle de leur charité !

D'un mouvement brusque, elle allongea le bras vers l'école de pharmacie et lança avec un rire douloureux :

— Tenez ! Vous ne pouvez qu'une chose pour moi... me faire une ordonnance : un peu de strychnine ou de morphine !

— Ah ! taisez-vous ! taisez-vous !

— Après tout, ces souffrances-là en valent bien d'autres. Il est humain de les abréger !

Je répétai, et cette fois je criai presque :

— Taisez-vous !

Elle ne savait pas que ces paroles venaient de me reporter aux derniers moments de Madeleine ; que j'entendais ses cris, que je me voyais lui donnant la dernière dose de morphine...

J'avais saisi les mains de Denise et je les broyais.

Je lui faisais mal ; je lui demandai pardon ; elle me regarda, étonnée de ma pâleur et du son de ma voix ; elle reprit plus doucement :

— Vous avez raison, il faut fuir les souvenirs amollissants... je le veux ; et, malgré moi, ma pensée rebelle les évoque... Je souhaite une vie de labeur qui me libérerait du passé... Mais tous les diplômes que la Sorbonne nous dispense généreusement, ne nous servent à rien. J'en ai pris d'autres, ceux d'infirmière, dans l'espoir que ces derniers me feraient peut-être vivre ; je n'ai pas mieux réussi avec ceux-ci qu'avec ceux-là !

Elle s'était levée et nous marchions vers la sortie.

Je répétai, suivant une idée qui avait germé tout à coup en mon esprit :

— Vous avez les diplômes d'infirmière ?

— Oui... cela vous surprend ?... La pitié n'est-elle pas l'apanage de la femme ?

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressée à moi ?

— Je n'ai pas osé... je me disais que vous deviez écarter tous ceux qui vous rappelaient le passé...

Elle parlait lentement, comme si sa pensée eût été ailleurs. Elle cherchait évidemment à s'expliquer mon brusque mouvement de tout à l'heure ; j'eus bientôt reconquis son attention en lui proposant de remplacer la directrice de ma maison de santé, dont j'avais résolu de me séparer.

— Je ne vous offre pas le Pérou, ajoutai-je : six mille francs par an, logée, nourrie, chauffée.

Arrêtée, pâle, les mains jointes, les yeux levés sur moi, n'arrivant pas à me croire, elle murmura :

— Ne plaisantez pas ; ce serait trop cruel.

Je lui affirmai que je ne plaisantais pas. Comme elle émettait des doutes sur ses capacités d'administrateur, je la rassurai gaiement.

Des larmes tremblaient au bord de ses cils ; de la voir si troublée je me sentais ému. J'avais envie de prolonger notre promenade et de la reconduire jusque chez elle, mais je voulus la laisser à sa joie. Elle était transfigurée. Je lui donnai rendez-vous dans deux jours, boulevard Arago. En me quittant, elle me dit :

— J'avais tort, tout à l'heure, d'affirmer que sur terre nous n'avions jamais un aperçu du ciel.

Je me mis à rire :

— Ne me prenez pas pour un ange.

Ici, dans ma chambre, la vision de Denise s'en allant heureuse, d'un pas léger, s'accompagne d'une autre vision ; je la revois, le bras tendu vers l'école de pharmacie : « Donnez-moi de la strychnine ou de la morphine ! »

Pourquoi cette pensée me poursuit-elle ? Elle me poursuit comme toutes celles qui se rattachent à la fin de Madeleine. Ce sont les plus cruelles et, par cela même, les plus ineffaçables. Le souvenir de la mort domine tous les autres,

on peut dire, horrible ironie, qu'il demeure le plus vivant ! Heures de rêves, heures de possession, heures de joie calme, heures d'enivrement, toutes pâlissent dans le souvenir devant l'heure fatale, victorieuse et sinistre.

Ah ! Comme je comprends maintenant Madeleine, qui arrivée trop tard pour embrasser sa mère, avant le dernier soupir, avait refusé de la voir morte ! On l'accusait de manquer de cœur ! Son cœur avait raison. Elle voulait garder vivante dans sa mémoire celle qu'elle avait aimée. Elle devinait qu'elle ne pourrait plus retrouver la bouche souriante à travers les lèvres glacées, le regard de tendresse à travers les yeux vitreux ; que toujours le visage au ton de marbre, masque d'éternité, surgirait, remplaçant le visage vivant qu'elle voulait évoquer ; que sous l'atroce poésie de la mort, la poésie de la vie succomberait. Pourtant, c'est une consolation de recueillir le dernier regard. Je n'ai même pas eu cette consolation. Les yeux de Madeleine m'ont cherché, mais ils n'avaient déjà plus de lumière ! Et ce sont ses yeux d'aveugle que je revois toujours.

Maury a beau dire, le travail ne me fait pas

retrouver mon équilibre. Je croyais que la douleur avait tari en moi les sources de l'émotion ; elle a, au contraire, affiné tous mes sens, les a portés à leur plus haut point de sensibilité, à un point ridicule pour un homme, plus encore pour un médecin.

V

Depuis deux mois, Denise est entrée en fonctions, et je crois avoir agi en même temps pour son bien et pour celui de ma maison de santé. Elle a su se faire craindre, aimer et respecter ; avec elle je peux être sûr que toutes mes prescriptions seront exécutées. Peut-être est-elle trop impressionnable, mais elle s'habituera à son métier, l'équilibre s'établira peu à peu, et elle gardera sa pitié tout en acquérant la dose d'indifférence indispensable. Il y a pour ainsi dire en nous une tendresse passive qui a son principe dans les nerfs, et une tendresse active qui a son foyer dans le cœur ; la première s'usera, se consumera à force

de brûler ; la seconde persistera, s'accroîtra même.

J'ai vu Denise tous les jours, voulant la mettre au courant de son service et elle m'est un perpétuel sujet d'étonnement. En la regardant diriger avec une telle aisance un personnel plus ou moins maniable, en l'écoutant parler aux malades avec l'attendrissement et l'énergie qui réchauffent leur cœur et leur donnent confiance, j'ai peine à me souvenir de la jeune fille que j'ai connue autrefois. Je l'avais jugée intelligente, intéressante même, mais j'étais loin de soupçonner sa volonté, la souplesse de son esprit, la maturité de son jugement. Sa force morale l'empêche de se plaindre de sa situation ; pas un regret de son passé brillant ne s'échappe de ses lèvres, elle vaque à ses occupations avec la même sérénité que si le présent lui apportait les plus grandes joies, ou les lui promettait pour l'avenir.

Sa présence a transformé cette maison. J'avais peur que ses deuils superposés au mien n'ajoutassent à la désolation que ma tristesse répand partout; Denise a su s'oublier elle-même, com-

prenant qu'elle doit de la gaieté à ceux qui souffrent.

— La brave petite femme, me disait Robert avant-hier, avec son exubérance habituelle, la brave petite femme ! Elle a une façon de remettre les gens à leur place !

—Qui a-t-elle eu besoin de remettre à sa place ?

— Pardi ! le 18 ! Cette dame qui est arrivée en faisant tant d'embarras ! Quand elle a vu mademoiselle Lormond, elle s'est précipitée vers elle, la prenant pour une de nos opérées : « Comment, vous êtes ici ! Mais plus heureuse que moi vous allez en sortir ; car vous voilà debout. » Je compris tout de suite qu'elles s'étaient connues dans le monde. Mademoiselle Lormond voulut expliquer sa situation, mais elle n'en eut pas le temps ; la dame continua : « Je suis bien contente de vous revoir, doublement contente, car votre présence dans cet établissement est une preuve que vous êtes sortie des embarras dont vous m'aviez parlé la dernière fois que je vous ai vue. »

» — Et pour lesquels vous regrettiez tant de ne pouvoir me venir en aide, répondit en raillant mademoiselle Lormond.

» — Oh! oui, assurément, interrompit l'autre un peu gênée, et elle reprit, s'exprimant de plus en plus vite: Si je me doutais que j'allais vous retrouver dans cet antre des supplices. Vous paraissez complètement guérie. Vous êtes une fameuse réclame pour la maison.

» — Vous êtes trop aimable, dit mademoiselle Lormond qui s'amusait du quiproquo et se plaisait à prolonger l'erreur. Vous ne sauriez me faire un compliment qui me fût plus sensible.

» — N'est-ce pas ? on est si heureux de ne pas souffrir. C'est grave ce qui vous a conduite ici ?

» — Très grave! Le désir de vivre. J'en étais arrivée à souhaiter la mort.

» — Pauvre petite! Je n'en suis pas là. Pourtant vous pensez que je ne me suis pas décidée à me faire opérer sans raisons. Je ne savais plus à quel saint me vouer. J'implorais le ciel.

» — Et votre vie était un enfer !

» — Absolument.

» Mademoiselle Lormond eut un rire de cristal.

» — L'existence a de ces ironies : vous vous adressiez à Dieu et c'est le diable qui répondait.

» C'était charmant d'entendre mademoiselle Lormond parler avec l'aisance qu'elle aurait

eue dans son salon. Assis au fond du bureau, je ne bougeais pas, je me cachais derrière un journal et j'attendais le coup de théâtre.

» — Enfin ! soupira la dame, il a bien fallu me résigner et me voilà. C'est égal, je ne suis pas tranquille. Vous me rassurerez ?

» — Mais je suis ici pour ça !

» — Ne plaisantez pas.

» — Je parle très sérieusement. Je vous promets que je ne vous quitterai pas, et je me ferai un plaisir de veiller à ce que rien ne vous manque dans cette maison dont je suis la directrice.

— Si vous aviez vu la figure de l'autre ! Elle ne savait plus que dire, elle semblait ennuyée d'avoir eu tant de familiarité avec une personne qui n'était, en somme, qu'une infirmière en chef. Tout cela se lisait sur son visage, et elle balbutiait : « J'ignorais... Comment... réduite là... » Mais mademoiselle Lormond l'arrêta, hautaine : « Je ne me plains nullement de mon sort, madame, je ne vous dirai pas que j'ai élevé cette situation jusqu'à la vôtre, que j'ai la prétention d'ennoblir mes humbles fonctions ; pourtant je ne me considère pas comme « ré-

»duite », parce que je gagne ma vie. » Et redevenant moqueuse : « Voyez, nous parlions de l'ironie de l'existence ; aurais-je jamais pensé, à l'époque où vous regrettiez de ne pas m'être utile, qu'un jour je serais à même de faire quelque chose pour vous ? Ne dois-je pas être reconnaissante à cette situation si modeste soit-elle ?

Robert riait et se frottait les mains:

— Fameuse acquisition que cette petite femme-là.

— Et la dame ? le 18, demandai-je, comment a-t-elle pris la leçon ?

— Ma foi, elle a eu plus d'esprit que je n'en attendais d'elle. Après un moment d'hésitation, elle a tendu la main à mademoiselle Lormond en lui disant : « Ne me gardez pas rancune ; je suis ici votre prisonnière, soyez généreuse.» Et elles sont maintenant les meilleures amies du monde.

— Les meilleures amies du monde... jusqu'au monde exclusivement, ripostai-je en haussant les épaules. Quand cette femme sera sortie d'ici, je doute qu'elle reconnaisse mademoiselle Lormond.

— Qui sait ? Mademoiselle Lormond s'entend à retourner les gens ! Les plus revêches, ici, sont devenus des moutons. Elle apprivoiserait un ours.

C'est vrai, pensai-je, elle apprivoiserait un ours. N'en suis-je pas un exemple ? Chaque soir, au lieu de rentrer tout de suite chez moi comme autrefois, je vais maintenant m'asseoir dans son bureau, où Robert me rejoint souvent, et je les écoute parler, discuter. L'abbé Maury vient aussi nous surprendre de temps en temps et ajouter à l'animation de la conversation. Il m'arrive de me laisser aller à partager leur gaieté. Quand je suis seul avec Denise, mes souvenirs prennent leur revanche, je lui parle de la mort de Madeleine. Je me le reproche ensuite ; je risque d'ébranler ses nerfs déjà surexcités par le spectacle quotidien des souffrances. Pourtant, avec elle les sujets de conversation ne manquent pas ; elle s'intéresse à tout, elle a l'intelligence ouverte sur tout ; et je suis étonné de ce qu'elle sait, de ses réflexions qui, sans pédantisme, dénotent un esprit plus mûri que ne l'est, habituellement, celui d'une jeune fille. Elle est enthousiaste, mais sans exa-

génération, et pratique tout en conservant un fond de poésie.

Hier, elle m'a entraîné à faire une promenade. Une bourrasque de neige s'était abattue dans la matinée sur Paris ; et la température était si basse, l'épaisseur des flocons telle, que la neige avait résisté au sel prodigué par la municipalité. Cet aspect insolite des rues attirait Denise ; elle voulait peut-être aussi se distraire. Avec une joie d'enfant, elle faisait craquer la neige sous ses pas. Moi, je ne voyais que la misère douloureuse des arbres dépouillés, maigres fantômes sur qui des plaques de neige demeuraient comme des lambeaux de linceul, et dont les branches noires bordées de blanc avaient une apparence de deuil. Au fond du boulevard silencieux, le soleil qui descendait cherchait en vain à percer les nuages blafards. Près de nous, sur une palissade entourant une maison en construction, s'étalaient, comme un éclat de rire, des affiches aux couleurs criantes. Je les montrai à Denise :

— Le rire de ces affiches paraît insolent dans la tristesse qui nous environne.

— Il n'est pas insolent, il représente seule-

ment la gaieté parisienne qui subsiste, même dans les circonstances les plus tragiques. C'est notre nature, non seulement de parisien, mais de français ; grâce à elle nous ne perdons jamais l'espoir, et nous attendons une éclaircie. Tenez, regardez là-haut.

Elle me désignait, au-dessus de la place Denfert, un coin bleu qui venait de se découvrir dans le ciel ; à côté, les nuages avaient pris une transparence et des tons d'opale ; à terre la neige fuyait vers le rose tendre et pur du couchant.

— Voyez, reprit-elle, la tristesse se fond dans une pensée d'idéal qui la console et la berce d'espérance.

— Ah ! fis-je en riant, ceci n'est plus seulement le symbole de Paris, mais celui de la vie. Vous faites de la philosophie à vos moments perdus ?

— J'en ai fait beaucoup avant de vous rencontrer.

— Et depuis ?

— Depuis, j'en fais en amateur.

— C'est-à-dire pour l'usage des autres.

— Je suis une trop petite fille pour guider les maîtres.

— Pour les guider ; mais pour les consoler ?

Nous étions sur la place Denfert, elle s'était arrêtée et sans répondre à ma question, elle se tourna du côté de l'Observatoire.

— Savez-vous pourquoi j'aime ce quartier ? Je vous préviens que c'est encore de la philosophie, des idées à moi.

— Dites.

— Ma philosophie vient même de s'élargir au contact de la vôtre. Jusqu'à présent ce quartier, pour moi, résumait Paris.

— Que dirait la rive droite ?

— Elle protesterait inutilement ; ici seulement vous avez se coudoyant, se mêlant, joie et douleur, grandeur et déchéance. Aussi vous avez raison, ce n'est pas Paris, mais la vie qui tient entre cette place et le Panthéon. Trouvez ailleurs un pareil amalgame ! Dénombrez les hôpitaux et les asiles, depuis ceux où les enfants naissent jusqu'à ceux où les vieillards viennent mourir en passant par toutes les misères, toutes les maladies ; et, tout près, l'orchestre d'un bal couvre les gémissements. Ici, le lion de Belfort, la gloire des armes ; à l'autre bout, le Panthéon, l'apothéose de toutes les

gloires ; à côté, une prison, l'échafaud où aboutit le rebut de l'humanité.

Je l'écoutais, et j'admirais la vie qui rayonnait d'elle. Derrière nous une voix cria :

— Bravo !

C'était l'abbé Maury.

— J'étais venu te demander une consultation pour un de mes gosses, dit-il, et on m'a répondu que vous étiez allés dans cette direction, j'ai pris votre piste sur la neige et je suis arrivé juste à point pour entendre et pour applaudir.

— Ne vous moquez pas de moi, monsieur l'abbé, implora Denise.

— Je ne me moque pas. Très exacte votre comparaison. Et ce qui la rend encore plus juste, c'est que dans ce monde en petit, il manque une chose : la religion. Elle n'est représentée que par une église désaffectée ! Pouviez-vous mieux trouver ? Toute la terre est là. Où est le ciel ?

— Ici, dis-je, tu ne vois pas le dôme de l'Observatoire ?

— De la science ! c'est tout ce que tu m'offres, et ta science ne consolera pas ceux qui sont en train de mourir de faim et de froid.

— Et ta religion ?...

Denise voulut interrompre cette discussion naissante :

— Monsieur l'abbé, demanda-t-elle, quand me présentez-vous vos paroissiens ?

C'était son idée fixe, depuis que je lui avais raconté ma promenade à Clichy.

L'abbé Maury secoua la tête.

— Ce n'est pas un quartier pour les jeunes filles.

— Je sais qu'il y a de très braves gens dans des rues très sales, mais où je pourrais aller. Je ne vous demande pas de me conduire dans le ghetto, dans votre cour des miracles.

Je combattis ce projet :

— A quoi bon ? Laissez donc vos nerfs au repos. Abandonnez aux Grands-Ducs la curiosité de ces tristes tournées, elles font plus de mal que de bien à ceux qui en sont l'objet.

Denise se révolta ; ce n'était pas une curiosité malsaine qui la poussait.

— Raison de plus pour ne pas y aller, ajoutai-je, vous n'avez ni la force, ni le temps de vous dépenser auprès de ces malheureux.

Elle eut un accès de mauvaise humeur.

— Je n'ai pas l'intention de distraire une minute du temps que je vous dois.

Je la regardai étonné !

— Voyons, intervint l'abbé, vous pourriez venir un dimanche, mademoiselle, à la messe des chemineaux ; mais attendez qu'il fasse moins froid.

— Qu'est-ce que la messe des chemineaux ? fit-elle.

— Une messe dite pour les errants, les vagabonds.

— Et ils y viennent ?

— Mais oui, ils sont souvent très nombreux.

— Oh ! nous irons, n'est-ce pas ?

Elle me regardait. A mon tour, je répondis avec mauvaise humeur :

— Vous n'avez pas besoin de moi ni de mon autorisation, du moment que ce sera pendant vos heures de liberté.

Nous étions arrivés à la maison de santé. Denise, sans me répondre, se dirigea vers sa chambre après avoir serré la main de l'abbé qui monta dans mon bureau pour me consulter.

— Ah çà, me dit il, quelle mouche vous a piqués tous les deux ?

Je haussai les épaules :

— C'est probablement le froid qui l'a piquée.

— Je vous rencontre vous promenant comme deux amoureux, et subitement vous vous querellez de même.

— Ce que tu dis est absurde.

— Allons, tu vas te fâcher aussi avec moi? J'emploie des expressions courantes. Rassure-toi, je n'y attache aucun sens. C'est comme si tu prétendais qu'en l'invitant à cette messe, je cherche à la détourner de ses devoirs ; bien que la première de ces suppositions soit un peu plus naturelle.

— Elle ne l'est pas, et ton insistance est ridicule.

— C'est bon ; c'est bon ; donne-moi mon renseignement pour ce pauvre gosse et je me sauve.

A peine était-il parti que Denise frappa à ma porte ; elle s'avança la main tendue :

— Tout à l'heure, je vous ai dit une méchanceté, voulez-vous l'oublier ?

Je feignis d'abord de ne pas comprendre, puis je me mis à rire :

— Une méchanceté ?... Ah ! oui ! un mot que je vous ai rendu avec usure. Nous sommes

quittes, vous le voyez. D'ailleurs, les frères et sœurs passent leur temps à se disputer ?

Oui. Frère et sœur ; nous ne pouvons être et nous ne serons jamais autre chose. Les expressions courantes de Maury sont stupides. Est-ce donc là ce qu'il appelle : faire produire la douleur ? c'est-à-dire oublier !

Aimer ? non je ne suis pas capable d'aimer ; il me semblerait commettre une trahison envers ma morte.

VI

Ce que Maury m'a dit il y a huit jours ne m'a pas ému ; son allusion à notre promenade d'amoureux n'a pas jeté le moindre trouble dans mon âme, elle m'a seulement fait réfléchir. L'abbé n'avait certainement aucune arrière-pensée ; mais je ne voudrais pour rien au monde que Denise Lormond put s'imaginer que mon affection n'est pas purement fraternelle. Est-ce le résultat de ces réflexions ? ou le mot de l'abbé m'a-t-il fait sentir plus vivement le lien qui m'attache toujours à ma femme ? Depuis, j'ai constamment parlé d'elle avec Denise, et surtout de cette mort dont le souvenir ne s'atténue pas. Elle m'écoute avec une inlas-

sable charité ; pourtant, j'ai voulu m'excuser de ce qui devait lui sembler de la monomanie.

— Êtes-vous d'avis, lui ai-je demandé, que s'absorber dans sa douleur soit le résultat d'un dilettantisme spécial ; qu'on cherche ainsi à se croire plus malheureux que le reste des humains; qu'on se complaise dans une sorte de supériorité ?

Elle m'a répondu sans détours :

— Pour quelques-uns, oui. Pour vous, non. Dans votre cas, savourer sa douleur, c'est plutôt une façon de reconnaître la force de sa passion, qui relève du fanatisme, non du dilettantisme. Le fanatisme est un don exagéré de soi-même, il peut produire, il engendre le dévouement ; le dilettantisme demeure stérile.

Elle ajouta avec un regard de gratitude :

— Ce que vous avez fait pour moi n'est pas le résultat du dilettantisme :

Elle a raison, mais sa philosophie aboutit comme celle de l'abbé à faire produire la douleur. N'y a-t-il que deux alternatives : le suicide moral ou l'oubli ?

Non, encore une fois, je n'oublie pas. Pourtant, le monde extérieur reprend une action sur moi. Pour me soustraire sans doute à cette ac-

tion je suis allé voir mon beau-père aujourd'hui ; et c'est au retour ,après avoir ainsi ravivé tous mes souvenirs, que je me suis laissé troubler par un spectacle auquel je n'aurais dû prêter aucune attention. Il faisait déjà nuit, j'étais seul dans mon compartiment ; le rideau était tiré sur la lumière. Entre deux stations, voulant lire une note sur mon agenda, je me levai pour découvrir le globe. Le compartiment voisin était éclairé ; machinalement, je regardai par le carreau ; et immédiatement je fis un mouvement de recul, mais une force m'attirait vers le spectacle de beauté qui dans un coup d'œil m'était apparu.

Sur la banquette, en face de moi, se tenaient un homme et une jeune femme. De lui, je ne voyais que le haut du front ; il me tournait le dos, et sa tête était rejetée en arrière tenue entre les mains de sa compagne dont les yeux plongeaient dans les siens. Il n'y a pas d'expression pour rendre ce regard ! J'étais fasciné par lui ; si honteux que je fusse d'être là, de ne pouvoir m'arracher à la vue de cette ivresse qui jaillissait des prunelles, débordement de bonheur, infini de passion, je restais.

Lentement, la jeune femme se penchait sur les lèvres tendues vers les siennes, mais avant de les avoir touchées, elle se redressa pour prolonger son extase. Son chapeau heurta la cloison du wagon, tomba sur son front ; impatiente, elle l'arracha et le rejeta loin d'elle ; une épingle entraîna une partie des cheveux ; d'un mouvement brusque elle secoua le tête, et les ondes de sa chevelure ruisselèrent, l'enveloppèrent jusqu'aux hanches. Cette coulée d'or pâlissait devant l'éclat des yeux ; ils flamboyaient d'une splendide allégresse, ils se transfiguraient ; une fièvre, un feu, les embrasaient ; une telle glorification du rêve intérieur s'en échappait qu'ils semaient le wagon de lumière.

Dans les yeux de cette femme passait avec l'étincelle sacrée toute son âme. Du plafond, la clarté de la lampe tombait sur son front nimbé de boucles échevelées.

Était-elle jolie ? Je ne sais pas. Je n'ai vu que ses yeux ; je les vois encore et j'essaie de m'expliquer le trouble qu'ils m'ont fait éprouver. Pour quelles raisons, en arrivant chez moi dans mon cabinet de travail ai-je tout regardé avec attention, presque avec étonnement ? On eût

dit que je cherchais si rien n'avait disparu, que je rentrais ici pour la première fois depuis quinze mois.

Tout n'est donc pas mort en moi ? Tout pourrait donc revivre ? La vie est vaincue par la mort ; la mort peut-elle être vaincue par la vie ?

VII

A quoi attribuer la nervosité de Denise ? Elle s'observe, mais je me demande parfois si elle est souffrante ; à certains moments, je suis surpris de l'expression de sa physionomie. La tâche est-elle au-dessus de ses forces ? Jamais, elle ne l'avouera. Robert s'est aperçu aussi d'un changement. Elle est trop impressionnable, m'a-t-il dit, toutes les souffrances qu'elle voit hantent son esprit, elle en arrivera à se substituer aux malades et à être malade elle-même.

Quand j'interroge Denise sur sa santé, et lui propose de se reposer, elle éclate de rire : « Moi souffrante ! » Et elle redouble d'activité. J'ai peur d'être la cause de cet excès de zèle, et

qu'elle ne se souvienne de la phrase ridicule qui m'a échappé devant l'abbé, le jour de notre promenade dans la neige. Il est certain qu'elle n'a pas oublié la fin de cette conversation, puisque hier elle y a fait allusion un peu timidement, comme une enfant craignant de voir sa prière repoussée :

— C'est demain dimanche, j'ai idée que l'abbé Maury nous attend tous les deux à la messe des chemineaux. Voici trois semaines que nous ne l'avons pas revu. Irons-nous ?

Je regardai le ciel, espérant y trouver des nuages. Naturellement, comme j'en souhaitais, il n'y en avait pas.

— Il fait un temps superbe, reprit-elle ; d'ailleurs, dans un mois ce sera le printemps. On dirait même qu'il est en avance.

Je ne pus m'empêcher de rire. Je n'osais pas refuser, toujours avec cette crainte de sembler lui reprocher un moment de liberté. D'un côté, j'avais envie de la laisser aller seule à cette messe, je ne voulais ni lui imposer ma présence, ni être accusé encore une fois par Maury de faire une promenade sentimentale ; d'un autre côté, je ne jugeais pas prudent pour Denise de se

rendre dans un pareil quartier, sans être accompagnée. Je me décidai à acquiescer à son désir. Elle manifesta une joie d'enfant.

Ce matin, quand je suis venu la chercher, il pleuvait. J'ai essayé de la faire renoncer à son projet :

— Remettons cette partie à huitaine, lui dis-je, ce serait plus sage.

— Bah ! il pleuvotte, du brouillard, ça ne mouille pas. Et puis, des chemineaux, il faut les voir ou par la poussière ou par la pluie, ils auront plus de couleur locale.

— Couleur locale... J'ai peur que ça n'ajoute surtout à l'odeur locale ! Enfin, puisque vous y tenez tant ! Allons-y !

Notre arrivée à la fin de la grand'messe causa un peu de trouble dans les rangs des enfants qui remplissaient la petite église. Denise faisait retourner bien des têtes. Elle n'avait pas pris pour cette expédition un de ces chapeaux qui dissimulent le visage pour nous inviter à le chercher davantage sous l'amplitude et la profondeur de leurs ailes ; elle avait choisi une petite toque un peu arriérée, très simple, sans réfléchir que l'éclat de ses cheveux dépourvus de tout voile

attirerait l'attention bien mieux que les bords les plus immenses du plus vaste des chapeaux. Elle eut un air désespéré, quand un gamin devant nous murmura avec un accent faubourien, révélateur de son admiration :

— Ça fait la pige à la chasuble de monsieur le curé !

Les fillettes déjà petites femmes avaient des regards d'envie ; l'une d'elles ramena sa natte sur sa poitrine afin d'en comparer la teinte.

— Eh bien ! Tu peux courir, chuchota sa voisine.

Il fallut toute l'autorité de leur surveillante pour maintenir l'ordre et les empêcher, à la fin de la messe, d'oublier leur génuflexion au sortir des chaises.

Déjà les chemineaux arrivaient ! Maury passa près de nous.

— Je vais être obligé de vous séparer, dit-il en souriant. Pour cette messe-ci, les femmes sont à droite, les hommes à gauche ; c'est l'habitude.

Denise s'assit du côté de l'Épitre. De sa place, elle me fit une petite moue significative : elle ne pourrait pas me communiquer ses impressions !

Mais son attention fut tout de suite accaparée par les fidèles particuliers à cette messe. Ils en-

traient le pas pesant, traînant leurs pieds, alourdis par la fatigue, le balluchon sur l'épaule, le visage empreint de lassitude, d'indifférence ou d'hébétude; l'onde bleue de l'encens qui flottait encore dans la nef semblait envelopper leur misère.

Denise s'approcha de moi :

— Voyez cette fumée légère au-dessus des malheureux encore ruisselants de l'averse ; ne dirait-on pas qu'elle veut remplacer la poussière absente aujourd'hui, la poussière des chemins indéfiniment parcourus, sur lesquels ils sont toujours, ou trempés par la pluie, ou brûlés par la sécheresse ?

Vite, elle regagna sa chaise pour que l'abbé ne la prit pas en faute.

Un vicaire plaçait les chemineaux aux premiers rangs ; d'un côté les hommes, de l'autre les femmes.

D'un mouvement d'épaule, les balluchons furent déposés sur les prie-Dieu ; les errants s'assirent ; les pauvres corps usés par les routes, par les intempéries, parurent se détendre.

La pluie dégouttait de leurs vêtements, l'eau coulait le long des rides de leur visage à travers

les poils qui hérissaient leurs joues aux tons de feuilles sèches. Quelles pensées s'agitaient sous ces crânes ?

J'essayai de lire dans les yeux dont quelques-uns gardaient une flamme ; mais la plupart étaient éteints, yeux glauques qui avaient renoncé à déchiffrer l'énigme de la vie.

D'où venaient-ils ? Ils savaient qu'à la fin de la messe, ils recevraient un pain, et ils étaient entrés pour ce don, pour se réchauffer un moment. Demain, où seraient-ils ? Sans domicile, sans métier déterminé, ils avaient fait une halte dans leur course perpétuelle. Ne symbolisaient-ils pas l'humanité tout entière, marchant sans trêve vers une promesse, vers une espérance, marquant ses étapes par de courts arrêts, y touchant un morceau de son rêve, et repartant vers un nouvel idéal ?

Je tournai la tête du côté de Denise. Une mimique imperceptible me montra qu'elle était en train de constater l'odeur locale que je lui avais annoncée. La pluie avait mis en liberté toutes les émanations ramassées par les loques sordides au long des routes pendant des mois... peut-être des années ! Et ces effluves rempla-

çant le parfum de l'encens se répandaient dans la nef, montaient vers l'abbé qui du haut de sa chaire se penchait vers ses paroissiens d'occasion et se préparait à leur parler.

Lorsque la messe fut terminée, après avoir assisté à la distribution des pains, Denise me rejoignit dans la sacristie où je causais avec Maury. L'abbé me demandait de passer voir l'enfant pour lequel il était déjà venu me consulter. Denise me supplia de l'emmener. Je n'y tenais pas ; je ne sais pourquoi les paroles de Robert me poursuivaient : « Elle est trop nerveuse, les souffrances qu'elle côtoie hantent son esprit. »

Mais le curé, sur les instances de Denise, avait émis un avis favorable.

— Dans certaines rues, je dirais non ; dans celle-ci, qui est à proximité, vous pouvez vous risquer. D'ailleurs, je vais vous y rejoindre.

— Monsieur l'abbé, déclara Denise, je reviendrai. Vous fonderez pour moi dans votre école un cours d'hygiène, de soins à donner aux malades, de maternité, puisqu'en ce moment, on reconnaît qu'il est nécessaire d'apprendre aux jeunes filles à soigner les enfants. Les

petites élèves de votre école sont très gentilles !

Le curé sourit et regarda les cheveux de Denise.

— Vous les avez beaucoup intéressées, mademoiselle ; une d'elles m'a annoncé votre présence quand je suis entré dans l'Église : « Monsieur le curé, il y a une dame qui a votre ostensoir sur la tête. »

Je me sentis troublé par ces mots qui firent subitement revivre en moi la vision que j'avais eue dans le train entre Versailles et Paris ; les cheveux d'or ruisselant sur les épaules de l'inconnue, et son regard d'extase. Je pris prétexte de l'heure avancée et de cette visite à l'enfant malade pour rompre l'entretien et emmener Denise. Sur le boulevard, au numéro indiqué par l'abbé, je poussai une porte cochère qui démasqua une ruelle étranglée, il en sortait un souffle de cave ; Denise hésita :

— Attendez-moi là, lui dis-je.

Elle se raidit contre la première impression et me suivit.

Près du petit malade, son instinct maternel l'absorba : elle caressa les trois autres enfants,

questionna la mère, examina les deux pièces où la famille s'entassait : six dans deux chambres !

Au moment où nous sortions, des cris s'élevèrent d'un des logements à l'entrée de l'impasse. J'entraînai Denise rapidement, pas assez vite cependant pour avoir eu le temps de dépasser la maison d'où partaient les imprécations. Par la porte, brusquement ouverte, une femme s'échappa poussant des hurlements, les vêtements en lambeaux, les cheveux dénoués ; elle se débattait sous la tenaille des poings qui, tout en la retenant, retombaient sur elle. Chaque coup s'accompagnait d'invectives.

L'homme ivre voulait retourner boire et réclamait l'argent qu'il accusait sa femme d'avoir caché.

Les enfants apeurés sanglotaient, les petits, pour qui la mère avait le courage de ne pas dire où elle avait rangé les quelques sous destinés à les faire vivre. Une grande fille, l'aînée, les dents serrées, le front barré d'un pli, fixait son père avec un regard dans lequel se lisait presque de la haine.

Je cherchais à entraîner Denise, mais la victime de l'ivrogne venait de rouler à terre devant

nous. Un coup de pied la redressa ; son visage était souillé de la boue du ruisseau, elle avait le front, le nez écorchés, la bouche pleine de sang ; des larmes inondaient sa face. Je voulus m'interposer. L'homme furieux avança, le geste menaçant.

Denise regardait éperdue, frissonnante, serrée contre moi ; elle était si pâle que je craignais de la voir défaillir, il fallait l'emmener. Je voulus écarter l'homme et le pris par l'épaule ; furieux, il recula et m'allongea un coup de poing ; je parai le coup qui glissa sur mon bras et atteignit Denise en pleine poitrine. Elle chancela, poussant un cri, et s'appuya au mur. L'ivrogne s'apprêtait à récidiver, quand je le vis tourner sur lui-même ; l'abbé Maury, qui venait d'entrer dans la ruelle, avait bondi, et d'une détente des poings l'avait envoyé rouler dans le ruisseau. Sans plus s'occuper de lui, il se précipita vers Denise que je soutenais :

— Cette brute vous a blessée ? Souffrez-vous ?

— Non, j'ai eu plus de peur que de mal.

— Voulez-vous vous reposer au presbytère ?

— Ce n'est rien, je vous assure. J'aime mieux marcher un peu.

L'ivrogne se relevait. L'abbé l'interpella :

— Toi, file, et plus vite que ça.

— C'est bon, grommela l'homme qui gagnait la sortie en titubant. C'est bon, on s'en va ; on sait vivre... fallait le dire, curé, que t'étais là... fallait l'dire.

— Venez, dit Maury.

Denise refusa et répondit :

— Il faut d'abord soigner cette femme blessée.

Elle insista. Je dus céder. En partant, elle vida sa bourse dans la main de la malheureuse.

Sur le boulevard, je vis que Denise était trop fatiguée pour marcher ; je fis signe au premier cocher qui passa et je dis adieu à Maury.

Denise se laissa tomber dans le fond de la voiture.

— Mon Dieu, que j'ai eu peur !

Je tentai de la distraire :

— Il est midi et demi. Vous n'avez pas faim ? Nous allons déjeuner au restaurant ?

— Non ; reconduisez-moi boulevard Arago.

— Vous souffrez ? Où le coup a-t-il porté ?

— Je l'ai à peine senti. Il s'était amorti sur votre bras. Je ne souffre pas du tout, mais cette scène me poursuit comme un cauchemar. Entrer

dans un restaurant ? Entendre des gens rire et plaisanter ? Je serais incapable de manger.

Elle se tut un instant et reprit :

— Quelle tristesse ! Et c'est pire ailleurs, d'après l'abbé ! Entre ces murs maudits, dans ces logements de meurtre, comment ces malheureuses femmes ne perpétueraient-elles pas dans leurs flancs la brute, la bête originelle ? Il faudrait d'abord les sortir de ces bouges. Les hommes n'y sont plus que des mâles, les femmes que des femelles.

Elle avait fermé les yeux pour mieux suivre sa pensée. Les mains croisées, elle semblait dormir. Je la contemplais ; le corps abandonné, les doigts entrelacés, elle avait l'attitude d'une prisonnière : « Je suis à toi, prends-moi ». A cette idée, mon cœur se mit à battre ; encore une fois, la vision de l'inconnue dans le wagon passa devant mes yeux. Je me révoltai, je secouai mes pensées. Quelle folie était donc en moi ?

Une légère moiteur mouillait le front de Denise qui n'était pas encore revenue de son émotion. Elle continuait à vivre les scènes dont elle avait été témoin. Glacée, en montant dans cette voiture, elle paraissait maintenant avoir la

fièvre. Je ne lui permettrais plus de retourner dans ce quartier, elle ne devait pas s'exposer à des spectacles susceptibles d'amener en elle une perturbation organique. Robert avait raison ; peut-être voyait-elle déjà trop de douleurs boulevard Arago ?

Je regardai l'ombre portée sur sa joue par ses cils. Je me rapprochai. Dormait-elle ? Sa bouche mi-close m'attirait ; je me penchais retenant ma respiration, je sentais déjà le souffle qui passait à travers ses lèvres... un frémissement de ses paupières me rejeta en arrière, ainsi qu'un voleur pris en flagrant délit.

Elle ouvrit les yeux, mais elle les fixa dans le vague ; elle ne s'aperçut pas de mon trouble.

— Avez-vous remarqué, demanda-t-elle, le regard de cette grande fille ? Que deviendra-t-elle ? Avec de pareils exemples sous les yeux, comment se résoudrait-elle à se marier ?

Je répondis, encore distrait par la folie à laquelle j'avais failli céder :

— Elle sera la proie du premier homme qui lui parlera doucement et l'arrachera à cet intérieur !

Elle resta silencieuse. Jusqu'au boulevard

Arago, je parlai de choses et d'autres, sans parvenir à retenir son attention. Moi-même j'étais gêné, j'éprouvais un malaise, une honte, me posant cette question tout le temps : dormait-elle quand je me suis penché sur ses lèvres ?

Que lui aurais-je dit ensuite? Ai-je envie de l'épouser ? Quelle comédie serait ma vie ! Ce mot : je t'aime, que je n'ai pas prononcé depuis un an et demi, me déchirerait la gorge, ne sortirait pas de mes lèvres et mentirait à l'amour qui vit encore en moi.

***

Cet après-midi, Denise, Robert et moi, nous étions avec Maury dans le jardin du boulevard Arago. L'abbé était venu chercher des nouvelles de Denise. Au moment de son départ, comme nous l'accompagnions jusqu'à la porte, Denise prit les devants et nous précéda à travers le jardin. Elle s'arrêtait près des malades qui l'appelaient du regard et lui souriaient. Elle marchait dans une atmosphère de sympathie et de reconnaissance.

Maury me la montra; elle avait dans les

bras un enfant qui était venu embrasser son père.

— Elle est faite pour être mère de famille, me dit-il.

Cette réflexion m'agaça. J'ai toujours trouvé ridicule la manie qu'ont les prêtres de faire concurrence aux agences matrimoniales. Je répondis :

— Laisse mademoiselle Lormond à ses malades ; ils sont sa véritable famille. Il est vraiment curieux de voir ceux qui font vœu de célibat être aussi enragés à vouloir marier tout le monde.

L'abbé sourit :

— Justement ; si tu avais renoncé à tout, comme moi, tu ferais abstraction des sentiments personnels, et devant le bonheur de mademoiselle Lormond tu ne penserais pas à la prospérité de ton établissement !

Un peu plus Maury m'accuserait d'égoïsme. Ne dirait-on pas que je séquestre mademoiselle Lormond ? En tout cas, ces allusions me déplaisent. Je ne crois pas avoir rien fait pour donner naissance à des bruits susceptibles de compromettre cette jeune fille. Vis-à-vis d'elle,

je ne veux pas avoir l'air de la regarder comme une consolatrice dans le présent et de lui réserver un rôle dans l'avenir.

***

J'ai décidé d'avoir plus de réserve dans mes rapports avec Denise. D'ailleurs, je m'applique à donner une apparence de naturel à la façon dont je réfrène une familiarité susceptible de prêter à l'équivoque.

Que pense Denise ?

Sait-on jamais ce que pense une femme ?

Suis-je assez incohérent en posant cette question ? Je me résous à un acte nécessaire, à mon avis, mais qui doit être assez discret pour passer inaperçu, et j'ai l'air de souhaiter qu'il soit connu de Denise. Ainsi va le désintéressement de l'homme ! Ai-je donc le désir de voir ma réserve remarquée dans l'espoir de la savoir regrettée ? Je n'ai nulle envie de faire naître en Denise un sentiment. Je ne suis pas une femme pour m'amuser à charmer dans le seul but d'affirmer ma force de séduction.

Ces jours-ci, Denise a profité des premières

belles soirées de printemps pour faire quelques pas sur le boulevard avant dîner. Pourquoi ne m'a-t-elle pas une seule fois proposé de l'accompagner ?

Je sens entre nous quelque chose qui nous sépare et qui vient d'elle ; un rien, mais ce rien existe et j'en ignore la cause. Robert est absent depuis huit jours ; Denise et moi restons en tête à tête, soit dans son bureau, soit dans le mien, et jamais je n'ai trouvé en elle plus de cordialité, plus d'affection. Pourtant, c'est toujours elle maintenant qui met la conversation sur Madeleine, sur sa maladie. Veut-elle par là ramener mon esprit sur la morte et m'éloigner d'elle-même ? Est-ce simplement une représaille en raison de la réserve que je me suis imposée, et dont elle s'est aperçue ? A-t-elle surpris quelque réflexion désobligeante sur notre intimité et a-t-elle pris de son côté la même résolution que moi ? Aurait-elle vu mon geste dans la voiture quand je me suis penché sur elle ? Cette dernière hypothèse est celle qui m'est le plus pénible.

Après tout, je me forge peut-être des idées. Il est certain qu'elle est toujours aussi gaie. Avant

hier, je l'ai trouvée absorbée par un livre de médecine.

— Ne lisez donc pas ça, lui dis-je, il n'est pas de plus mauvaise lecture.

Elle rit :

— Vous avez peur de la concurrence ? Prenez garde ; je vais vous remplacer !

— Dans ce siècle de féminisme, ce serait bien possible.

— Vous n'avez pas lu dernièrement cette pensée d'un féministe : « La femme est forcément plus parfaite que l'homme, puisque ce dernier ayant été fait avant elle, n'est jamais qu'un essai. »

— Je vais vous répondre avec Bossuet : « Les femmes doivent se souvenir de leur origine, et songer qu'après tout elles viennent d'un os surnuméraire... »

— Oh ! le misérable ! Il a écrit ça ! Eh bien ! Il peut s'appliquer à lui-même son « Vanitas, vanitatum ! » Nous sommes un sous-produit ! Un déchet ! Un résidu de ce que l'homme avait en trop !

— Vous ne m'avez pas laissé finir la citation... Un os surnuméraire où il n'y a de beauté que celle que Dieu voulut y mettre...

— Vous trouvez que la fin corrige le début ?

— Mon avis est que Dieu y a mis tout ce qu'il pouvait y mettre ; et vous savez, Dieu a l'infini a sa disposition.

— Vous êtes plus aimable que Bossuet. C'est égal, je lui pardonne ; le mot est trop joli : l'os surnuméraire...

Elle riait aux éclats.

Dans ces moments de gaieté, je me persuade que je me suis trompé, qu'elle est toujours la même ; mais si un peu plus tard je vois un pli creuser son front je suis repris de doutes, et je cherche quelle pensée obscurcit son regard, altère sa voix, répand sur elle une apparence de lassitude. L'avouerai-je ? Il m'est arrivé de me dire : « M'aimerait-elle ? » Ah ! Vanitas, vanitatum ; comme elle s'écriait l'autre jour ! Non, sa jeunesse n'est pas faite pour un homme vieilli avant l'âge, pour mes cheveux déjà blancs. Elle ne s'accoutumerait pas à mon humeur inégale, elle croirait à un retour de ma pensée vers la morte... et se tromperait-elle ? S'imagine-t-elle que mon âme est capable de se rouvrir toute, d'accueillir l'inconnu et ce qu'apporterait l'avenir ?

***

Dans la journée je suis entré dans le bureau de Denise pour vérifier un détail sur un de ses livres.

J'étais debout derrière elle pendant qu'elle feuilletait le registre. Par les persiennes entrebâillées filtrait un rayon de soleil ; des atomes dorés dansaient dans la raie de lumière qui caressait sa nuque. Je fermai les yeux pour échapper à cette vision.

Ayant trouvé le renseignement que je demandais, pour me l'indiquer, elle renversa le buste, et souleva le livre vers moi. Je m'étais penché, cherchant à dominer mon trouble. Mes lèvres frôlaient ses cheveux, mes yeux suivaient les mouvements de sa poitrine ; il me semblait percevoir les battements de son cœur qui se communiquaient d'elle à moi par le contact du fauteuil sur lequel je m'appuyais, et dont ma main serrait nerveusement un des bras. Son sang coulait dans mon cœur.

Eut-elle la même perception ? Entendit-elle comme je l'entendais le bruit de mes artères répercuté par le dossier ? Sentit-elle comme

moi qu'une seule vie nous animait ? Elle se redressa et abandonna sa place.

— Asseyez-vous, me dit-elle ; vous lirez plus facilement.

Je parcourus des yeux la page qu'elle me présentait, mais j'étais incapable de distinguer une lettre ou un chiffre ; et je partis tout de suite.

D'une traite, je traversai Paris, par besoin de marcher. Machinalement, je me dirigeai vers Saint-Ouen. J'allais rapidement, stimulé par le souvenir de cette scène, par le soleil du printemps, par une atmosphère de renaissance. Au bord des quais, la rivière avait des frissons de lumière, dans les avenues, les bourgeons crevaient le long des branches et répandaient un parfum de végétation naissante ; la poussière abattue par les lances d'arrosage prenait cette odeur de terre mouillée qui marque à Paris le retour des beaux jours; la vie tombait des arbres, sortait des pavés.

Je trouvai l'abbé chez lui. J'invoquai je ne sais quel prétexte pour justifier ma visite, et je le quittai presque aussitôt. Il me regarda de ses yeux clairs et profonds. Il sourit. J'en fus troublé, et je ne sais quelle confusion fit naître en

moi la pénétration de leur tendresse fraternelle. Le souvenir me revint des conseils qu'il m'avait donnés un an plus tôt. Il me reprochait de me complaire dans la nuit où je m'enfermais ; il m'annonçait l'apparition d'une lueur qui deviendrait clarté, puis lumière. Je ne veux pas que cette lumière arrive à dissiper complètement la nuit que j'aime toujours malgré tout. Mais cette lumière, c'était selon lui, le travail qui me la ferait entrevoir. Est-ce bien ce qui s'est réalisé ?

Je partis de chez Maury comme j'étais venu, à pied, cherchant dans ce vagabondage à me griser d'air plutôt qu'à réfléchir et à essayer de voir en moi ; j'allais d'un pas qui s'attardait dans la tiédeur du crépuscule.

Sur le pont de l'Alma je m'arrêtai. D'un côté, des palais, des tours et des flèches reflétaient la lumière ambrée des fins de jour, de l'autre, le soleil sertissait d'un trait lumineux les contours du Trocadéro avant de disparaître derrière les maisons de Passy; sur le Cours-la-Reine, des piétons, des voitures, des tramways se croisaient dans un redoublement de fièvre. A cette heure, pensai-je, au moment où nous

nous apercevons qu'une journée va mourir, nous tâchons d'y faire rentrer le plus de vie possible ; on dirait que nous nous hâtons d'en jouir comme si elle devait être la dernière.

Mon regard suivait dans les branches la poussière soulevée par les automobiles ; plus haut, dans un lointain vaporeux j'apercevais les toits des dernières maisons de Montmartre en un chaos blafard, indistinct ; soudain, au-dessus de cette atmosphère de brume et de fumée, je vis suspendus dans le ciel trois dômes de marbre blanc teinté de rose. Je ne les reconnus pas tout d'abord. Était-ce donc le Sacré-Cœur, cette basilique que j'avais toujours traitée de hideur architecturale ? Les dômes planaient dans l'azur, envolés, immatériels, allégés de tout le poids du monde dont ils paraissaient séparés ; leurs lignes s'affinaient, s'idéalisaient dans la gloire de la lumière et du symbole. Dominant Paris, irradiants, triomphants, ils semblaient resplendir de l'embrasement de la foi plus encore que de l'embrasement du soleil ; ils s'élevaient jusqu'à la suprême hauteur pour magnifier Dieu ; ils invitaient l'extase humaine à monter avec eux, ils proclamaient l'antique foi

de la race, ils jetaient un cri d'amour par-dessus la ville oublieuse et sceptique.

Une dernière gerbe illumina les pierres ; un instant, elles se transformèrent en un bloc d'or noyé dans une poussière de perles ; puis de nouveau, elles se métamorphosèrent, et ne furent plus qu'un élément diaphane : trois urnes de jade translucide renfermant le secret de l'éternité.

Insensiblement, une vapeur bleuâtre, un voile violacé les recouvrit ; autour d'elles, le soir monta dans une fumée d'encens ; et le fragment détaché de la terre, l'emblème du mystère se fondit, s'évapora dans l'espace.

Une étoile l'avait remplacé : un de ces mondes qui peuplent l'infini, et dont la pensée nous donne le vertige de l'invisible éternité.

En ce moment, chez moi, je me demande si j'ai été l'objet d'une hallucination ? Ai-je assisté réellement à ce miracle de la lumière susceptible de muer des pierres en fleurs géantes, en lis fantastiques suspendus entre ciel et terre, capable de couvrir de scintillements, d'un ruissellement de gemmes une masse lourde et sans grâce, et de la soulever dans un vol ?

Un soir, en revenant de chez mon beau-père, n'ai-je pas vu de même l'éclair d'un regard transformer un visage, semer des étoiles autour de lui ?

Éclat du soleil mourant dans un triomphe, éclat du regard agonisant de volupté... je ferme les yeux et je les vois. Pourquoi leur éblouissement se répand-il en moi et me grise-t-il de la joie de vivre quand je n'ai rien à espérer ? Ah ! j'ai beau lutter, je sens bien que mon esprit et mon cœur ne vivent plus des seuls souvenirs qui m'environnent dans cette chambre. S'il m'en fallait une autre preuve, je la trouverais dans la rareté de mes visites à mon beau-père ; j'appréhende qu'il ne remarque en moi un changement, je crains d'augmenter sa peine de la diminution de la mienne. Madeleine est toujours présente ; mais c'est en vain que je parle d'elle, que je me rattache à son image. Chaque jour en affaiblit la vision ; je ne la vois plus comme autrefois, je suis obligée de la chercher ; elle s'éloigne ; ses traits s'effacent, ils m'apparaissent comme ceux d'un vieux pastel aux tons atténués. Ne distinguerai-je plus bientôt qu'une ombre ? Vais-je l'oublier, la perdre ? Il me

semble que j'assiste à une seconde agonie. Et la douleur que j'en éprouve est faite surtout de la honte de me sentir inférieur à moi-même.

Qu'est-ce donc que l'âme, si une âme nouvelle peut fleurir sur le fond permanent de l'être ?

La puissance d'aimer n'est donc pas détruite dans sa source par la douleur ? Son expansion n'est donc comprimée que pour un temps ?

VIII

Ce matin, à huit heures, un coup de téléphone m'a appelé boulevard Arago ; on venait d'apporter un blessé, un mourant me disait Denise. Sa voix n'était pas aussi pure que d'habitude, une telle émotion la troublait que j'en fus frappé.

J'arrivai aussi rapidement que possible. Denise m'attendait à la porte.

— Mon ami, dit-elle en prenant la main que je lui tendais, la vie a des surprises cruelles... Ce mourant... c'est Georges Darcey... Un duel... Le médecin qui l'assistait le déclare perdu... Mais j'ai confiance... Je suis sûre que vous le sauverez !

Georges Darcey ?... Une minute je demeurai

sans comprendre... puis la mémoire me revint : Georges Darcey, l'ex-fiancé de mademoiselle Lormond !...

Quelle angoisse dans l'accent de Denise ! Éprouvait-elle seulement un sentiment de pitié pour un être jeune, arraché à la vie en pleine santé ? ou bien son amour qu'elle avait cru mort n'était-il qu'endormi et se réveillait-il en présence du danger couru par celui qu'elle avait aimé ? Je restai interdit, non pas devant ce hasard, la vie en présente de plus extraordinaires, mais devant l'émotion qui venait de naître en moi. A quoi l'attribuer ? La présence de cet homme ne pouvait me causer de jalousie. Denise tenait une place dans mon affection, dans mes habitudes, elle n'occupait pas mon cœur. Pourquoi l'idée de sauver Darcey s'accompagnait-elle de la crainte de la perdre ? Quelle chance y avait-il que le sort eût conduit ici ce moribond pour m'enlever Denise ! Me l'enlever ? M'était-elle donc chère ?

Toutes ces pensées avaient traversé mon esprit en quelques secondes ; je n'avais pas à m'y arrêter, un blessé réclamait mes soins, c'était un malade et rien d'autre. J'interrogeai Denise :

— Où est-il ?

— Au 8.

Elle me suivit.

Darcey était étendu sur un brancard ; malgré sa pâleur, il était toujours le beau garçon qui avait séduit Denise ; séduction de plus en plus incompréhensible pour moi, depuis que je connaissais la valeur de cette jeune fille. Je me penchai sur le blessé, nous le croyions évanoui, mais il ouvrit les yeux et parut chercher quelqu'un. Il aperçut Denise et ne témoigna aucune surprise. Il avait l'air de savoir qu'elle devait être là. Dans son regard une flamme passa. Denise contemplait avec pitié cette pauvre loque humaine.

Une vrai loque en effet. Le cœur était touché.

— Rien à faire, me dit Robert qui était arrivé pendant que j'examinais la plaie.

— Vite de la stovaïne, répliquai-je !

Le médecin qui avait assisté au duel s'était approché ; il eut un mouvement d'étonnement, presque d'effroi, devinant mon intention :

— Une suture du cœur ?

— Oui.

Tout le temps que dura l'opération je ne pen-

sai plus à rien. Je ne m'étais pas trompé, le cœur était atteint, et plus profondément que je ne l'imaginais. La seule chance de salut était dans une opération qui n'avait jamais encore réussi. Il n'y avait pas à hésiter ; la mort était là.

Dominé, absorbé par l'opération, annihilé pour ainsi dire en dehors de tout ce qui n'était pas le seul but vers lequel mes facultés étaient effroyablement tendues, je donnais des ordres, j'agissais, mais le monde extérieur avait disparu.

Pour terminer le pansement, Denise m'assista comme d'habitude. Elle n'était plus que l'infirmière, la femme avait disparu, et je ne lisais sur son visage que la volonté d'être à la hauteur de sa tâche.

Elle sortit avec moi et m'accompagna jusqu'à mon cabinet de travail. Ses yeux brillaient, elle dit :

— Vous avez tenu un cœur, un cœur vivant entre vos doigts !

A cette exclamation seulement, je pris conscience des détails de l'opération.

Denise s'exaltait, presque effrayée de ce que j'avais fait :

— Quand j'ai vu vos mains s'avancer vers ce cœur, il m'a semblé que vous alliez commettre un sacrilège, violer le tabernacle où reposait un Dieu ! Et vous avez tenu ce cœur vivant ! vous avez eu dans vos mains l'âme de ce corps qui n'était plus devant vous qu'un cadavre.

Elle demeura un instant silencieuse et le souci du blessé la tirant de cette hallucination, elle répéta :

— Il faut qu'il vive ! Il faut qu'il vive ! Je ne le quitterai pas ; dites-moi ce qu'il faut faire.

Sa surexcitation calma celle qui n'eut pas manqué de suivre chez moi une tension trop forte du cerveau.

Forcé de me décider subitement, je n'avais pas eu le temps de réfléchir ; tout le travail cérébral, qui me tient souvent éveillé pendant la nuit précédant l'opération, avait dû se faire instantanément. Et cette inquiétude, cette angoisse même qui m'étreint dans les dernières minutes, tant que je n'ai pas saisi le bistouri, je l'avais éprouvée après, n'ayant pu la ressentir avant.

Denise me regardait :

— Prêtre de la vie ! murmura-t-elle.

Je souris de cet accent de ferveur et je répondis :

— Vivra-t-il ?

Reprise par son exaltation, elle répéta de nouveau :

— Il faut qu'il vive ! je ne le quitterai pas !

J'avais oublié la personnalité de mon opéré. Ces mots : « Je ne le quitterai pas », prononcés par Denise, me ramenèrent à la réalité de la situation. D'où venait cette ardeur à soigner ce blessé ? Était-ce par amour de l'art, pour achever mon œuvre ? Était-elle guidée par les sentiments de son cœur mal guéri d'un amour malheureux ? J'essayai de surprendre sa pensée:

— Cela ne vous paraît pas un peu étrange d'être la garde-malade de Darcey ?

— Pourquoi ? dit-elle en me regardant fixement.

— La chose est délicate !

— Je n'ai aucune raison pour ne pas traiter ce malade comme les autres ; dans les cas désespérés, je n'ai jamais permis à personne de me remplacer..... J'ai été surprise d'abord ; on ne peut pas demeurer insensible au spectacle de l'agonie, surtout quand il s'agit d'un être qu'on

a connu,... qu'on a beaucoup connu... A présent, je me suis reprise, je ne soignerai pas monsieur Georges Darcey, mais le numéro 8, sauf dans le cas où ma présence causerait une émotion au malade et nuirait ainsi à votre œuvre.

— Non... pas pour le moment... le malade restera encore longtemps inconscient de ce qui se passera autour de lui... Je vous dirai quand il y aura danger à lui donner une petite émotion.

Je ne pus m'empêcher d'appuyer sur le qualificatif une « petite émotion ». J'avais envie de lui dire : « Quelle émotion pensez-vous donc qu'il puisse éprouver ? Il vous a abandonnée, sans souci de son honneur à lui, de votre bonheur à vous ! S'est-il jamais inquiété de savoir si vous viviez encore, si vous aviez seulement de quoi vivre ? Connaissez-vous la cause de son duel ? Mais presque toujours, un homme se bat pour une femme ! C'est pour une femme qu'il a été blessé. Comprenez-vous ? Pour une femme ! Et votre imagination travaille, n'est pas loin de voir dans ce hasard un décret de la Providence, un retour de l'inconstant ! Tuons le veau gras pour l'arrivée de cet enfant prodigue ! Vous oubliez le mobile de son inconstance ; un mobile

des plus nobles ! Avez-vous retrouvé votre fortune ? Il est vrai qu'aujourd'hui la situation est simplifiée : s'il guérissait, vous ne seriez plus pour lui une jeune fille du monde, vous seriez une infirmière, et vous séduire serait sans conséquence. »

***

A six heures du matin, je suis entré sans bruit chez Darcey. Assise dans un fauteuil, Denise avait les yeux fixés sur le moribond. Je l'observai. Quelles pensées l'avaient assaillie durant cette veillée ?

Elle ne devinait pas ma présence ; et pourtant mon regard fouillait le sien. Qu'y avait-il derrière ce front barré d'un pli soucieux ?

Le blessé poussa un gémissement.

Denise sursauta et s'approcha du lit, j'y arrivai en même temps qu'elle. J'écoutai les battements du cœur de Darcey, ils étaient réguliers. J'entraînai Denise hors de la chambre pour la forcer à prendre un peu de repos.

Dehors, elle me dit avec un accent dont la passion me déconcerta :

— Il vivra, n'est-ce pas ? Il n'y aura pas de complication ?

— Je l'espère, mais je ne peux rien affirmer.

Elle murmura :

— Je voudrais tant qu'il vive.

Ses yeux se sont posés sur les miens sans trouble, et je n'ai pu distinguer ce que révélait ce désir manifesté avec tant d'ardeur.

Une complication ! Comment l'éviter ? Darcey vit encore, c'est un miracle... Dans sa jeunesse, dans sa constitution exceptionnelle réside tout l'espoir. Chaque minute, chaque seconde qui s'écoule est un pas vers le succès.

Pourquoi cette guérison possible occupe-t-elle autant mon esprit ?

Ai-je peur des conséquences qu'elle pourrait avoir pour Denise? Mais je n'ai pas l'intention d'accaparer mademoiselle Lormond, comme le disait Maury.

Ai-je l'angoisse professionnelle ressentie en face d'un malade placé entre la vie et la mort ? Pourquoi me tourmenterais-je d'un résultat fatal dans lequel mon intervention ne sera pour rien ? La blessure de cet homme était de celles dont on ne revient pas. Sans cette opéra-

tion désespérée, il serait mort depuis longtemps !

Ce n'est pas non plus un désir de gloire qui m'obsède.

Non, je cherche simplement une satisfaction intime dans cette guérison. J'ai fait reculer le destin, maintenant je veux le vaincre. Nulle autre pensée ne me préoccupe.

***

Hier seulement Darcey a repris conscience de lui-même.

J'avais prévu ce moment et j'avais éloigné Denise afin d'éviter à mon malade une émotion. A son arrivée dans la maison de santé, il avait bien paru voir Denise ; mais, au bout de huit jours passés dans le coma, je pensais qu'il n'avait plus le souvenir de cette vision. J'ai été très surpris de l'entendre demander mademoiselle Lormond dès qu'il a pu articuler un mot.

Avec tranquillité Denise est venue, et je n'ai lu aucune émotion sur son visage, pas même l'angoisse de la mort qui plane encore sur ce lit. Elle s'est approchée de Darcey, lui a dit quel-

ques paroles à voix basse, comme à un malade ordinaire ; lui, la regardait avec crainte, mais sans aucun étonnement. Je lui avais recommandé de ne pas parler.

Denise arrangea les oreillers de Darcey, et avec autorité elle lui ordonna de rester immobile. Il eut un sourire navré, et ferma les yeux.

Nous sortîmes, Denise et moi, pour aller chez d'autres opérés ; en chemin, elle me dit simplement :

— Il est beaucoup mieux.

— Oh ! certainement.

Pendant que j'examinais un malade, appelée par une infirmière, elle disparut. L'heure était avancée ; je dus partir sans la revoir. Autrefois, elle aurait attendu mon passage, aujourd'hui, je ne l'ai pas rencontrée : est-ce le hasard, est-ce volonté de sa part ?

IX

Denise aura une large part dans la guérison de Darcey que je considère aujourd'hui comme assurée. Le médecin tout seul est impuissant à sauver un malade, il lui faut l'aide d'auxiliaires intelligents et capables d'initiative. A côté des ordonnances, il y a les soins à donner, et ceux-ci font qu'un opéré vit ou meurt. Je ne peux reprocher à Denise d'avoir trop de dévouement pour un malade, et pourtant je voudrais qu'elle ait plus d'indifférence à l'égard de Darcey. Quant à lui, il est étrange. J'aurais cru, après la façon dont il s'était conduit jadis, que la vue de Denise lui aurait été désagréable. Il n'en est rien. A-t-il donc perdu la mémoire ? Au mo-

ment de la rupture, était-il inconscient au point de ne pas comprendre combien son abandon était odieux, dégradant ? Avec moi, il n'est pas moins bizarre ; je ne tiens pas à sa reconnaissance, j'ai cependant le droit d'être étonné de ne pas lire dans ses yeux l'expression que nous trouvons dans le regard de tous ceux que nous avons sauvés. Je ne lui ai peut-être jamais été sympathique.

Jusqu'à présent, je ne m'étais pas demandé pourquoi ses amis l'avaient amené chez moi, j'avais pensé qu'il s'était battu aux environs et qu'on l'avait porté dans la maison de santé la plus rapprochée. Hasard étrange, car il n'ignorait pas la présence de Denise ici ; il l'a reconnue à son arrivée, et, dès qu'il a repris connaissance, il a désiré la voir. Que savait Denise ? Avait-elle reçu une lettre de lui ? Était-ce la cause de la mélancolie qui par moment l'affectait ?

Je m'aperçois que la venue de Darcey est aussi mystérieuse que le motif de son duel. Je forge probablement un roman, et tous ces événements d'ailleurs n'intéressent pas mon existence.

Souffrir et agir, voilà la vie ! Et le plus sou-

vent, on souffre pour les autres, on agit pour les autres, on vit pour les autres ! N'est-il pas juste à un moment donné de vouloir vivre pour soi ? Heureux ceux qui se font un cœur de pierre ! Mais le caillou contient en lui l'étincelle, et au premier choc, elle jaillit.

Ce matin, en arrivant boulevard Arago, une remarque de Robert m'a agacé :

— Vous cherchez mademoiselle Lormond ? me dit-il, alors vous n'êtes pas encore entré au 8.

Il riait, et comme je haussais les épaules, il ajouta :

— Oh ! ici, cette ardeur à sauver Darcey ne la compromettra pas. Et si le monde s'occupe d'elle, il croira à un épilogue de roman ; du reste, c'est sans importance.

Je demeurai interdit, m'efforçant de ne pas montrer ma surprise. J'étais déjà mécontent de constater que dans la maison on jasait sans doute sur la conduite de Denise ; mon affection pour elle fut blessée de voir qu'elle avait mis un tiers au courant de ses anciennes relations avec Darcey. Le ton de Robert prouvait du moins qu'elle lui avait caché ce que la rupture avait eu d'odieux.

D'où venait chez elle ce besoin d'expansion ? J'avais cru naïvement qu'elle parlait avec moi seul de son passé. Avait-elle éprouvé le besoin de justifier aux yeux de Robert son assiduité auprès de Darcey ? Aimait-elle encore cet homme ? S'imaginait-elle que guéri, il lui demanderait de l'épouser ? Lui en avait-il parlé ? En rendant à ce malheureux son cœur, lui avais-je aussi rendu sa conscience ? En tout cas, Robert tirait certainement des conclusions de la présence perpétuelle de Denise dans cette chambre de malade. Il était plus souvent ici que moi ; peut-être avait-il surpris des regards, des mots, des conversations ? Après tout, Denise était libre ! De quel droit me froisser de ses confidences à Robert ? Je n'avais pas à exiger le monopole de son affection ! En vertu de quoi m'opposer à un retour de Darcey vers elle ?

— Tout de même, reprit Robert, elle se fatigue trop ; elle s'est surmenée. Vous devriez lui conseiller de se reposer. Elle ne va pas bien, elle maigrit... elle ne résiste plus que par ses nerfs. C'est une nerveuse.

Et hochant la tête, il répéta en s'éloignant : « Une grande nerveuse ! »

Sur le moment, je me suis demandé ce qu'il voulait dire : Une grande nerveuse ! Évidemment, il ne songe pas à la portée du terme ; il connaît trop la valeur des mots. Son inquiétude pour la santé de Denise le pousse à exagérer. Je ne la crois pas sérieusement malade. Néanmoins, j'ai eu tort de la laisser se fatiguer autant. Pouvais-je m'y opposer sans paraître mû par un sentiment de jalousie ? Heureusement Darcey est à présent hors de danger. Denise aura le loisir de se reposer. Je vais d'ailleurs le lui signifier ; elle en pensera ce qu'elle voudra. Si elle a le droit de disposer de sa personne, j'ai le devoir de veiller sur sa santé.

Tout en prenant cette résolution, je m'étais dirigé vers la chambre 8. Une infirmière en sortait, la porte était restée entrouverte, j'entendis la voix de Darcey :

— Vous vouliez donc que je guérisse ?

Denise répondit avec âme :

— Oh oui !

Malgré moi, je m'arrêtai et reculai.

— Et c'est vrai que vous avez tout oublié ?

— Oui, tout. Ne vous agitez pas. Reposez-vous.

Je fis un pas pour les avertir de mon arrivée, et je poussai la porte. Darcey avait fermé les yeux ; il ne tenait pas à me voir sans doute, et feignait de dormir ; il savourait son rêve. Denise, qui s'était penchée sur le lit dans une attitude presque tendre, se retourna et me dit bonjour tout bas ; elle se faisait complice du soi-disant sommeil de l'autre.

Je pris le pouls du malade, plutôt pour avoir une contenance, que pour vérifier un état de santé nullement inquiétant.

— Il va de mieux en mieux, murmura Denise.

J'inclinai la tête et je m'éloignai.

Denise me suivit. Dans le corridor, elle me demanda si j'avais besoin d'elle :

— Pas pour le moment, mais entrez dans mon bureau avant mon départ.

Lorsqu'elle m'eut rejoint, je me levai, et l'amenant près de la fenêtre, je la mis en pleine lumière.

— Que regardez-vous ? me dit-elle.

— Vos yeux.

— Pourquoi ?

— Pour la raison qui nous fait regarder par la fenêtre, afin de savoir si le temps est beau ou laid.

— La comparaison est jolie et juste. Qu'avez-vous aperçu par la fenêtre ?

— On ne distingue rien si le rideau est fermé.

— Il n'y a pas de rideau ; mais quand de l'autre côté de la fenêtre s'étend une surface tout unie, il vous semble ne rien voir. Que découvrez-vous sur une plaine ou dans le ciel ?

— Sur l'une le calme, dans l'autre la sérénité.

Elle répondit avec une gaieté forcée :

— En d'autres termes, vous vous imaginez que je cache sous une apparente placidité une âme inquiète.

— Je ne dis pas ça, mais je vous crois capable de vous surmener et de dissimuler. Je vous assure que vous n'avez pas bonne mine. Êtes-vous souffrante ?

Il y avait un peu d'agacement dans sa réponse :

— Vous êtes comme tous les médecins, vous voudriez que tout le monde fût malade. Ça fait partie de votre métier.

Cependant, elle écouta gentiment, avec attention même, les questions que je lui posai ; mais elle déclara ne rien ressentir des symptômes indiqués par moi.

D'ailleurs, je la questionnais pour l'acquit de ma conscience, persuadé qu'elle était simplement fatiguée, et que si elle avait un mal, ce ne pouvait être qu'un mal moral. Un mal ? Un souci plutôt. Je savais désormais lequel ! Elle aimait toujours Darcey.

Je ne pouvais m'empêcher d'en être irrité, et je dis :

— Malade ou non, vous êtes fatiguée, vous vous êtes prodiguée. Ce n'est pas un reproche...

— Alors, si c'est un compliment je n'ai qu'à continuer.

Était-ce une plaisanterie ? J'y vis du persiflage et la volonté de ne pas changer d'attitude vis-à-vis de Darcey. Je ripostai :

— Vous ne continuerez pas, parce que je ne le veux pas.

Elle s'inclina, et la voix dépitée :

— Vous êtes le maître. Je le sais. Je n'ai jamais discuté vos ordres.

— Je ne pose pas au maître. Vous êtes fatiguée, j'exige que vous vous reposiez. Vous êtes la directrice de la maison, vous n'êtes pas une infirmière.

— Il fallait dire tout de suite ce que vous me

reprochiez ! Être directrice ne m'a pas empêchée de voir tous vos opérés, et jusqu'ici vous aviez l'air de trouver que j'avais raison.

— Parce que vous le faisiez dans des limites raisonnables. Jusqu'à présent, dix malades ne vous absorbaient pas comme un seul maintenant.

Elle se reprit à sourire.

— Vous avez peur que les malades ne soient jaloux d'une marque de plus grande sympathie donnée à l'un d'entre eux ? Puisque je les soigne individuellement, ils ne peuvent établir de comparaison.

— Il n'y a pas que des malades ici, et d'autres peuvent faire ces comparaisons.

— Mais ce n'est plus le souci de ma santé qui vous occupe en ce moment ?

Elle m'avait regardé doucement, il me sembla que cette douceur était de la pitié. Je n'avais pas besoin de sa pitié.

— Et quand cela serait ? répondis-je. Je crois avoir le droit, et même le devoir, de vous avertir que vous vous compromettez avec Darcey.

Je vis dans ses yeux une hésitation. Son affection me reconnaissait ce droit ; son orgueil et son sentiment pour Darcey l'emportèrent.

— Votre avertissement est, je le sais, une preuve de l'intérêt que vous me portez. Mais je commence à connaître la vie, et je me contente de plaindre ceux qui ont l'âme assez basse pour imaginer le mal.

Il était clair qu'elle ne voulait pas renoncer à ses fréquentes visites chez Darcey. Elle essaya de couper court à un sujet qui lui déplaisait :

— Vous trouvez que j'ai mauvaise mine ? Je pourrais vous en dire autant.

Elle ajouta avec un regard de tendre inquiétude. :

— Avez-vous eu une contrariété ?

La provocation était trop directe. Elle se doutait évidemment que j'avais entendu la fin de sa conversation avec Darcey. Elle se moquait de moi. S'imaginait-elle que j'étais jaloux ? Je tins à lui prouver que je ne pensais pas à elle et je lui répondis brutalement :

— Non, je ne suis pas malade, mais tout à l'heure je suis allé voir le 6, cet homme qui souffre atrocement. Près de lui, je n'ai pu m'empêcher de revivre une autre agonie ; je crois toujours entendre les cris... Vous avez entendu

ceux-là ? Supposez qu'ils aient été dix fois plus épouvantables...

Je m'arrêtai. Denise s'était levée, et bien qu'elle se fût détournée et étouffât sa voix, je l'entendis murmurer avec une sorte de colère :

— Assez... Assez.

Elle mordait sa lèvre inférieure et fixait obstinément le plancher. Je restai d'abord sans comprendre ; puis une rage me prit : certainement, elle en avait assez de mes confidences tragiques. Je l'avais dérangée dans ses rêveries ; la conversation de Darcey avait plus de charme que la mienne !

Sans lui répondre, je sortis. Sur le boulevard, j'essayai de me débarrasser des pensées importunes, j'allumai une cigarette ; trois pas plus loin, je la jetai ; j'accélérai l'allure croyant avoir besoin de me secouer ; j'eus aussitôt envie de m'asseoir sur un banc, de dormir, d'oublier... oublier quoi ? Je fis signe à un cocher : « Chez moi, » dis-je brièvement. L'homme me questionna. « Et encore ? »

Où avais-je l'esprit ? Je donnai mon adresse.

Rentré chez moi, je m'accoude sur la cheminée ; un rayon de soleil fait danser des pous-

sières au-dessus de mon bureau. Je regarde les atomes tournoyer.

Ma main qui s'appuie sur mon front sent battre l'artère ; je compte machinalement les pulsations, je ne bouge pas ; et subitement, il me semble que je suis dans l'obscurité, que quelque chose s'arrache de moi, un espoir, un rêve... Brusquement, je me redresse : « Allons donc ! Parce qu'elle m'a préféré un autre, mon amour-propre est blessé ! Rien de plus ! »

Peut-être ? Mais parce que je l'imagine dans les bras d'un autre, je souffre ; et ce n'est pas uniquement une jalousie sensuelle ; Denise est entrée dans ma vie ; elle est toute ma vie. L'éclair,qui m'illumine trop tard, me terrasse en même temps.

Trop tard ! M'eût-elle aimé si je m'étais deviné plus tôt, si je lui avais avoué mon amour ? Elle est jeune, elle a besoin de gaieté, et mon cœur a vieilli. On dit que le cœur ne vieillit pas ! C'est vrai, puisqu'on aime à tout âge ; seulement, l'âme est comme le visage que la douleur ride ; comme lui elle garde l'empreinte du malheur qu'aucune joie, qu'aucun bonheur n'efface. Pour Denise, je n'aurai jamais qu'une âme en

deuil, susceptible de rire, mais privée de l'éclat de rire. Et puis, je lui ai tant de fois crié mon amour pour Madeleine qu'elle ne m'aurait jamais cru si je lui avais parlé de mon amour pour elle.

Jusqu'ici, je me suis refusé à m'imaginer que je pouvais oublier ! J'y mettais de l'amour-propre, du respect humain. On renonce difficilement à un sentiment qu'on a proclamé éternel. Je me serais trouvé moralement diminué.

Les professionnels de l'amour, ceux dont le métier est de séduire les femmes, les cabotins de l'amour enfin, arrivent parfois à se prendre à leur jeu, et à se persuader qu'ils aiment. J'étais, moi, un cabotin de la douleur. Je posais devant moi-même à l'inconsolable, j'étais sûr que rien ne tarirait mes regrets... et j'en aimais déjà une autre ! Ah ! ces douleurs éternelles ! Le temps passe et les balaie !

***

J'ai pris le téléphone pour dire que je ne viendrais pas boulevard Arago ; puis je me suis ravisé. Il est impossible que je paraisse en vouloir

à Denise d'un moment d'énervement pénible pour moi, bien compréhensible chez elle. Tant que son cœur n'a pas été occupé, il y avait place pour de la pitié et elle m'écoutait patiemment parler de l'agonie de Madeleine ; aujourd'hui où tout son être appelle la vie, comment entendrait-elle des récits de mort sans en être agacée ? Ai-je assez joué avec sa sensibilité ! Il doit se dégager de moi une odeur de cadavre. Je n'ai ni à m'étonner, ni à lui en vouloir. Je n'ai plus qu'à l'oublier.

Oublier ? Commande-t-on à son cœur ? Gouverner ses passions ! La belle phrase ! Jusqu'à la consommation des siècles les sages nous inviteront à gouverner nos passions ! Sont-ils seulement capables de définir exactement la « passion » ? Est-il rien qui échappe davantage à l'analyse ? L'homme ne gouverne pas une chose vague ! pas plus qu'un médecin ne soigne une maladie s'il n'en connaît pas le siège !

Qu'est-ce que l'amour ? Ceux qui jouent aux sceptiques répondent : une maladie de l'esprit par idée fixe. Une idée fixe. Soit. Mais l'esprit n'est pas seul en jeu. C'est tout l'être, de la pointe des orteils à la racine des cheveux, qui

vibre, qui souffre, ou qui jouit. L'amour est un poison répandu dans le sang ; chaque pulsation arrache un cri de triomphe ou un cri de douleur.

Et cette intoxication est simplement produite par une image ! Elle s'atténue à mesure que l'image s'efface ! Pauvre Madeleine! Elle est là, ton image, sur toutes ces photographies. Je vois tes traits et je ne les retrouve plus ; je regarde tes cheveux noirs que j'ai tant aimés... et ce sont des reflets d'or qui viennent sous mes yeux. Gouverner la passion ! C'est-à-dire lui commander ! Ai-je donc désiré oublier Madeleine ? N'ai-je pas tout fait pour que son image ne s'efface pas ? C'est parce que j'ai voulu gouverner la passion que j'ai refusé de me rendre à l'évidence, que je n'ai rien dit, et qu'un autre prendra ma place !

. . . . . .

Arrivé boulevard Arago, je vais chez Denise. Songeuse, assise à son bureau, elle n'a pas bougé après avoir dit : entrez.

— Eh bien ! Vous n'êtes pas empressée à m'accueillir !

Elle tressaille ; elle est sans doute plongée dans son rêve ; elle se retourne :

— Pardon, je ne vous attendais pas.

Je le sais, hélas ! Pourtant, je demeure frappé de l'expression de ses traits. Sa conversation de la veille avec Darcey l'a-t-elle bouleversée à ce point ?

— Je ne vous dérange pas ?

— Ai je réellement besoin de répondre ?

Il me semble qu'un sourire contraint accompagne ses paroles ; ses yeux se posent sur les miens avec l'affection d'autrefois, mais j'y lis une sorte de méfiance.

— J'étais nerveux hier, lui dis-je. Vous n'êtes pas fâchée ?

Son teint s'anime.

— Vous n'avez pas eu cette pensée. C'est plutôt moi qui étais nerveuse... mais je vous sais indulgent.

— Parce que vous me savez vieux !

Elle proteste d'un geste ; je continue :

— Hier, j'avais en effet besoin de l'indulgence due aux vieux.

— Oh ! vous avez pu croire...

Je ne la laisse pas achever, ne voulant pas

augmenter sa confusion ; je préfère essayer de la faire parler de ses sentiments pour Darcey. Je reprends aussitôt :

— Ne vous en déplaise, je suis vieux, vieillesse de cœur, sinon d'âge, et je ne peux plus prétendre qu'à recevoir les confidences des jeunes.

Elle comprend sans doute l'allusion à son manque de confiance à mon égard, car elle répond vivement pour détourner le cours de la conversation :

— Vous voulez vous faire confesseur ! Au fait, il y a bien longtemps que nous n'avons vu l'abbé Maury. Il faudra que j'aille le relancer.

— Ah ! ne retournez pas dans ce quartier.

Elle plaisante :

— Mais vous devenez un tyran ! Ne faites pas ceci, ne faites pas cela !... D'abors, j'ai promis à l'abbé une paire de souliers pour un enfant.

Le « ceci » vise mes observations sur ses rapports avec Darcey ! Elle les a acceptées sans rien laisser paraître, elle me fait entendre gentiment qu'elle les trouve excessives. Je n'insiste pas. Hier, mon ingérence dans sa conduite était naturelle, puisqu'elle relevait de l'affection ; aujourd'hui, elle ne serait qu'une manifestation

de jalousie ; et si mon accent me trahissait, je serais ridicule. Comme Denise, j'essaie de plaisanter :

— Avouez que vous voulez retourner chez l'abbé pour y recueillir des admirations, pour y montrer l'ostensoir d'or... vous vous souvenez ?

Elle éclate de rire. Depuis longtemps, je ne l'ai pas vue rire d'aussi bon cœur, et cette explosion subite contraste avec son air soucieux de tout à l'heure. Il y a même de la mutinerie dans sa réponse :

— Il paraît que les hommes sont sensibles à l'admiration de toutes les femmes, quels que soient leur visage ou leur rang ; pourquoi ne voudriez-vous pas que la réciproque existât pour nous ? Au fond, l'admiration émeut parce qu'elle est une forme de l'amour.

— Pas chez ces malheureux ! Ils sont hélas trop près de la bête.

— Une forme du désir, alors ?

— Sait-on où finit le désir et où commence l'amour ? On s'imagine n'être que la proie du premier, on est déjà possédé par le second.

Elle détourne les yeux et prend distraitement un livre. A-t-elle compris qu'en ce moment je

parle pour moi, que j'ai envie de lui crier la vérité ? A quoi bon ? Il est trop tard : Pour dissimuler mon trouble je regarde le livre que ses mains remuent.

— Que lisez-vous ?

Elle me montre le titre : « Le triomphe de la mort, de d'Annunzio. »

Je lève les épaules :

— Pourquoi lire des choses aussi tristes ?

Elle murmure :

— C'est peut-être ce qu'il me faut.

Est-elle à ce point troublée par sa conversation avec Darcey ?

Je la supplie du regard, tout en conservant un ton de plaisanterie.

— Ce qu'il vous faut ? Confiez-moi cette tristesse ! Je vous ai dit que j'avais l'âge des confidences.

Au lieu de répondre, elle ouvre le livre au hasard, et tout en le feuilletant :

— Que reprochez-vous à ce roman ?

— D'être la peinture d'un amour anormal, morbide. L'amour est dans la vie, non dans la mort. Il n'y a là-dedans qu'une chose exacte au point de vue physiologique, c'est que ce maladif

aime une maladive. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent un amoureux de ce genre s'adressera à une femme détraquée comme lui.

Elle me regarde.

— Alors vous ne croyez pas qu'un homme bien portant puisse aimer une femme malade ?

— Malade ?... Tout dépend de la maladie.

Elle secoue la tête :

— Je crois qu'il n'y a pas de règle pour aimer. On aime sans savoir pourquoi ; aussi bien un malade qu'un homme bien portant ; aussi bien un sensible, un nerveux, un triste, qu'un caractère insouciant et gai.

— Vous n'avez pas de préférence ?

Elle vient de faire deux portraits, le mien et celui de Darcey, du moins de Darcey tel qu'elle l'a connu. Elle a une hésitation, et j'écoute cette réponse, stupéfait :

— Je suppose que les premiers, les sensibles, les nerveux, aiment mieux que les seconds. Ils procurent probablement des angoisses mortelles, ils font croire à tout instant que leur pensée est loin, qu'on va les perdre ; ils sont divers, ils se renouvellent, on s'imagine qu'on les a compris et on les cherche de nouveau ; mais

leur amour doit être exalté, prenant, enveloppant ; ils sont des poètes à leur façon, et...

Je me penchai, répétant : « Et ? »

— ... Et je comprends que beaucoup de femmes en aient peur.

Que veut-elle dire ? Un instant, je me demande si elle a deviné mon amour, si elle se rend compte qu'elle fait fausse route. J'ai envie de lui dire : « Vous êtes donc comme ces femmes-là? Vous voyez bien que vous m'aimez, et c'est parce que je vous fais peur que vous prenez Darcey ! Il n'est qu'un pis-aller ! Vous pensez qu'il faut refaire votre vie ; et par crainte de ces angoisses loin desquelles on ne se sent pas vivre, palpiter, par crainte de ce qui est l'amour, vous choisissez la vie banale, sans intérêt ! »

Pourquoi ne le lui ai-je pas dit, pourquoi ai-je laissé la conversation dévier et s'achever dans des phrases quelconques ? Parce que je suis certain de ne pas me tromper sur ses sentiments. Parce que j'essaie simplement comme un amant lâché de me raccrocher à un mot, à un regard, à un sourire et de voir de l'amour où il n'y a que de la pitié ! parce que je suis trop sûr de me couvrir de ridicule ; elle éclaterait de rire au lieu

d'ouvrir ses bras ! parce que... parce que je l'aime ; et quand on aime on n'est qu'un enfant.

Je suis devenu un de ces cerveaux déséquilibrés que je condamnais tout à l'heure. Je disais : l'amour est dans la vie ! Il n'est plus dans la vie pour moi. Je débitais des phrases afin d'obliger Denise à parler ; probablement aussi afin de me donner l'occasion de parler ; et quand cette occasion s'est présentée, je me suis tu. L'incohérence règne dans mon âme. Accoudé sur mon bureau, je le constate avec ironie.

Mes yeux fixent le vase de Gallé posé devant moi. Mon admiration pour ce bibelot ne relève-t-elle pas du sentiment que j'ai précisément condamné tout à l'heure : l'amour de tout charme morbide ? Toujours l'incohérence ! Qu'aimé-je en effet dans ce verre, sinon la morbidesse de ses formes et de ses couleurs, ses tons indécis d'onde troublée, les feux de pierreries qui percent sa brume, son apparence de peau laiteuse et anémique... Oui, mais je l'aime surtout pour ses reflets d'yeux noyés de langueur, où perce l'éclat du désir, d'où jaillit l'étincelle de vie.

***

J'ai besoin de la présence de Denise. Aujourd'hui, j'ai cherché un prétexte pour retourner dans l'après-midi boulevard Arago. Le matin, nous avons tous les deux nos occupations respectives, et je ne la vois pas souvent seule. Pour expliquer ma visite, j'ai dit que j'avais une lettre urgente à écrire, et que je manquais de papier avec l'en-tête de la maison. Après m'avoir installé devant son bureau, Denise a pris sur le coin de la table une brochure que je venais de recevoir : « *L'Ame du Chirurgien*, de Jean-Louis Faure.

— Est-ce intéressant ?

— Je n'ai pas encore lu ce livre, mais la signature vous garantit certainement une belle analyse de notre âme et de grandes pensées.

Pendant que j'écrivais, elle feuilletait. Elle s'arrêta sur une page ; elle semblait absorbée ; je me penchai pour voir ce qui retenait son attention. Ce passage avait trait aux risques opératoires de certaines maladies de femmes.

Je repris ma lettre, troublé par cette lecture. Évidemment, Denise pensait à Madeleine. Je me

gardai de la moindre réflexion ; j'avais trop présent à la mémoire le cri étouffé, difficile à interpréter, qu'elle avait poussé la dernière fois que je lui avais parlé de la mort de ma femme. Depuis, elle n'était pas revenue sur ce sujet qui à présent l'agaçait.

J'avais fini d'écrire,elle feuilletait et lisait deci de-là. Je lui demandai si elle avait trouvé des pensées lui plaisant.

— J'aime surtout dans ce chirurgien, me dit-elle, sa délicatesse, sa sensibilité.

— Vous avez raison. Tous ne sont pas comme celui qui répondait un jour à un de ses opérés : « Ne croyez pas que nous éprouvions une émotion intense en présence d'un malade auquel nous avons rendu la vie. Mon Dieu, nous ressentons une satisfaction, oui, mais à peu près la satisfaction qu'aurait une cuisinière devant des casseroles proprement récurées par elle ».

Denise eut un : « Oh ! » d'horreur. Puis elle éclata de rire :

— Quelle franchise ! S'il assimile son malade à une casserole, et son art aux fonctions d'une laveuse de vaisselle, j'espère qu'il met ses prix au même niveau ?

— Pas tout à fait.

— Quand il présente la note, la casserole est devenue une coupe d'or ; et lui, le Benvenuto qui l'a ciselée.

— Absolument. Au fond, il voulait dire que les guérisons très fréquentes nous blasent sur cette émotion, et que vingt malades guéris ne nous procurent pas une somme de joie compensant l'angoisse donnée par un seul opéré succombant.

— Je préfère cette formule ! C'est bien celle exposée dans cette brochure. Voyez : « *L'accoutumance a réduit de plus en plus chez le chirurgien la satisfaction légitime qui semblerait devoir résulter de ce grand acte : rendre à son semblable la santé ou la vie. La mort au contraire vient le surprendre d'autant plus douloureusement qu'elle se fait plus rare.* » Mais en dépit de cette accoutumance, la satisfaction subsiste ; la preuve en est dans ces autres lignes : « *Ce sont là des émotions douces et pleines de charme, du même ordre que celles éprouvées par tout homme dont l'âme s'épanouit et se repose dans la conscience d'une œuvre utile, ou simplement dans le souvenir d'une bonne action.* »

» Voilà de jolis sentiments. Et malgré votre indulgente traduction de ses paroles, je ne crois pas que votre chirurgien qui récure des casseroles écrirait ces autres lignes. « *C'est un examen de conscience qui ne va pas sans une réelle angoisse, lorsque seul en face de soi même, on se demande si on n a aucun reproche à s'adresser, si on a bien agi comme on devait agir.* » Quand un homme pense ainsi, il peut être sûr de ne rien avoir à redouter de son examen de conscience, et j'aurais confiance en lui comme en vous.

Je restai silencieux un instant. Je songeais, énervé par les souvenirs que suscitait cette pensée : « Des mots ! des phrases écrites pour le public. Il est évident que nous agissons toujours comme nous croyons devoir agir ! »

Robert et l'abbé Maury entrèrent à ce moment. Derrière eux, une infirmière fit un signe à Denise. Elles prononcèrent quelques mots tout bas. Puis Denise haussa la voix :

— Bien, je vais monter.

— Est-ce un malade qui vous réclame et vous enlève à nous ? demanda Maury.

Elle lui répondit, s'adressant à moi :

— Le numéro 6 souffre atrocement et implore pour qu'on lui donne de la morphine ; sa femme s'y oppose.

— Elle en a peur ? s'écria Maury. Je comprends ça. Morphine, opium, je n'aime pas tous ces poisons. J'en ai vu de si tristes effets en Indo-Chine sur des camarades !

— Oh ! ripostai-je, le malheureux dont il s'agit n'aura pas le temps de devenir morphinomane ; sa femme a tort de lui refuser le soulagement.

— Elle a entendu dire, reprit Denise, qu'en multipliant les injections on peut abréger l'existence d'un malade, elle aime son mari et elle veut le garder le plus longtemps possible, parce que tant que la vie demeure l'espoir subsiste.

« Elle veut le garder le plus longtemps possible ! » Je me répétais ces mots ; n'avais-je pas voulu moi aussi conserver Madeleine ! Distrait de la conversation par cette pensée, je laissai Robert exposer à l'abbé qu'on exagérait le danger de la morphine, qu'on pouvait s'en servir très longtemps sans préjudice pour la guérison, si celle-ci devait se produire.

— Allez expliquer ça à cette femme, dit Maury à Denise.

Elle secoua la tête :

— Monsieur l'abbé, pour ne pas nuire à un organisme, il faut laisser souffrir le malade dans les intervalles qui séparent les piqûres, et c'est dans ces intervalles que le malade implore le soulagement.

— Sa femme a raison de le lui refuser, elle respecte les ordres de Chenove, contre lesquels vous ne pouvez rien faire. Qu'est-ce que cette infirmière vient vous demander ?

Les souvenirs que me rappelait cette conversation m'étaient insupportables. Je répondis :

— Cette infirmière est pitoyable. Elle ne raisonne pas tant. Elle voit souffrir, elle veut soulager ; elle est plus humaine que celle qui s'y oppose. Et pourtant ce malade lui est indifférent, il ne lui est rien.

— Aussi ne réfléchit-elle pas aux conséquences qu'entraînerait sa pitié. Mais alors, Chenove, il résulte de ta dernière phrase « ce malade lui est indifférent » que plus on aimerait un malade, moins on aurait le courage de le laisser vivre.

Je ne pus m'empêcher de riposter :

— C'est bien la vérité, si paradoxale qu'elle te semble. Voir souffrir un être inconnu est pénible ; entendre les plaintes de ceux qu'on aime est intolérable. Et même, dans le premier cas, je me reproche souvent de prolonger une existence qui n'en est plus une.

— La vie est la vie, on y tient toujours.

— Ah ! mon pauvre ami ! Viens près de cet homme, et tu verras à quoi cette vie est réduite ! Va ! quand nous nous décidons à calmer des souffrances au risque d'apporter par la morphine des troubles nuisibles à l'organisme, nous ne nuisons pas à grand'chose !

Maury me regarda stupéfait :

— Il vous arrive de vous décider à cela ?

Cette conversation me déplaisait, je ne répondis rien à Maury, et me tournant vers Denise je la priai de faire prendre patience au malheureux, en attendant que j'aille moi-même auprès de lui.

Maury avait répété sa question à Robert ; celui-ci se souvenait des souffrances de Madeleine, il savait qu'un tel sujet devait m'attrister Il répondit d'une façon vague :

— Il y a des cas, monsieur l'abbé, où les souffrances sont aussi nuisibles au malade que le calmant ; peut-être plus ! S'il nous arrive d'avancer la mort, nous l'avançons de si peu... et même l'avançons-nous ? Nous n'en savons rien!

— Du moment que vous ne savez pas, il me semble plus simple de ne pas risquer de hâter la fin. Votre calmant ne peut pas guérir ? Il ne peut pas non plus prolonger ? Alors, il est inutile, puisque votre rôle est de guérir ou de prolonger.

Je m'écriai :

— Et de soulager !

J'ajoutai un peu ironiquement :

— C'est curieux comme les questions médicales ont le don de passionner ceux qui ne les connaissent pas.

Maury protesta.

— Il est vraiment étonnant qu'elles nous intéressent, quand notre vie en dépend ! Tu voudrais que nous nous remettions entre vos mains, que nous abdiquions notre volonté au profit de la vôtre ? Diable, plus que jamais ce que tu viens de dire me donne à réfléchir ! Sous prétexte que ce malheureux, le numéro 6, comme

vous l'appelez, est réduit à rien, tu serais capable, s'il tenait à ton cœur, je retiens le correctif, de raccourcir ses jours. Tu sais, à l'occasion, ne m'achève pas ; entre le moment prévu par toi pour ma mort naturelle, et celui déterminé « artificiellement » par toi, j'aurai peut-être encore le temps de m'en tirer et d'attendre le moment fixé par Dieu.

— C'est la grâce que je vous souhaite, monsieur l'abbé, fit Robert en riant. Mais nous en reparlerons le jour où vous souffrirez. Allez, bien rares sont ceux qui ne demandent pas à être soulagés. Quand on souffre on ne pense plus qu'à une chose : fuir la douleur.

— J'espère que Dieu me donnera le courage de la supporter.

J'ai toujours respecté, admiré et envié même la foi de Maury, mais la passion intervient toujours dans une discussion, surtout quand celle-ci frôle la religion ; et j'eus le tort de ne pas retenir cette exclamation.

— Je sais ; la souffrance est divine ! Elle crée des mérites pour la vie éternelle ! Encore faudrait-il que le patient l'acceptât dans ce but ; et le malheureux au milieu des tor-

tures est plus près du blasphème que de la bénédiction !

— Eh ! que le pauvre diable perde la tête, rien de plus naturel ! Toi, tu n'as pas le droit de la perdre. Et, si ce n'est pas pour lui faire mériter la vie éternelle, du moins pour le repos de ta conscience, tu ne dois pas risquer de raccourcir sa vie.

Je voulus arrêter cette conversation. J'essayai de la détourner sur un point de vue philosophique. Malgré moi, j'étais nerveux :

— La conscience ! Les limites entre lesquelles elle évolue se déplacent avec chaque cas. As-tu donc une casuistique capable de lui fixer des règles ? La liberté d'action n'est régie par aucune loi !

Maury repartit sans s'écarter du sujet auquel il tenait décidément :

— Pardon, la liberté d'action est régie par une loi morale. Si la loi morale était d'institution humaine, tu pourrais la discuter. Elle est éternelle, elle n'est pas discutable. Et quant à l'éventualité en question, celle du médecin en face d'un malade perdu, et dont il précipiterait la mort afin de lui éviter des tortures, là surtout la

morale n'est pas discutable. Elle interdit de tuer. Les médecins sont détenteurs d'un pouvoir formidable, l'humanité leur confie sa vie, ils n'ont pas le droit d'user de leur pouvoir pour détruire cette vie !

Je ne pouvais lui laisser émettre des idées fausses sans essayer de l'éclairer.

— Personne n'a jamais discuté ce point ! Tu pars en guerre comme si nous revendiquions le droit de tuer ! Un médecin ne tue pas. Si le médicament qu'il emploie pour soulager un malade, sans lui causer aucun dommage, est insuffisant à calmer les douleurs, il a recours à un stupéfiant. Celui-ci ne devient réellement nuisible que par suite de son emploi réitéré, auquel nous force la durée de la maladie. Tu peux dire que ce traitement ne soulage qu'en aggravant peut-être l'état du malade. Pour certains cas je le concède ; mais tu ne peux pas dire que nous hâtons la mort, que nous tuons. C'est inadmissible.

— Aggraver l'état d'un malade me paraît plutôt l'acheminer vers la mort que vers la guérison ! Tes subtilités m'échappent. Pour moi, aggraver un état, c'est hâter la mort,

et hâter la mort, c'est tuer. C'est ce que tu fais, si tu ne supprimes pas le calmant au moment où il devient dangereux.

— Tu parles en amateur, tu es amusant ! Sais-tu la conséquence logique de ton raisonnement ? Tu nous refuses simplement le droit de soulager. Sur ce terrain, personne ne te suivra. Robert te l'a dit, celui qui souffre veut fuir la douleur. D'ailleurs tu es mal placé pour envisager la question. D'un côté, tu raisonnes comme un homme bien portant qui se croit capable de tout supporter ; d'un autre côté, tu assimiles les malades pour lesquels se pose le problème : soulager ou aggraver, aux malades que tu as pu voir dans un état plus ou moins lamentable; mais je parle des malades parvenus à un état d'amoindrissement tel que l'être aboli n'est plus rien qu'une loque, une guenille.

— « Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère. » Et je te répète que tu n'as pas le droit de préjuger la mort d'un homme, quel que soit son état. Jusqu'au dernier moment un miracle peut se produire. Tu ne crois pas aux miracles, je le sais. Mais tu ne nieras pas avoir vu certaines guérisons inexplicables que tu as attri-

buées à une force de la nature, suggestion ou autre. L'action de cette force, quand elle se produit, agit contre toutes tes prévisions.

Je haussai les épaules.

— Je ne me crois pas infaillible. Aussi les probabilités résultant du diagnostic n'entrent que pour une part dans notre décision, prise d'après des considérations et des observations scientifiques, médicales, mais où la pitié, l'humanité tiennent la plus grande place. Non, on ne se résigne pas à voir souffrir ceux qu'on aime. Évidemment, quand nous commencons à soulager un malade, c'est uniquement pour lui donner la force de supporter les douleurs qui reviendront entre les injections ; mais, ces douleurs augmentent, et nous sommes amenés, après avoir forcé les doses, à diminuer de plus en plus l'intervalle qui sépare les piqûres. L'organisme se sature peu à peu, il éprouve un jour des troubles ; et en présence de ces troubles se pose la question : « Devons-nous soulager coûte que coûte ? » ; question à laquelle tu réponds : laissez souffrir. Ah ! mon cher, tu n'es jamais passé par de telles épreuves. Oui, je laisserai souffrir, même quand autour de moi l'entourage me traitera

de bourreau et me suppliera de soulager, même quand le malade m'implorera : mais quand, à toutes ces sollicitations, s'ajouteront celles de mon cœur, quand je me sentirai brisé par les gémissements, je n'aurai plus le courage de prolonger un martyre. Ah ! de sang-froid il est facile de poser des principes. Cette discussion n'est pas nouvelle ; tu trouveras dans les revues médicales des referendum sur le sujet qui te préoccupe : droit d'adoucir les souffrances, même en abrégeant la vie. Et la plupart des solutions te satisferont. Ah ! ces hommes sont admirables qui, froidement, résolvent le problème ! Tiens, ils me semblent comiques ! Je voudrais les voir au chevet de leur femme ou de leur enfant, ces philosophes de la science et de la douleur ! Auraient-ils le même avis s'ils éprouvaient les secousses d'un déchirement physique, s'ils sentaient les cris d'un être adoré fendre leur cœur lentement, entrer dans leur cerveau, s'y enfoncer comme un clou ! Des mots ! uniquement des mots !...

Les souvenirs remémorés avaient réveillé en moi la colère que devant Madeleine j'avais eue contre la fatalité et contre mon impuissance à la

conjurer ; ils avaient ressuscité toute la douleur du moment, toute l'angoisse qui avait accompagné l'acte devant lequel ma pitié, mon amour, n'avaient pas reculé. J'avais commencé à parler sur un ton d'amère ironie qui s'était monté peu à peu, je continuai emporté par la passion, sans réfléchir que ce n'était plus de la discussion, mais de la bravade, et que je pouvais me trahir :

— ...Tu nous refuses le droit de soulager ? Tu dis que nous tuons ? Eh bien ! oui. Nous pouvons être amenés à tuer, puisque tu tiens à ce mot; parce que pour être médecins nous ne nous sommes pas arraché le cœur, parce que nous sommes des hommes. Oui ! nous pouvons être amenés, non plus seulement à abréger la vie, peut-être de quelques jours, de quelques heures, par des injections réitérées, mais à la supprimer d'un seul coup par une dose massive.

L'abbé sursauta.

— Ne bondis pas. Quand un médecin se résout à une telle extrémité, c'est qu'il n'y a plus en face l'un de l'autre qu'un homme et un être adoré qui est torturé. Le médecin a constaté qu'aucun remède n'était capable d'atténuer les douleurs, qu'il ne voyait pas de terme à des souffrances abomi-

nables, et il a disparu ; il ne reste que l'homme, c'est-à-dire l'ami, le père, l'amant... le mari.

Ma voix avait tremblé en prononçant ce dernier mot. Maury ne s'en était pas aperçu, soulevé d'indignation contre ce qu'il entendait.

— C'est monstrueux et faux, ce que tu dis ! Tu ne peux pas séparer le médecin de l'homme; tu en donnes toi-mêmela preuve en spécifiant : « Quand le médecin a constaté qu'aucun remède n'est capable d'atténuer les douleurs, et qu'il ne voit pas de terme aux souffrances, il disparaît. » Il disparaît, mais auparavant il a inculqué à l'homme qui se substitue au professionnel, la certitude que le malade est irrémédiablement perdu ; et quand l'homme se décide à recourir aux moyens extrêmes, c'est que son autre lui-même, le médecin, lui aura donné une justification de sa conduite. Un profane, quel que soit son amour pour un être, et quelle que soit sa confiance en son médecin, n'oserait jamais prendre une responsabilité pareille.

— Le médecin intervient en ce sens qu'il connaît la dose ; son diagnostic n'intervient pas. Tu dis que tu ne prendrais pas la responsabilité, toi profane, parce que tu n'aurais pas

foi dans l'infaillibilité du médecin ? Tu peux raisonner de cette façon en ce moment ; mais si depuis des semaines, des mois, tu avais espéré, sans que jamais se fût produite l'amélioration attendue par toi ; si, au contraire, l'aggravation prévue par le médecin s'était réalisée ; si tu avais vu chaque jour décliner celui que tu aimes jusqu'à n'être plus qu'une loque ; ta force de résister, ta force d'espérer se seraient usées ; et lorsque cramponné à l'espoir, pour la dernière fois, tu aurais dit au médecin : « Faites quelque chose, je vous en supplie » et qu'il t'aurait répondu : « Je ne peux rien », ton dernier espoir s'écroulerait. Et toi, tu ne serais pas une loque, mais une épave ; ta volonté, tes principes du temps où tu étais de sang-froid, s'en iraient à la dérive ; tu souhaiterais, sans oser le dire, que ce médecin fasse disparaître des douleurs abominables à n'importe quel prix ; si tu n'agissais pas toi-même, c'est que tu ignorerais la dose et que tu n'oserais pas la demander ! Suppose que toi, profane, tu connaisses l'usage de la morphine ; tu n'aurais pas le courage de refuser le soulagement à un être que tu chérirais. Tu céderais une première fois, puis

une deuxième, tu céderais à la fois à ton affection pour lui, aux sollicitations de ses parents, aux siennes elles-mêmes ; et tu serais pris dans l'engrenage. Si bien que le jour où tu ferais la dernière piqûre, celle après laquelle le malade ne s'éveillerait plus, tu aurais depuis longtemps tout sacrifié, tout consenti ! Ton dernier geste différerait peu de ceux qui l'avaient précédé ; la pitié, bien plus que des raisons médicales, l'aurait déterminé.

— Si dans une circonstance semblable je ne devais pas avoir la force de résister, j'espère, qu'avant, j'aurais eu l'énergie d'aller mettre mes nerfs à l'abri ; car ce n'est pas du malade, mais de tes nerfs que tu as pitié. Tu vois que Robert ne te soutient pas.

Jusqu'ici Robert n'avait rien dit, il ne pouvait avoir oublié la mort de Madeleine ; et, sans savoir ce que j'avais fait, il ne voulait pas participer à une discussion qui devait me rappeler de cruels moments ; peut-être avait-il compris ? Quand Maury l'interpella, tirant argument de son silence, Robert esquissa un geste vague.

— Nul, monsieur l'abbé, ne peut dire : j'agi-

rais ainsi dans telle circonstance. En principe, je pense comme vous ; mais je me reconnais incapable de préjuger mes sentiments, mes nerfs si vous voulez, en présence d'un être que j'adorerais et que je verrais souffrir d'abominables tortures sans espoir de guérison... Que ferais-je ?... Je ne sais pas... Non, je ne sais pas.

— Vraiment, s'écria Maury, vous me donnez la preuve de la nécessité de la religion pour vous plus encore que pour les autres hommes ! Quelle sécurité avons-nous, si vous vous déclarez les maîtres de la vie et si nous sommes à la merci de votre sensibilité, de vos nerfs, de votre égoïsme ! s'il suffit que nos gémissements vous incommodent pour que vous nous supprimiez.

J'étais de plus en plus nerveux d'entendre Maury parler de choses qu'il lui était impossible d'apprécier, ne s'étant jamais trouvé à même de sentir le déchirement que j'avais éprouvé. Il était d'autant plus pris par la discussion qu'il la portait maintenant sur le terrain de la religion ; il ignorait les souvenirs douloureux que cette conversation devait ressusciter en moi! En sacrifiant quelques jours,

quelques heures de la vie de ma femme, en me privant de son dernier regard, j'avais été un égoïste ? Je ne pus me contenir :

— L'égoïsme ! de quel côté est-il ? La femme du moribond que Denise est allée soigner, pense : « Qu'importe les souffrances de mon mari, si je dois le garder plus longtemps. » Toi ! tu dis : « Qu'un malade souffre sur terre, pourvu que je ne souffre pas dans l'éternité ! Moi, je n'ai qu'une idée : éviter à un être des tortures, fût-ce aux dépens de ma souffrance personnelle ! Mes nerfs ne supportent pas la douleur ? Allons donc ! Ils la supporteront tout à l'heure quand j'irai rejoindre Denise, parce que devant ce malade je suis seulement un médecin. Je vaincrai mon émotion pour lui refuser le soulagement qu'il demande, et que je lui donnerais si j'étais purement humain.

— Cette demande est sans valeur ! Elle est arrachée par la douleur, comme les aveux étaient arrachés aux malheureux soumis à la question. L'amour de la vie est un instinct.

— Le désir de ne plus souffrir en est un autre, ou plutôt il est le même. Quand on souffre, on ne se sent plus vivre et on exige la suppres-

sion des douleurs afin de se sentir vivre, au nom même de cet instinct de la vie.

— Pour demander la mort, il faut n'avoir plus conscience de ses paroles. Si tu disais à un malade réclamant la délivrance : voilà le poison, buvez-le ; crois-tu qu'il ne le repousserait pas ? Même la certitude d'immortalité, si elle nous fait accepter la mort, ne nous la fait pas désirer.

Je ris nerveusement.

— On dirait que tu n'as pas beaucoup vécu ! Ceux pour qui la mort est le plus terrible, sont précisément ceux pour qui elle est le commencement d'une vie nouvelle, ceux à qui elle ouvre la perspective du ciel, mais aussi de l'enfer.

Je tressaillis à la voix de Denise :

— Je ne suis pas très orthodoxe, disait-elle ; je me suis fait un peu une religion à moi, je crois au ciel et pas du tout à l'enfer ; et pourtant, si je demandais la mort, assurément je serais inconsciente.

Depuis combien de temps était-elle là ? Qu'avait-elle entendu de cette discussion ? Quels rapprochements avait-elle faits ? Je

n'avais plus envie de poursuivre cette conversation, mais Maury insista :

— Évidemment, mademoiselle, un être qui réclame la mort n'a plus sa raison, et celui qui accède à cette demande n'en a pas davantage. D'ailleurs, ajouta-t-il, se tournant vers moi, tu discutes pour le plaisir de discuter.

— Non, je dis ce que je pense.

— Tu dis ce que tu penses, mais ce que tu ne ferais pas ! L'as-tu...

Il n'eut pas le temps d'achever cette question : « L'as-tu fait ? » Robert, d'un coup vigoureux sur l'épaule, l'avait interrompu :

— Monsieur l'abbé, écoutez la réponse de mademoiselle Denise, elle a une religion qui me plaît ! Je l'interrogeais afin de savoir pourquoi elle ne croyait pas à l'enfer ? « Parce que, m'explique-t-elle, pour mériter un châtiment éternel, il faudrait avoir atteint la perfection dans le mal ; or l'homme est incapable d'atteindre la perfection en rien ; seul un ange, un pur esprit a pu arriver à cette perfection, et c'est pourquoi Lucifer est seul dans les flammes, ce qui ajoute à son supplice. » Aperçu philosophique en même temps que religieux.

Robert parlait pour empêcher l'abbé de reprendre la conversation, et Denise semblait liguée avec lui pour nous séparer. Avant que Maury ait eu le temps de répondre, elle m'avait entraîné vers le malheureux dont les douleurs, prétendait-elle, devenaient intolérables.

Tout en la suivant je me demandais ce que j'aurais répondu à l'abbé si Robert l'avait laissé poser sa question « L'as-tu fait ? » Seul, avec Robert et Maury, j'aurais dit la vérité. Devant Denise ?...

Je la regardais, cherchant à deviner ce qu'elle avait entendu et si cette discussion l'avait éclairée, comme elle avait sûrement renseigné Robert. Et quand Denise aurait appris que je n'ai reculé devant aucun sacrifice pour soulager les tortures de Madeleine ?... Elle aurait une idée exacte de ce qu'était mon amour pour ma femme. Pourquoi craindre cette éventualité ?

Non, le mécontentement que m'a causé la présence de Denise a une autre raison. J'ai surtout peur de lui avoir donné l'impression que je pense constamment à la morte, que son image subsiste en moi. On dirait vraiment que j'oublie l'existence de Darcey ! Mes actions passées

ou présentes intéressent peu Denise. Cependant, si elle soupçonne que j'ai aidé la mort, le destin, bien que cette mort fût certaine, bien que ce destin fût inexorable, que pense-t-elle ? Malgré son intelligence, il lui est impossible de se mettre dans mon état d'esprit ; elle juge avec ses nerfs. Si je lui disais que je l'aime, n'éprouverait-elle pas ce sentiment qu'en tuant mon premier amour j'ai fait place au second ? Arriverais-je à lui prouver que ce raisonnement est fou, insensé, n'a pas plus de corps qu'une hallucination, qu'il supposerait de ma part un remords, et que je ne peux pas en avoir ? Autant affirmer que je me serais condamné au remords par excès d'amour ! Un saint se condamnerait-il à la damnation éternelle par excès d'amour de Dieu !

A m'entendre, il semblerait que je plaide ma cause et que je me propose de dire à Denise : « Je vous aime ! »

L'homme est ainsi fait ! Il ne conserve au fond de soi aucun espoir, il reconnaît la folie de son rêve ; et il continue à vivre ce rêve !

***

Si j'étais raisonnable je ne me préoccuperais pas de savoir l'effet produit sur Denise par la discussion d'hier. Elle n'y songe certainement plus, en admettant qu'elle ait fait une supposition sur le moment. Darcey a repris possession de ses pensées.

Malgré la sagesse de ce raisonnement, je suis entré dans le bureau de Denise en arrivant boulevard Arago. La porte était entre-bâillée, j'avais frappé machinalement et poussé le battant sans attendre la réponse. Denise n'était pas là. Évidemment ! Elle était chez Darcey. Sur sa table un livre était ouvert : le livre de médecine que j'avais vu une fois déjà dans ses mains ; je l'avais même engagée à ne pas se livrer à cette lecture toujours déprimante pour les profanes portés à se reconnaître les symptômes de la maladie sur laquelle leurs yeux sont tombés. Quel renseignement cherchait-elle ? Je m'approchai. Elle lisait le passage où se trouvait décrite la tumeur maligne dont Madeleine était morte !

C'était la réponse à la question que je me posais depuis hier. Denise lisait précisément ce qui avait trait au diagnostic, aux confusions possibles. Elle avait donc fait les rapprochements que je craignais ! Peut-être me considérait-elle maintenant comme un assassin ?

Pendant que je tenais le volume dans mes mains, elle est entrée, soutenue par une infirmière. Elle était livide, et sa pâleur accentuait l'amaigrissement de ses traits. Jamais je n'avais autant remarqué combien elle s'était émaciée. En voyant ce que je lisais, une rougeur passagère était venue à ses joues, insuffisante pourtant pour masquer son air défait. Avec effort elle s'était ressaisie et s'était écartée de l'infirmière qu'elle avait remerciée et renvoyée. J'avais tout de suite approché un fauteuil :

— Qu'avez-vous, Denise ?

Je remarquai alors qu'elle avait son chapeau ; j'ajoutai :

— Vous étiez sortie ? Que vous est-il arrivé?

— Oh ! rien, ne vous inquiétez pas, l'agonie du numéro 6 à laquelle nous avons assisté cette nuit m'avait tellement déprimée que j'ai voulu prendre l'air... Je me suis souvenu que j'avais

promis depuis longtemps des souliers à un enfant, là-bas, chez l'abbé Maury...

— Et vous avez assisté à une scène d'ivrognerie ?

Elle fit un geste de dénégation, et une expression de terreur traversa son regard :

— J'ai vu... une femme devenir folle... subitement. C'est horrible !

Je ne comprenais pas à quoi elle faisait allusion, mais elle était surexcitée. Je tentai de la calmer. Il me fut impossible de l'empêcher de parler.

— J'essayais les chaussures au petit ; tout à coup, j'entends une rumeur dans la rue ; on appelait la mère de l'enfant. Tranquillement, celle-ci va ouvrir ; devant la porte des hommes venaient de déposer une chose que je ne distinguais pas, un paquet. La femme se penche, écarte un coin de chiffon et tout à coup se redresse, jette un cri, bat l'air de ses deux bras et tombe assommée sur le sol... en travers de la porte s'étendait le paquet : le cadavre de son mari... une rixe à la sortie du cabaret ; un coup de couteau et l'homme était mort. Au bout d'un instant la malheureuse reprend connaissance,

elle se soulève, cherche autour d'elle. Ses yeux se dilatent, son doigt se dirige vers le corps de son mari ; elle essaye de parler, aucun son ne sort de ses lèvres ; elle veut avancer, ses pieds semblent rivés au parquet ; elle n'a plus de vie que dans son regard. Ses enfants s'accrochent à elle en pleurant. Je l'interpelle doucement. Elle n'entend rien, elle tremble et touche son front. Puis soudain elle éclate de rire, c'est d'abord un petit rire qui chante comme une plainte de bébé, mais à mesure sa bouche se tord, le rire tombe en notes saccadées, brisées, et c'est un rire insensé, un rire poignant... Elle venait d'entrer dans un autre monde, un monde plein de choses mystérieuses... son regard voyait à travers nos corps...

— Denise, Denise, assez, suppliai-je. Vous vous tuez.

Elle était devenue très pâle, ses yeux remplissaient son visage, elle me faisait peur, elle ne parut pas avoir entendu et continua :

— ...Avec des gestes incertains la femme palpa le corps et se releva ; deux petites larmes montèrent à ses yeux, une lumière solitaire, mais aussitôt une lueur trouble l'effaça... elle

ne distinguait plus que des fantômes lointains, elle pourchassait une vision qui fuyait ; elle cherchait à remplir un vide énigmatique... Un des enfants, effrayé, l'appela : « Maman ! » A ce cri, elle bondit, ramasse les trois petits dans ses bras, les compte un, deux, trois, et, l'œil soupçonneux, elle recule avec eux au fond de la chambre, en poussant un petit gémissement continu, sourd, vague ; il semblait qu'on entendait gémir son âme. C'était horrible ! La mort est moins mystérieuse !...

Plusieurs fois, au cours de ce récit, j'avais supplié Denise de se calmer, j'espérais qu'elle allait s'arrêter :

— Je vous en prie, oubliez tout cela.

J'étais impuissant devant son exaltation ; elle reprenait :

— Oui, la mort est une chose naturelle ; qu'elle soit le passage à une autre vie, ou le retour au néant, comme vous le croyez ! Mais la folie ! c'est le néant visible, c'est la ruine humaine. Ah ! ces yeux qui plongent dans une immensité de ténèbres ou de lumières et semblent fixer la région invisible de l'éternité !... Ces enfants, que vont-ils devenir ?...

— Je m'en occuperai, je vous le promets. Demain, j'irai voir cette malheureuse...

Elle m'interrompit encore, poursuivie par la vision de la folie :

— Le corps est la prison de l'âme. La prison est encore là ! Mais l'âme ? Où est cette âme ? Qu'est-elle devenue ? Ce prêtre qui priait en regardant cette folle : c'était la prière des morts dite sur une vivante. Je l'ai entendue mourir cette âme ; ses gémissements plaintifs étaient son râle. Il n'y a plus que l'instinct... l'instinct de la mère.

Je pensai la calmer en continuant la conversation sur ce sujet dont je ne pouvais l'éloigner :

— L'amour maternel, fis-je, est le dernier instinct qui s'éteint dans une femme ; par lui, celle-ci recouvrera probablement la raison.

Denise demeura un moment silencieuse, lointaine. Une autre idée s'emparait d'elle :

— C'est un instinct aussi qui l'a tuée ! Au fond de tout amour il y a un instinct. Elle aimait cet homme ! Comprenez-vous que ce soit possible ? Cet homme qui buvait, qui l'affamait ; elle l'aimait dans sa laideur, dans ses vices ! Vous disiez, l'autre jour : l'amour est

dans la vie ! l'amour est partout, il est dans le bonheur, il est dans la misère, il est dans la mort !

Je ne pus m'empêcher de protester :

— Non ! Denise, il n'est que dans la vie !

Elle se dressa, révoltée, ses yeux brillaient ; elle avait la fièvre :

— Pourquoi ? parce que vous ignorez ce qu'est notre amour ; parce que vous ne savez pas comment nous nous donnons, de quelle façon nous sommes prêtes à nous donner, non seulement dans la vie, mais aussi dans la mort ! A vous, il vous faut la vie, parce qu'il vous faut le bonheur, la jouissance dans l'amour ! Nous, pour entendre des lèvres que nous aimons cet aveu : « Je t'aime ,» nous consentirions à endurer les tortures de la plus effroyable agonie, et à mourir après... Ah ! nous voudrions être la morte que vous pleurez !

Elle était retombée assise, la tête penchée sur sa poitrine, les yeux fermés. L'ombre des cils augmentait le cerne de la fatigue ; elle était haletante de l'effort qu'elle venait de faire... Et moi, j'oubliais tout le passé : Darcey, le secret qui existait entre eux deux ; tout dispa-

rut. Je ne vis plus qu'une chose : elle m'aimait ! Ne venait-elle pas de l'avouer dans ce cri qui lui avait échappé.

Je m'approchai doucement, je pris une main qu'elle m'abandonna, et me penchant, presque agenouillé devant elle :

— Denise, je vous aime.

Un sourire effleura ses lèvres ; mais en même temps une contraction douloureuse se dessina au coin de sa bouche.

— Denise, vous n'êtes pas convaincue de ma sincérité. J'ai fait, il est vrai, tout ce qu'il fallait pour que ce doute naquit en vous ? Ne vous ai-je pas toujours parlé de l'éternité de la douleur ? J'y ai cru, j'ai voulu y croire. L'oubli m'apparaissait comme une trahison envers le passé, comme une faiblesse vis-à-vis de moi-même, une diminution de mon caractère. Tout ce que je vous ai dit est exact : j'ai pleuré, j'ai voulu mourir, je me suis révolté contre la destinée. Rien au monde n'était capable de dissiper l'ombre dans laquelle j'étais plongé ! Nulle image ne devait effacer celle qui restait gravée dans mon cœur et dans ma mémoire! Denise, je ne suis qu'un homme, et toute la vo-

lonté, tous les efforts d'un être humain ne peuvent vaincre le temps. Est-ce le temps seulement? Jusqu'au jour où je vous ai vue, les heures sont tombées une à une sur le souvenir sans l'attaquer. Mieux que toute autre vous le savez. Je vivais, parce que je n'avais pu mourir. Avec quelle douceur vous avez cherché à panser ma blessure ! Le faisiez-vous donc sans le désir d'y réussir ? M'accuserez-vous d'inconstance, et en tirerez-vous un présage pour l'avenir ? Denise, je ne vous dis pas : je vous aime comme je n'ai jamais aimé, je vous dis simplement : je vous aime de toutes les forces de ma pauvre âme brisée à qui vous avez rendu la vie... je vous aime... comme j'ai aimé.

Elle demeurait immobile, les yeux fixés sur moi ; son visage avait un mystère. Une lumière glissait sur ses cheveux relâchés, ses cheveux que j'imaginais répandus autour d'elle. Je sentis mes mains trembler, je repris :

— Ah ! comment vous persuader que je ne suis pas sous l'influence d'un trouble passager ? Longtemps j'ai refusé de me rendre à l'évidence. Au début j'ai essayé de croire que cette force qui m'attirait vers vous était un besoin

de parler du passé ! Ensuite j'ai qualifié cet attrait d'entraînement des sens, et j'ai résisté... La vérité de mon amour ne vous est-elle pas prouvée par le temps même que j'ai mis à vous l'avouer ?

Je levai les yeux sur elle. Son regard était mouillé de larmes ; on eût dit que, sans être étonnée de cet aveu, elle en éprouvait un bonheur et une anxiété, presque de la peur. Était-ce un effet de l'obscurité ? Cette apparence de mystère douloureux répandu sur son visage prenait plus d'intensité. Pourquoi ne répondait-elle pas ? M'étais-je donc leurré ? Je continuai :

— Denise, dites-moi que je ne me suis pas trompé, dites-moi... que vous m'aimez.

Ma voix était sourde, je répétai :

— Denise, je veux savoir...

Elle devina peut-être la colère qui, subitement, venait de monter en moi. Tant que j'avais cru à son amour, j'avais oublié Darcey ; en présence de ce mutisme, le souvenir des paroles surprises m'était revenu. Elle semblait une malade épuisée qu'on tourmente. Elle éleva ses mains, les passa sur son front et murmura :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

Et elle s'affaissa sans connaissance.

***

Après avoir fait porter Denise sur son lit, lui avoir donné les premiers soins et l'avoir vue revenir à elle, je l'ai laissée reposer, et j'ai emmené Robert dans mon cabinet.

— Robert, vous m'avez parlé un jour de la santé de mademoiselle Lormond ; je n'ai pas alors attaché d'importance à ce que vous disiez ; aviez-vous déjà, à ce moment, une indication justifiant l'inquiétude que vous manifestiez ?

— D'indication précise ? Non. Je la voyais maigrir, je savais qu'elle ne mangeait pas ou très peu. Je l'ai interrogée. Elle m'a déclaré être bien portante. Je lui ai conseillé de vous consulter. Elle a haussé les épaules...

— Moi-même, dernièrement, je l'ai questionnée, sans obtenir de réponse. Elle n'éprouvait aucun des symptômes que je lui signalais. J'ai cru à un excès de fatigue.

— Évidemment, elle s'est surmenée ; et si elle a un germe de maladie, sa vie des temps

derniers n'était pas faite pour rétablir sa santé. Ah ! si elle a pensé avoir une dette de reconnaissance à acquitter, on peut dire qu'elle l'a payée !

Je regardai Robert sans comprendre : une dette de reconnaissance envers Darcey ? Par exemple !

— Mais, fit-il, vous avez l'air d'ignorer ?... Après tout, c'est bien possible. Quand j'ai appris ce roman, mademoiselle Lormond a été ennuyée et m'a dit : Je vous en prie, ne racontez pas ce feuilleton du *Petit Journal* ; d'ailleurs, le docteur Chenove le connaît. Aussi, ne vous en ayant pas parlé tout de suite, je n'avais aucune raison pour revenir sur cette histoire dont il était, d'ailleurs, assez délicat de vous entretenir. J'y ai fait allusion une fois, et vous n'aviez pas paru surpris.

J'étais stupéfait, ne sachant que penser. Ainsi, il y avait un roman entre Denise et Darcey ! La présence de ce dernier, ici, n'était donc pas fortuite ? Denise m'avait caché cette aventure. Que signifiaient alors ses paroles de tout à l'heure ? J'avais cru qu'elle m'aimait ! Je m'étais trompé. Et moi, je lui avais dit que je

l'aimais ! Je maitrisai mon émotion et répondis à Robert :

— Je me souviens. J'avais compris autre chose. Mais quelle est cette histoire et comment l'avez-vous sue ?

— Par le médecin qui assistait au duel : un ancien camarade à moi. Il est revenu quelques jours après l'événement prendre des nouvelles de Darcey. Nous étions dans le jardin et il m'a expliqué la cause du duel : dans un salon on parlait du docteur Chenove ; une dame, sans doute celle dont je vous ai raconté l'arrivée ici, il y a quelques mois, s'écria : « Savez-vous qui j'ai retrouvé dans la maison de santé de Chenove ? mademoiselle Lormond ! — Que fait-elle là ? — Euh ! elle est directrice de la maison, paraît-il ! » L'interlocuteur de la dame se mit à rire : « Directrice ? d'autres prétendent...

Robert s'arrêta et me regarda :

— Je vous rapporte ce propos ; je n'ai pas besoin de vous dire quel cas j'en fais !

— Oui, continuez, je devine.

— ...d'autres prétendent... Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase, Darcey qui se trouvait derrière lui le gratifia incontinent d'une

paire de gifles. Il paraît que Darcey avait connu autrefois mademoiselle Lormond ; et, au moins, il l'avait bien jugée, car revenu depuis peu d'Amérique, sans savoir ce qu'elle était devenue, il n'hésitait pas à la défendre. La suite de l'altercation, vous la connaissez. Darcey avait spécifié que s'il était blessé, il voulait être soigné par vous. C'est un brave cœur ! Il affirmait ainsi la foi qu'il avait en vous en tant qu'homme et médecin.

Ce que Darcey avait fait était bien ; pourtant je ne pouvais partager l'admiration de Robert ; je sentais que Darcey était venu ici surtout en rival. Mais comment Denise avait-elle su la cause de ce duel ? Cet acte de chevalerie perdait singulièrement de son auréole si Darcey s'en était vanté. Je posai à Robert la question :

— Par qui mademoiselle Lormond a-t-elle été mise au courant de cette histoire ?

— Comme moi, par ce médecin. Elle était assise sur un banc, de l'autre côté du massif derrière lequel nous nous trouvions. Après le départ de mon ami, en la voyant là, je suis resté stupide. Elle s'est approchée de moi aussitôt : « Ne soyez pas contrarié, Robert, les

propos du monde ne me touchent pas. Je suis heureuse, au contraire, d'avoir appris la vérité ; elle m'a permis de constater que dans la vie il y a encore des cœurs légers en apparence, mais capables de croire au bien. Je tenais à l'estime et à l'affection de trois hommes ! Vous, Chenove, l'abbé ; j'ajoute maintenant à ces trois noms, celui de Darcey. Jusqu'ici je l'avais soigné dans le but d'assurer un triomphe au Maître à qui je rendais un peu de ce que je lui devais ; à présent, j'ai le devoir de me dévouer davantage à celui qui s'est exposé pour moi. Ne parlez pas de ce feuilleton, ajouta-t-elle. » Vous voyez, comme je vous le disais tout à l'heure, qu'elle a tenu sa promesse... jusqu'à l'éreintement. Mais, du moins, elle a le droit d'être satisfaite ; ses deux buts sont atteints : Darcey est sauvé, et vous... le Congrès où vous partez demain, nous apprendra ce qu'il pense de votre opération !

Je sursautai :

— Le Congrès ! Ah ! c'est bien le moment de partir !

— Mademoiselle Lormond est peut-être seulement fatiguée. Cependant, avec elle, on ne peut

rien savoir ! Elle mourra debout. Il y a quelques instants, j'ai interrogé l'infirmière qui est le plus souvent avec elle...

— Eh bien ?

— Eh bien, la syncope d'aujourd'hui n'est pas la première ; et naguère elle a eu des vomissements.

— De quelle nature ?

— Cette femme n'a pas remarqué. Mademoiselle Lormond lui défendait de parler. Elle traitait ça de malaises. Après tout, elle a probablement raison !

— Je l'espère... pourtant... Ah ! ce Congrès vient à propos. Surveillez-la, Robert, examinez-là si vous le pouvez... Pendant huit jours je vais être absent. Si vous découvriez quelque chose, avertissez-moi.

— L'examiner ! L'examiner ! murmura Robert en étendant les bras ; c'est facile à dire !

Et il ajouta en souriant :

— Il n'y a que vous qui ayez de l'influence sur elle.

De l'influence ? J'en ai eu. En ai-je encore ? Je ne sais que penser, j'essaie de mettre de l'ordre dans mes idées ; elles forment un amal-

game de joies et d'inquiétudes. Je m'explique certaines choses : pourquoi Denise avait moins d'abandon avec moi, troublée par cette calomnie qui court les salons, par tout ce qu'on a dû colporter à la suite du duel, et qu'elle devine ; pourquoi elle s'est dévouée à soigner Darcey. Mais d'autres choses m'échappent : je ne démêle pas en Darcey le mobile qui l'a fait se battre pour Denise, après la façon dont il l'a lâchée. Un remords ? Tardif alors ! Denise, évidemment sait tout. Me suis-je trompé en croyant qu'elle m'aimait ? Quelle émotion a provoqué cette syncope au moment où elle allait répondre à ma question : « M'aimez-vous ? » Que signifiaient les phrases que j'ai surprises, dans lesquelles j'avais vu un engagement d'elle à Darcey ? Croyant que Madeleine occupait toujours mon cœur, elle a voulu probablement refaire sa vie, mettre sa réputation à l'abri, et elle a accepté l'homme qui s'offrait à elle ?

Toutes les luttes qui se sont livrées en elle, toutes ses incertitudes ne suffisent pas à expliquer un état de santé qui se révèle plus inquiétant que je ne le soupçonnais. Cette syncope n'est pas la première ; donc je ne peux pas en

rendre responsable les nerfs tendus par le spectacle de la folie, auquel elle a assisté ; son exaltation a une autre cause morale ou... physique ; peut-être morale et physique, l'une réagissant sur l'autre ?

Et je pars sans avoir le temps de la revoir, d'essayer de savoir ; poursuivi par ce cri qu'elle jetait et qui semble renfermer son secret : l'amour est dans la mort !

***

Pendant ces huit jours d'absence j'avais évité d'écrire à Denise, voulant la laisser réfléchir à l'aveu que je lui avais fait, à la réponse qu'elle aurait à me donner, car elle était sûre que, dès mon retour, je viendrais la lui demander.

Je n'avais pas cessé de penser à son état de santé, aux quelques symptômes surpris par nous, ou révélés par la garde. La crainte me faisait envisager l'avenir en noir. Je ne pouvais m'empêcher de comparer les débuts de la maladie de Madeleine aux accidents que Denise nommait des malaises. Pourtant les nouvelles que m'avait envoyées Robert n'avaient pas signalé d'autre

aggravation dans la santé de Denise, qu'une faiblesse plus grande, une nervosité croissante qui augmentait lorsqu'on essayait de l'interroger ; néanmoins j'étais plus inquiet qu'à mon départ.

Inquiétude d'amoureux ! me disais-je. Mais toujours une idée me poursuivait, en dépit de toute probabilité, de toute vraisemblance ! Mon imagination recherchait des indices dans les conversations, dans les attitudes de Denise ; et des faits insignifiants rassemblés, groupés, devenaient un faisceau de preuves morales. Insistance à me faire parler de la maladie de Madeleine, puis cessation subite des conversations de cette nature ; répulsion même pour ce sujet ; manifestations de découragement résultant des mots qui lui échappaient sur la mort ; autant de signes dans lesquels je lisais la crainte du mal. Il n'était pas jusqu'à la phrase prononcée naturellement par elle, lors de ma discussion avec l'abbé, où je ne visse une intention ; elle avait voulu me prévenir que le jour où elle me demanderait de la tuer, elle serait inconsciente.

Toutes ces craintes étaient sans fondement réel. De ne pas voir Denise je me forgeais des

chimères ! Le seul fait de rentrer à Paris les dissipa en partie. Je ne songeais plus qu'à la réponse anxieusement attendue. M'aimait-elle ?

J'avais devancé mon retour de douze heures ; elle ne m'attendait pas et ne se retourna pas lorsque j'arrivai. Elle semblait inanimée, les yeux fermés, d'une pâleur livide ; la respiration sortait de sa bouche, rapide et irrégulière ; le pli de son front, ses tempes moites, la tension de ses lèvres révélaient une douleur concentrée contre laquelle elle luttait. Peu à peu les contractions convulsives de son visage cessèrent, ses traits prirent une expression de calme, de soulagement, ses paupières se soulevèrent.

— Vous êtes là, fit-elle, confuse et gênée, cherchant une explication à me donner. Je dormais... je faisais un rêve horrible, absurde... comme tous les rêves généralement.

Je protestai tendrement :

— Il y en a de très doux... Denise.

Elle secoua la tête avec découragement.

— Pas pour moi.

— Denise, que signifie ce mot ? L'autre jour, je vous ai dit mes rêves à moi ; j'ai cru un mo-

ment qu'ils allaient se réaliser, et maintenant, je ne sais plus... j'attends... Denise ?

Elle leva son regard sur moi. Cette fois j'étais sûr. Elle n'avait pas besoin de parler. Elle m'aimait !

Penché sur elle, je lui demandai pardon de mon erreur, de toutes mes erreurs ; puisque j'avais mis aussi longtemps à reconnaître mon amour que le sien. J'avais volontairement perdu des heures de bonheur, je l'avais fait souffrir, j'étais cause de l'état nerveux où elle se trouvait, mais mes baisers boiraient ses larmes sur ses yeux et calmeraient ses douleurs.

Des éclairs de joie traversèrent son regard sur lequel les pleurs tendirent aussitôt un voile de tristesse, et à travers ses lèvres passa comme un souffle ce mot :

— Trop tard !

Trop tard ! Voulait-elle dire qu'elle s'était engagée avec Darcey ? Elle n'allait pas faire le malheur de sa vie pour une parole imprudemment donnée !

Sans préciser autant ma pensée, je la lui fis comprendre. Elle me regarda doucement :

— Oui, Darcey m'a demandé de l'épouser. Il est revenu, dit-il, dans ce but, afin de racheter la faute qu'il a commise par trop de soumission à ses parents ; il ne m'a jamais oubliée... et je le crois ; il l'a prouvé en se battant pour moi...

Un signe lui montra que je savais.

— Ah ! fit-elle, étonnée.

— N'accusez pas Robert d'indiscrétion, il a été surpris et a été obligé de me raconter cette histoire.

— Darcey m'a suppliée, reprit-elle ; j'ai refusé parce que je vous aime...

— Alors pourquoi dire : trop tard ?

Elle se redressa et eut un geste de colère :

— Ah ! vous m'arrachez mon secret. A quoi bon ! Du moins j'étais seule à souffrir !

— C'est ce que je ne veux pas. Aujourd'hui, j'ai le droit de prendre la moitié de vos souffrances. Vous êtes malade ? Vous vous croyez malade ? Qu'avez-vous ?

Elle étendit la main vers le livre de médecine que, huit jours plus tôt, j'avais vu ouvert au passage traitant de la maladie de Madeleine.

— Vous avez lu ce que j'ai.

Ainsi, je ne m'étais pas trompé. Elle avait cette idée...

— Mais, Denise, c'est insensé ! Parce que vous vous êtes tuée de travail, parce que vous avez eu quelques malaises, vous vous imaginez... Vous êtes une enfant !

J'essayai de rire. Elle avait laissé tomber sa tête dans ses mains et pleurait :

— Denise, vous avez été impressionnée par le milieu dans lequel vous avez vécu ; toutes ces maladies vous ont hantée ; un traitement de quelques jours suffira à vous remettre. Vous n'avez donc pas confiance en moi ?

— Infiniment ; mais je connais mon mal.

Pour la rassurer, et aussi pour essayer de me persuader qu'elle se trompait, je lui dis gaiement :

— Je vais vous raconter une histoire : à six ans, j'étais très délicat, on m'avait ordonné de prendre une potion à l'arsenic, j'avais près de moi une petite cousine dont l'extraordinaire affection ne pouvait supporter l'idée que je fusse malade et pas elle. Du moment que j'absorbais un médicament elle devait en avoir sa part. Dès que j'avais avalé une cuillerée, elle

se glissait subrepticement dans le cabinet où était la bouteille, religieusement elle se servait une quantité égale à celle que j'avais bue, et elle revenait près de moi, heureuse de cette communion qui nous avait rapprochés.

Denise me regarda avec attendrissement :

— Comme c'est joli !

— Oui, mais ce ne fut pas l'avis des parents qui s'aperçurent très vite de la diminution rapide et anormale du médicament ; et pour tant d'amour... ma petite cousine fut fouettée !

Denise éclata de ce rire qui l'illuminait ; puis, aussitôt, elle reprit son sourire attristé :

— Cet apologue signifie ?...

Le bras passé autour de sa taille, ma bouche près de son oreille, troublé par le parfum qui, de l'échancrure du corsage, montait vers moi, je baissai la voix pour lui répondre ce que je désirais être la vérité :

— Cet apologue signifie que vous avez fait comme ma petite cousine ; vous m'aimiez, et, désespérant de me faire oublier celle dont je vous parlais sans cesse, vous avez voulu boire avec moi le poison qui me tuait. Vous avez étudié cette maladie afin de la connaître et de m'en

parler. Vous aussi, cette communion vous rapprochait de moi. Vous aviez, comme toutes les femmes, des troubles, exagérés peut-être par l'état nerveux où vous étiez plongée, et il n'est pas de malade qui ne reconnaisse pour siens tous les symptômes décrits par un livre de médecine ! Vous vous êtes trompée, Denise. Aujourd'hui, vous êtes guérie, puisque je vous aime. Vous le seriez depuis longtemps si j'avais parlé plus tôt. Pourquoi ai-je lutté contre moi-même ? Quand je voulais ne voir en vous qu'une sœur, vous étiez déjà mon adoration. Je vous ai fuie par démence, par un orgueil insensé... Mais j'ai ouvert les yeux ; je suis sauvé ! Vous aussi, mon aimée.

Sa tête s'était rejetée en arrière et s'appuyait sur mon épaule ; les paupières mi-closes, elle écoutait :

— Denise, à côté de vous je me suis senti renaître comme on sent la vie affluer après une longue convalescence ; votre présence suffisait à faire couler l'ivresse dans mon sang, à me donner envie de vivre. Me pardonnez-vous d'avoir tant attendu pour vous le dire, de vous avoir tant fait souffrir ? N'était-ce pas nécessaire ?

Sans cela, auriez-vous connu tout mon amour ; en auriez-vous été certaine ? Mon cœur qui se croyait seul pour toujours a trouvé dans le vôtre un refuge où il a repris sa volonté et sa force.

Nos lèvres se touchaient ; nos deux souffles se confondirent ; elle trembla, puis s'affaissa brisée par une émotion trop violente.

Elle m'écarta doucement sans cesser de me regarder ; sa voix était sourde et semblait sortir du fond de son être :

— Oui, je vous ai aimé... D'abord aucun espoir, aucune amertume n'ont troublé mon rêve ; nos vies s'étaient rencontrées, elles ne paraissaient pas devoir jamais s'unir ; j'étais résignée. Plus tard, je vous ai senti vibrant près de moi ; pourtant je ne pouvais croire que ce fût de l'amour ; à cette époque, j'éprouvais les premières atteintes de mon mal ; je ne distinguais pas encore s'il provenait d'une cause morale ou physique, j'étais si nerveuse ! J'ai lutté pour le dissimuler. D'ailleurs, ou vous m'aimiez, et je ne voulais pas vous inquiéter, ou vous ne m'aimiez pas... alors que m'importait ? Lorsque j'ai vu que vous aviez l'air d'être jaloux de

Darcey, j'ai eu une joie ! une telle joie ! mais, à ce moment, j'étais sûre de ce que j'avais ; il m'était impossible d'en douter, et je reculais à l'idée de tous les souvenirs que j'allais réveiller en vous... Ah ! combien j'avais besoin de vous parler, de vous montrer les blessures de mon âme, de vous découvrir mes épouvantes... de voir dans vos yeux une larme de tendresse. Le cœur me faisait mal et je sentais au fond de moi la maladie qui me brûlait. La détresse morale, la douleur physique se mêlaient ; parfois je les confondais. J'avais des colères sourdes contre moi, contre la vie, contre tout ; j'aurais crié ! Des angoisses subites me glaçaient ; des terreurs que je n'arrivais ni à repousser ni à dominer, me traversaient ; pendant les pauses de cette tempête, je demeurais lasse, rompue ; et, dans le silence, j'entendais le murmure de mes pensées... des mots dont la douceur me faisait languir, que je croyais ne devoir jamais entendre, ne devoir jamais répéter.

Je l'écoutais, cherchant à me rendre compte de la réalité de ses souffrances. Sous l'influence de mon regard, je la vis s'agiter ; elle devinait que mes yeux essayaient de la pénétrer, le sang

colora ses joues, et ce fut à voix basse qu'elle me dit :

— C'est aussi pour cela, pour cet examen, que je me taisais. Je vous aimais, je vous appartenais, était-il possible qu'un autre... je m'imaginais que, si vous l'appreniez, vous en souffririez... Je ne sais pas si un homme est capable de comprendre...

J'inclinai la tête. Elle lut sur ma figure cette question avant que je l'eusse formulée :

— Mais moi, j'étais là !

— Oui, vous... Ah ! vous ne savez pas l'émoi d'une femme à la pensée du moment où elle se donnera dans la fusion des âmes ; vous ne savez pas quelle révolte peut nous soulever à l'idée qu'au lieu de nous révéler dans le secret de la première nuit d'amour, nous nous révélerons à celui que nous aimons sur une table d'opération ! Avoir rêvé d'offrir son cœur à l'amour, et ne présenter qu'une tare physique, à la science ! Avoir rêvé d'être la femme d'un homme, et n'être que le sujet d'études d'un médecin. Avoir rêvé d'un mystère et n'avoir devant soi qu'une ignoble réalité !

— Sacrifier sa vie à un rêve est une folie !

— Je ne sacrifiais pas ma vie, puisque le mal dont je suis atteinte ne pardonne pas !

— Denise, je vous ai dit que je n'en croyais rien, et je suis sincère.

— Ah ! je voudrais que ce soit vrai.

— Vous avez la prétention d'être plus savante que nous ? Il y a tant de symptômes similaires pour des maladies différentes ! Nous avons peine souvent à les distinguer.

Elle ne répondit pas ; sur ses traits je lisais un mélange d'espoir et d'angoisse. Ses mains croisées sur le bureau avaient la même pose que dans la voiture, le jour où nous étions revenus de la messe des chemineaux, le même geste d'abandon : « Je suis à toi, je suis ta prisonnière. »

Un rayon de soleil pénétrait par la fenêtre, rasant la verdure des platanes ; sous le feuillage immobile, des oiseaux chantaient. Autour de nous l'air vibrait, et ces vibrations nous réunissaient, abolissaient la distance. Je voyais la poitrine de Denise se soulever ; sa tête rejetée en arrière suivait le mouvement de sa respiration ; sur ses cheveux les ombres se déplaçaient doucement, régulièrement, et ces ondes avaient une vie.

J'aurais voulu la saisir dans mes bras. Je me

rappelais sa faiblesse de tout à l'heure au contact de mes lèvres ; je domptai mes nerfs, je posai mes mains sur les siennes comme pour en prendre possession ; et faisant allusion au silence que nous gardions depuis un moment :

— C'est le bonheur qui passe.

— Mes mains n'auront pas la force de le retenir.

— Vos mains ?... mais les miennes ? Vous n'avez plus foi en moi ?

Elle se redressa :

— J'adore en vous l'être supérieur, le distributeur de la vie, le prêtre de la vie.

— Alors, ayez confiance; remettez-vous à moi.

De nouveau, le sang afflua à ses joues ; je devinai sa pensée ; sa pudeur amoureuse se cabrait.

— Denise, il faut s'assurer que vous vous êtes trompée... Voyez Orniolis, Gérard, Robert..., je ne parle pas de moi. Je vous appartiens, je ferai ce que vous voudrez ; je demeurerai à l'écart si vous le désirez, et je ne viendrai que si vous m'appelez. Il faut savoir ! Allez-vous sacrifier notre bonheur à une répugnance ?

J'avais mis de la brusquerie dans ce reproche ; je m'expliquais ses sentiments, mais il était né-

cessaire de les vaincre. Avec une tendresse mêlée de compassion je m'inclinai vers elle, et je repris presque à voix basse, cherchant des mots pour vaincre sa pudeur, sans la blesser :

— Denise, c'est une fatalité douloureuse ; vous devez vous y soumettre. Je me représente très bien votre ennui. Pourtant, vous faites erreur, rien ne sera changé dans votre rêve. Votre âme restera-t-elle moins neuve ? Croyez-moi ; votre crainte est chimérique de ne pas retrouver plus tard l'enchantement fait d'attente, d'espoir, de tout ce qui participe du rêve et sort des abîmes sacrés de la vie... Mon aimée, la puissance du rêve est divine et inaltérable. Je vous l'ai dit, j'obéirai à vos désirs. Mais si vous m'appelez... Ah ! que ne puis-je vous persuader ! Non ! Il n'y aura pas de sujet d'étude ! Non ! Il n'y aura pas d'ignoble réalité. Il y aura ma vie, toute ma vie ! Si vous saviez ! Denise, croyez-moi, du fond de mon être ne s'élèvera qu'une émotion religieuse.

Elle a fait un pas, est tombée dans mes bras :

— Je suis toute à vous.

X

Je ne peux plus douter ; Denise ne s'est pas trompée.

Lorsque je l'ai examinée pour la première fois, il y a huit jours, j'ai voulu d'abord me persuader que j'étais sous l'influence du passé, de la hantise de cette maladie. Il n'était pas possible que parmi les maux innombrables de l'humanité, le même mal s'abattît sur les deux femmes que j'avais aimées ! Si j'en avais eu l'idée pendant ma présence au Congrès, j'étais néanmoins convaincu que les symptômes remarqués jusqu'ici n'étaient pas une preuve de l'existence de cette maladie. Et, penché sur la pauvre petite, je me refusais à croire. C'était

pourtant vrai ! La tumeur était là : ma main posée sur l'estomac la sentait, large, aplatie ; les lésions étaient étendues, et d'après les renseignements que Denise m'avait donnés, elles avaient dû se développer avec une rapidité extraordinaire. Instantanément ma pensée s'était reportée au calvaire déjà gravi ; Madeleine s'était substituée à Denise ; c'était elle que je voyais. Je n'osais plus me relever, craignant de ne pas avoir le courage de dissimuler. Comment y suis-je parvenu ? Comment ai-je pu sourire, alors que mon âme était brisée ? Ai-je réussi à tromper Denise, à lui donner confiance, à chasser une obsession qui serait pour elle le commencement de l'agonie, car plus savante encore que Madeleine, elle ne se ferait pas la moindre illusion sur les chances de guérison. Cependant les malades ont des grâces d'état ; nous-mêmes, nous arrivons parfois à nous leurrer, à espérer malgré tout.

Le seul fait de lui prescrire de rester couchée a amené sur ses lèvres ces mots :

— Je suis très mal, n'est-ce pas ?

Quelques jours après, il a fallu lui dire que je désirais l'avis d'Orniolis et de Gérard. Je lui

affirmai que c'était afin d'être certain de l'exactitude de mon diagnostic; et je lui fis envisager la possibilité d'une opération. Sa figure s'était contractée, ses yeux devinrent fixes, tellement fixes qu'on les eût dit privés de paupières ; elle voyait quelque chose, une vision, une image qui l'effrayait, et ses lèvres se desserrant murmurèrent :

— Madeleine !

***

Orniolis et Gérard sont venus, et déconcertés aussi par certains indices, ils sont revenus hier. Devant de nouveaux accidents, ils ont prononcé la même phrase que pour Madeleine : rien à faire ; mais cette fois avec un ton différent. Ils croyaient parler d'un malade dont la vie ne me tenait pas au cœur ; le regard de pitié qu'ils avaient eu en condamnant Madeleine, je l'ai vu passer dans les yeux de Robert.

Comme autrefois, j'ai dit : l'opération ?

Comme autrefois, ils ont eu un geste d'impuissance.

J'ai répondu : C'est bien, j'opérerai. Après

un mouvement de surprise, ils se sont inclinés.

Puisque l'état général permet l'opération, je la ferai. On la juge inutile ? Tout est possible, rien n'est invraisemblable dans notre métier ; pour Denise aussi je dois tout tenter. D'après ce qu'une opération exploratrice me révélera, j'agirai.

Pour ma femme, je n'osais pas opérer moi-même, j'ose pour Denise ! Est-ce qu'aujourd'hui j'aime moins ? Est-ce que j'aime plus ? Si je suis certain de conserver toute ma lucidité, le dois-je à plus d'indifférence, ou à une force plus grande donnée par un amour plus profond ? Suis-je plus sûr de moi parce que Denise fait moins partie de ma vie, parce qu'elle n'y est pas encore entrée ?

Au reste, pourquoi chercher des raisons ? Je veux l'opérer, parce que je veux voir ; parce que j'ai soif de constater jusqu'où le destin s'acharne sur moi ; parce que l'homme ne peut vivre dans le doute et préfère avoir l'assurance, même de son malheur. Je suis comme le condamné, qui pour mettre fin à l'angoisse de l'attente, demande à presser le moment fatal. J'ai hâte

d'avoir une certitude. Entendrai-je encore les cris que poussait Madeleine ?

Denise devine mes pensées. Hier, après une crise, elle m'a dit avec sa tranquille douceur, comme si sa passion acceptait ce que la fatalité imposait :

— N'est-il pas vrai ?... Vous « l' » avez revue à travers moi ? Je savais bien que si cette maladie me rapprochait de vous, elle vous éloignerait de moi ! C'est pour cela que je me taisais.

Je lui ai affirmé que sa maladie n'avait rien de commun avec celle de Madeleine.

Alors elle me fixa :

— Évidemment, vous me dissimulez la vérité ; mais je la connais... Voulez-vous me faire une promesse : si je souffre beaucoup, ne me donnez pas trop de morphine, afin que je puisse parler à l'abbé avant de mourir.

Elle avait donc assisté à presque toute ma discussion avec Maury ? Et elle se rappelait ! Elle me demandait de ne pas adoucir ses douleurs... jusqu'au bout ! Savais-je si à présent elle ne redoutait pas ma présence ? Avait-elle vraiment compris que j'avais adouci... jusqu'au bout, les douleurs de Madeleine ?

Je la rassurai : elle était sûre de voir Maury, qui, la sachant malade, viendrait plus que jamais ; et puis, elle n'était pas en danger ! Le fût-elle, je la sauverais... j'avais à sauver ma vie par la sienne... Elle m'interrompit :

— La science a des bornes ! L'abbé a raison ; elle s'arrête où Dieu la limite... vous l'avez constaté.

Toujours le souvenir de Madeleine. Est-elle jalouse de la morte ? Quel plaisir avons-nous donc à rechercher des intentions cachées sous les sentiments les plus naturels ? Elle m'aime ; et par cette phrase : « Vous l'avez revue à travers moi » ; elle se reproche plutôt de me faire revivre les douleurs passées, d'ajouter cette souffrance à l'inquiétude présente. Tout à l'heure je me suis créé de même un tourment à propos de sa volonté de ne pas mourir sans avoir vu l'abbé. Si elle avait une arrière-pensée, m'accueillerait-elle avec cette confiance, cette amoureuse confiance qui s'adresse à la fois à l'homme et au médecin !

***

Ce matin, lorsque je suis entré dans la chambre de Denise, je lui ai dit aussi gaiement que j'ai pu :

— C'est pour demain !

Sa voix trembla, peut-être plus de pudeur que de crainte, quand me montrant son drap elle prononça gravement :

— Demain votre fiancée s'avancera vers vous sous ce voile blanc, demain elle s'abandonnera à vous.

Il me fallut toute mon énergie pour dominer mon émotion et lui répondre avec un sourire :

— Elle s'abandonnera dans sa beauté que rien ne peut altérer, et je ne verrai que sa beauté.

Me penchant vers la table j'attirai une brochure ouverte et que j'avais reconnue tout de suite, *L'âme du chirurgien.*

Elle m'avait demandé de la lui prêter le jour où elle m'en avait lu des passages.

— Lisez, fis-je, marquant une ligne du doigt. — *Comme chez les héros de la Grèce antique,*

comme chez les soldats de la Rome impériale, comme chez les divins artistes du Moyen âge et de la Renaissance, comme partout, comme toujours, la Beauté garde sa splendeur et sa toute-puissance. Et quand rien ne reste debout, elle demeure l'éternelle souveraine, la sublime idole devant qui le genre humain s'incline et se prosterne, et que jadis les dieux eux-mêmes adoraient à genoux. Elle conserve jusque sur le lit d'hôpital, jusque sur la table d'opérations, jusque sur le marbre glacé de l'amphithéâtre, sa puissance et sa royauté.

Je la regardai en souriant :

— Vous êtes rassurée maintenant ?

Elle secoua la tête :

— Encore faudrait-il que j'aie cette beauté dont parle votre ami.

— Coquette !

J'essayai de plaisanter encore un moment, et prétextant la nécessité de la laisser reposer, je la quittai :

— A demain, me dit-elle bravement.

Oui, à demain ! J'ai eu beau lui répéter qu'elle n'avait pas la même maladie que Madeleine ; je doute qu'elle m'ait cru ; elle est trop difficile

à tromper, elle se rend certainement compte de la gravité de l'opération. La lettre que je viens de recevoir en est la preuve Après mon départ, elle m'a écrit ces quelques lignes : « Je suis heureuse, je vous devrai la vie, car vous me sauverez. Il y a quelques jours je serais morte, résignée, ne sachant pas que vous m'aimiez ; aujourd'hui je veux vivre et je vivrai... Et si je meurs, ce sera dans vos bras. »

Pauvre petite ! Elle n'a évidemment aucune des arrière-pensées que je redoutais.

Maintenant j'attends demain. Là-bas tout est prêt déjà. Les internes sont prévenus; les infirmières sont désignées, elles se seraient battues pour obtenir d'être auprès de Denise. Je les ai surprises tout à l'heure préparant la civière sur laquelle on l'emportera endormie, comme elles auraient préparé le berceau d'un enfant ! Je crois qu'elles auraient voulu joncher de fleurs les couloirs qui mènent de la chambre à la salle d'opération. Ce trajet ne leur semble qu'une marche vers la vie ! Elles, non plus, ne doutent pas de moi.

En quittant Denise, j'ai croisé Darcey qui se lève depuis quelques jours :

— Vous ferez un autre miracle, m'a-t-il dit.

J'ai serré sa main, et j'ai senti qu'elle tremblait.

Un miracle ! Que sera demain ? La phrase de Denise résonne sans cesse à mes oreilles comme une ironie :

« Demain, votre fiancée viendra vers vous sous ce voile blanc, demain elle s'abandonnera à vous. » Elle vient à moi pour se donner ! Ce don n'ira-t-il pas au delà de la vie ? Au lieu de l'éternité suprême... peut-être la rupture suprême !

Ah ! folie de ne pas nous être avoué notre amour ; moi, par orgueil d'homme prétendant n'aimer qu'une fois ; elle, par retenue féminine. Folie ! d'avoir tant attendu !

Ma fiancée ! Fiancée tragique ! Elle éclairera la salle d'opérations de sa beauté, de sa perfection encore vivante ; elle rayonnera de l'éclat même de l'amour dans lequel elle se sera endormie, et qui jaillira à travers son corps ; mais si belle soit-elle, elle ne sera qu'une créature de misère et de souffrance !

Dans ce corps fait pour la vie, je ne trouverai probablement que la mort. Ah ! toutes ces

heures d'angoisse de demain, je les vis déjà, et je les vivrai toute cette nuit. A quoi bon chercher à dormir. Je n'ai pas la prétention d'arriver calme là-bas ! Je sais qu'au dernier moment je ne tremblerai pas. Denise elle-même a placé ma volonté au-dessus de mes nerfs ; elle n'a pas voulu un autre que moi.

Puis-je me soustraire à cette vision ? Je vois Robert près d'elle ; il va l'endormir. Elle se soulève ; elle s'est parée comme pour une fête ; ne vient-elle pas vers celui qu'elle aime ? Elle dit à Robert : « Jurez-moi que vous me réveillerez. » Elle pose sa tête sur l'oreiller. Elle lutte, essaye d'arracher le masque posé sur sa figure et qui l'étouffe ; puis elle ne bouge plus ; le chloroforme a vaincu sa résistance ; elle dort.

Mon cœur bat ; il faut qu'il se taise. Je ne suis plus un homme, je n'ai plus le droit d'être un homme. Ah ! me débarrasser de ce cœur un instant seulement. Et Robert me regarde ; tous me regardent ; ils devinent, ils comprennent... Il faut !... Denise, mon aimée, me voilà... Je la contemple et soudain mon cœur s'apaise, mon cerveau se dégage. Je ne tremble plus. Je me

penche sur elle, sur ma fiancée... ma première caresse est une caresse de sang ! Ensuite... ensuite je ne peux plus savoir... C'est l'énigme de demain... Mais quelle espérance garder ? Quelle probabilité que je me sois trompé ?

***

Aujourd'hui je sais ! J'ai vu, et dès le premier regard j'ai compris. J'aurais voulu ne pas aller plus loin dans cette opération qui, j'en étais certain, ne pouvait plus être qu'une exploration. Mes mains agissaient presque machinalement, je croyais revoir celles d'Orniolis ! Comme les siennes, deux ans auparavant, les miennes aujourd'hui soulevaient les mêmes organes, rencontraient les mêmes adhérences, découvraient les mêmes lésions, la même tumeur englobant l'estomac et les régions voisines. Denise était inopérable ! Mon dernier espoir s'était écroulé ! Assommé par la constatation de mon impuissance, j'étais encore anéanti par la similitude entre les deux maladies. Dans quelques jours, dans quelques heures, je retrouverais la similitude dans les

souffrances ! Il n'y avait rien à faire, rien... qu'à refermer la plaie ! Et ce qui m'avait révolté pour Madeleine, j'allais l'accomplir à mon tour pour Denise. Devant mes yeux passait la vision de la joie que j'aurais éprouvée, si j'avais vaincu, à prendre toutes ces précautions, tous ces soins dont le seul but était désormais de réserver Denise à la mort.

Ma douleur se transformait en colère, en rage contre moi-même. Et je n'avais pas le droit de pleurer ! Mes mains, pour cet acte inutile, destiné à assurer des souffrances, n'avaient pas le droit de trembler ! Dès la première suture, il me sembla que je clouais le cercueil où j'avais enfermé ma vie avec celle de Denise.

Tout s'effondrait autour de moi. Je n'avais plus la force de demeurer là. Robert n'avait pas prononcé un mot, lui aussi était atterré, il me regardait tristement. Je lui dis brièvement : « Faites une injection d'huile camphrée. Quand elle me demandera, j'aurai été appelé d'urgence en ville. Aux premières douleurs, de la morphine, il faut qu'elle croie l'opération réussie. » Et je sortis.

Je marchai, pour marcher, sans savoir quel

chemin je suivais ; je marchai pour respirer le vent ; je marchai par besoin d'aller n'importe où, pour fuir ma tristesse, pour me fuir moi-même... Et soudain, je me trouvai dans le Luxembourg. Comme il y a deux ans, les enfants, dans leur ivresse innocente, embarrassaient mes pas de leurs jeux, emplissaient mes oreilles de leurs cris joyeux ! Cette gaieté me blessait. Les enfants ! l'amour ! J'avais rêvé ce bonheur une première fois ! Une deuxième fois encore j'avais cru à l'avenir ! La mort m'avait répondu. Et près de moi je voyais le banc où je m'étais assis, le cœur rempli du souvenir de Madeleine, d'où je m'étais levé pour rencontrer Denise !...

Denise, Madeleine ; puis-je penser à l'une, sans songer à l'autre ? Elles s'appellent mutuellement, si différentes, rendues si semblables par la fatalité ; toutes deux confondues dans le même mal, toutes deux dévorées par le même monstre.

***

Comment séparerais-je leurs deux noms ? Je voudrais m'abstraire de la pensée de Madeleine que je ne le pourrais pas.

J'ai l'impression de lutter contre un sentiment presque inexplicable. Depuis l'opération qui m'a enlevé tout espoir de sauver Denise, depuis que, renonçant au rêve de la posséder jamais, je me prépare à la perdre, je compare ma douleur passée à ma douleur présente, et je ne sens pas le même déchirement. Autrefois, c'était ma chair qui s'arrachait et dont chaque minute emportait un lambeau ; aujourd'hui, c'est seulement un bonheur rêvé que le temps m'enlève. J'ai cru tenir ce bonheur, mais je ne l'ai jamais possédé ; nos cœurs se sont unis, mais nos deux vies sont restées séparées. Quand cette pensée me vient, je m'élève contre un raisonnement qui serait le triomphe de la réalité sur le rêve, du corps sur l'âme. Je me répète que j'aime Denise ; je lui ai dit : « Je vous aime autant que j'ai aimé. » Je n'ai pas menti ; je l'aime toujours, je dois l'aimer davantage puisqu'elle souffre... cependant tout mon être ne

tressaille pas, ne participe pas aussi entièrement à la douleur que jadis ; au lieu d'un arrachement, ce n'est qu'un détachement ; et quand mon cœur se brise, je m'aperçois que je revis le passé : l'image de Madeleine s'est substituée à celle de Denise.

Elle, se croyant sauvée, ne devine pas ce sentiment ; elle conserve uniquement l'appréhension du souvenir que sa maladie doit me rappeler. Cette jalousie, qui a déjà percé ne l'a pas abandonnée, elle me l'a encore prouvé dernièrement. Maury, étant venu la voir, elle lui dit :

— Je souffre encore, mais moins. C'est lui qui m'a opérée, et « moi », il m'a guérie !

Il n'y avait pas seulement dans cette phrase l'affirmation de ma supériorité sur mes autres confrères ; ce « moi », qui lui avait échappé, c'était le cri de triomphe de la vivante, de celle qui se croit vivante, sur la morte ! Moi, il m'a guérie, parce qu'il m'aime plus qu'il n'aimait l'autre ?

Non. Je les aime autant, puisque je souffre autant moralement ; et si mon être n'éprouve pas la torture d'être déraciné d'un autre être, ma vie est brisée de la même façon.

Denise a voulu excuser ce « moi », l'expliquer, devinant qu'elle avait eu tort de ramener mon esprit vers le passé, et surtout de paraître établir une comparaison entre mes deux amours. Elle a ajouté tout de suite :

— Il avait raison d'affirmer que moi je n'avais pas cette horrible maladie. Maintenant, je le crois.

De concert avec Maury, je l'approuvais et cherchais à augmenter sa foi dans la guérison ; mais en même temps j'essayais de la prémunir contre une désillusion trop rapide. Je lui disais qu'il ne fallait pas penser à une amélioration continue sans quelques accidents inévitables ; son rétablissement serait lent à s'opérer, des crises surviendraient fatalement ; à ce moment elle ne devrait pas se décourager...

Ces crises, je les attends avec terreur. Elle se résignera à supporter les premières, mais elle ne tardera pas à comprendre la vérité. J'entendrai de nouveau les gémissements, les plaintes dont je me souviens.

XI

Depuis le quatrième jour, l'évolution de la maladie qui paraissait avoir subi un ralentissement, a suivi son cours ; quelques douleurs violentes ont fait leur apparition, d'autres ont succédé à intervalles assez éloignés. A partir du dixième jour, Denise a manifesté une inquiétude. La plaie opératoire était cicatrisée, elle le savait. D'où provenaient les douleurs ? Les réponses, les mensonges que j'inventais ne pouvaient la tromper longtemps ; bientôt je compris à l'expression de son visage qu'elle avait deviné la vérité.

Un matin je la surpris en larmes. J'essayai de lui rendre courage. Elle secoua la tête :

— Avoir eu l'illusion d'un bonheur qui ne finirait pas... et sentir ce bonheur s'évanouir avant de l'avoir atteint ! Je vous avais attendu, et vous étiez venu ! J'étais trop heureuse. J'avais cru trouver le ciel sur la terre... tout cela s'en va ! Jean, vous vous souviendrez de moi, du son de ma voix, de la façon dont je vous disais : je vous aime.

Après avoir été illuminée par l'espérance, elle voit maintenant l'ombre s'étendre sur le présent, anéantir ses visions d'avenir ; ses rêves s'envolent dans l'angoisse, dans l'épouvante.

Je vais avoir à écouter les adieux déchirants déjà entendus ; ce n'est pas assez d'assister aux mêmes tortures !

Est-ce une impression ? Il me semble qu'au milieu des souffrances, Denise lutte parfois pour retenir sa conscience près de lui échapper, qu'elle s'efforce d'étouffer en elle cet instinct qui lui ferait réclamer le soulagement. Elle accepte pourtant la morphine, mais avec une inquiétude dans le regard. Je comprends le sens de cette inquiétude ; et, l'injection faite, sa désespérance endormie, son âme en léthar-

gie, quand le silence de deuil et de douleur plane sur la chambre, les questions se pressent dans mon esprit. Elle a dit, lors de ma discussion avec l'abbé : « Si je demandais la mort, c'est que ma volonté serait absente. » Par conséquent elle refuse d'être soulagée le jour où le calmant deviendra nuisible à son organisme. Il m'est impossible de douter de son intention. En prononçant ces paroles, ne se croyait-elle pas déjà, avec raison, hélas ! atteinte d'un mal incurable ? Devant sa volonté aussi nettement exprimée, je n'aurai pas à tenir compte de ma pitié. Mais si je résiste ; que pensera-t-elle lorsqu'elle m'implorera ? Elle m'a entendu dire que le médecin disparaît pour être seulement un homme devant le malade qu'il aime, et dont il veut, à tout prix, soulager les souffrances ; elle a peut-être deviné ce que j'ai fait pour Madeleine ; ne pensera-t-elle pas que je l'aime moins, si je reste impassible devant ses gémissements ? Elle croira peut-être que mon amour a succombé à la vision de l'atroce maladie.

Certes, au moment où mes rêves se sont écroulés, il y a eu dans ma douleur, en même temps qu'une révolte contre le sort, une lassi-

tude, la lassitude d'un homme qui renonce à lutter contre la destinée, qui s'abandonne au courant, qui, en présence de ses espoirs déçus, rit de sa naïveté d'avoir eu foi en l'avenir, et n'est plus qu'un sceptique. Mais mon cœur n'a pas été desséché par cet acharnement du malheur. Denise est pour moi plus qu'une amie très chère, arrachée à la vie par l'inexorable, et pour qui j'éprouve simplement la peine immense de l'impuissance du dévouement. Je l'aime toujours. La preuve en est dans ce doute où je suis d'avoir la force, le jour venu, de la laisser souffrir sans la soulager.

XII

Un mois depuis le jour où j'ai constaté que Denise était inopérable, où je suis revenu ici terrassé par la douleur. Aujourd'hui ce n'est plus seulement sous la douleur, mais sous la terreur que je succombe. Il me semble que mon cerveau éclate. Je passe la main sur mon front pour chasser ce cauchemar, et ce n'en est pas un ! L'évidence est là. Denise est guérissable, nous nous sommes trompés !

En vain je me refuse à le reconnaître, l'éclair qui m'a montré la vérité m'a foudroyé en même temps. Toutes ces journées qui viennent de s'écouler repassent devant moi, journées d'angoisse où l'image de Madeleine se substi-

tuait à celle de Denise, journées de lutte entre ma pitié et le refus de Denise de se laisser soulager; toutes ces heures, je les revis, et malgré leur horreur je voudrais les vivre encore, plutôt que d'être au moment présent.

La vérité est là, je l'ai vue, et je ne peux pas, je ne veux pas y croire, je me débats contre elle ; toujours elle se dresse devant moi. Certains faits auraient dû me mettre sur la voie de cette réalité, mais comme si j'en avais eu le pressentiment, je la fuyais. Pourtant, tout est logique dans l'évolution de la maladie de Denise, maintenant je le comprends, et plus je me remémore ces dernières semaines, plus m'apparaissent éclatants des indices que j'avais négligés. Oui, je me souviens. Un soir, avant de quitter Denise, voulant connaître les progrès accomplis par le mal, j'ai posé ma main sur sa poitrine et j'ai été surpris. Je m'attendais à constater un accroissement de la tumeur; je la trouvais telle qu'avant l'opération ; il me semblait même qu'elle avait diminué. C'était si invraisemblable, que pour éviter à Denise la souffrance inévitable d'un examen approfondi, je ne poussai pas plus loin mes recherches.

Comment admettre cette diminution ? elle ne concordait guère avec l'augmentation des douleurs. Cet accroissement, non seulement des douleurs, mais de la fréquence des crises, ne pouvait me laisser de doutes et, par lui, je suivais pas à pas la marche de la maladie, je refaisais une route que je connaissais trop, au milieu des mêmes gémissements, des mêmes plaintes que j'étouffais comme autrefois par la morphine. Je gravissais le même calvaire, avec la même âme. Non, je ne pouvais avoir de doutes. Pourtant, au bout d'une semaine, j'examinai de nouveau Denise. Était-ce par habitude professionnelle ? Était-ce pour vérifier l'impression à laquelle je ne m'étais pas arrêté ? Je profitai d'un pansement, auquel j'assistais. Cette fois, je demeurai stupéfait. Je ne m'étais pas trompé ; la tumeur avait diminué ! elle n'était plus même ce qu'elle était encore huit jours plus tôt. Quelle évolution suivait donc cette maladie ? D'autre part, il m'était impossible de douter de notre diagnostic après l'opération que j'avais faite. Je résolus d'attendre huit jours avant de palper une troisième fois la tumeur.

Dans cet intervalle de temps, Robert me fit bien remarquer que Denise s'alimentait mieux ; mais les crises continuèrent à se succéder, prouvant que le mal était toujours le même. D'ailleurs, le trouble éprouvé en constatant un phénomène que je ne m'étais pas expliqué, avait fait place à l'angoisse apportée par le fait d'être arrivé à la limite de ce que l'organisme de Denise pouvait tolérer de morphine sans amener des troubles organiques. Elle-même craignait que cette limite ne fut bientôt atteinte, car maintenant je lisais clairement dans ses yeux la lutte entre le désir d'être soulagée et la volonté exprimée par elle de ne pas l'être aux dépens de sa vie ? Dans quelle mesure les douleurs supportées seraient-elles moins nuisibles que le calmant ? Il m'était impossible de le déterminer et devant cette inconnue je me sentais faiblir. Devais-je refuser le soulagement ? Plusieurs fois, dans cette douloureuse perplexité, j'avais essayé de persuader à Denise de remplacer la morphine par un stupéfiant quelconque, mais elle n'ignorait pas que c'était substituer une intoxication à une autre et la moindre tentative de ma part réveillait en elle

une lueur de conscience ; le visage crispé sous l'effort qu'elle faisait pour arrêter la prière arrachée à l'instinct, elle me jeta entre deux gémissements :

— Rappelez-vous, Jean, je ne veux pas... Ne m'écoutez pas.

Ah ! comment ai-je pu me demander si je l'aimais moins ? Pour cette force d'âme surhumaine, je faisais plus que l'aimer, je l'admirais, je la vénérais. Mais mon cœur se tordait, j'étais son bourreau et mon propre bourreau.

A mon arrivée, ce matin, j'entends un cri de Denise ; elle n'en peut plus, elle supplie qu'on la soulage ; ma main va saisir la seringue. Denise voit mon geste, son regard épouvanté m'arrête, alors obéissant à je ne sais quelle inspiration, je mets sa tête sur mon épaule, je lui dis :

— Mon aimée, ne craignez rien, je veux vous garder, je veux vous sauver, je n'ai rien oublié, ayez confiance en moi.

Et je lui injecte une dose incapable de lui nuire, mais incapable aussi de la calmer. Quelques minutes après elle s'apaise. Je ne comprends pas.

Etonné, je lui dis qu'elle me semble beaucoup

mieux et que je veux m'assurer de l'amélioration de son état. Je me penche sur ce pauvre corps amaigri que je vois déjà être la proie de la mort.... je n'y trouve plus le mal que je cherche. Et je le cherche presque avec acharnement, ne comprenant pas comment je ne réveille pas des douleurs, redoutant d'analyser le mélange d'espoir et de crainte qui vient brusquement de m'assaillir. La tumeur a diminué dans des proportions telles que je ne peux plus douter : je me suis trompé, nous nous sommes tous trompés ! L'évidence m'écrase. Je la rejette loin de moi. Cependant, pourquoi ne pas admettre que nous avons pu nous tromper ? Pourquoi ne pas être heureux de voir se réaliser ce qui devrait être un bonheur, ce que j'espérais avant l'opération ? La réponse est facile : je me réjouirais si nous n'avions pas tous reconnu, dans la maladie de Denise, celle de Madeleine ! C'est celle-ci que nous avons tous diagnostiquée, et si nous nous sommes trompés pour Madeleine... Alors !

Je tente de justifier cette diminution de la tumeur ; mais plus je la palpe, plus je réfléchis, plus ressort l'impossibilité de mettre sur le

compte d'une simple évolution du mal une pareille réduction.

Comme le premier jour où j'ai examiné Denise, je reste penché sur elle, n'osant plus me relever ; mais ce jour-là, j'étais terrifié d'avoir reconnu en elle la maladie de Madeleine ; aujourd'hui, je suis atterré de ne plus trouver cette maladie ; ce jour-là, je cherchais la vie et je rencontrais la mort ; aujourd'hui... c'est horrible à avouer, je cherche la mort et je rencontre la vie ! Le doute n'est plus permis, la vérité m'apparaît : nous avons tous commis une erreur ! Là où nous avons vu une tumeur maligne, il n'y avait qu'une tumeur probablement inflammatoire. L'opération exploratrice en a sans doute provoqué et hâté la résorption. J'en suis certain. Une seule chose m'étonne : la persistance des douleurs ! Je n'y donne qu'une explication corroborée par la façon dont elles viennent d'être calmées : si elles l'ont été par une dose de morphine aussi faible, c'est qu'elles ont une cause nerveuse ; pour les supprimer, il suffira maintenant de persuader à Denise qu'elle est sauvée.

En me relevant, je parviens à commander à

l'altération de mes traits, et avec une joie dont elle ne soupçonne pas l'amertume, je prononce :

— Vous êtes guérie !

Elle refuse de me croire. Je répète mon affirmation presque violemment ; et, pour expliquer cette violence, je fais semblant d'être fâché de lui voir mettre en doute ma parole. J'ajoute :

— Vous aurez peut-être plus confiance en Robert ? Qu'il vienne.

— Oh ! non, proteste-t-elle, vous savez bien !... Mais, hier encore, vous ignoriez ?

— Pas tout à fait ; seulement j'attendais d'être sûr... Je ne voulais pas vous donner une fausse joie. Je viens de vous examiner et je puis vous affirmer que vous êtes guérie.

— Pourtant, les douleurs ?

— Eh ! jusqu'au moment où les malades sont complètement guéris, ils ne se rendent pas compte de la décroissance des douleurs ; ils n'ont pas l'impression exacte du changement survenu. Vous l'avez vous-même observé cent fois.

— C'est vrai.

— Je comprends votre scepticisme. Aussi, j'étais très sérieux tout à l'heure en vous pro-

posant de faire venir Robert. Sur l'honneur, Denise, je ne lui ai pas parlé de cette amélioration notable dans votre état, vous verrez ce qu'il dira.

Elle proteste, mais sans lui répondre j'ai sonné et fait appeler Robert. Je suis certain de ce que j'ai affirmé.

Robert entre ; elle a un geste résigné :

— Examinez-moi, puisque le Maître le veut !

Robert me regarde, étonné de cette demande, surpris aussi de la physionomie changée de Denise.

Son examen est rapide ; dès la première constatation, il comprend pourquoi je l'ai fait monter ; quand il se relève, la stupéfaction éclaire son visage, il croise les bras et s'adresse à Denise en riant :

— Eh ! bien ! vous en réservez des surprises à vos amis ! Vous n'avez presque plus rien ! Vous allez pouvoir bientôt vous lever !

A mesure que Robert plaisante, les yeux de Denise brillent. C'est donc vrai ? Elle va vivre. Mais en même temps la vie se retire de moi. Je pense avec terreur que ce matin, sans la vo-

lonté exprimée par Denise de souffrir plutôt que d'être soulagée, j'aurais pu céder à ma pitié, et convaincu de la sûreté de mon diagnostic, rapprocher davantage les piqûres, augmenter plus rapidement les doses... comme pour Madeleine. Denise n'était-elle pas dans le même état que ma femme ?... J'aurais pu ne pas me laisser le temps de reconnaître l'évolution du mal, de découvrir mon erreur... j'aurais pu, incapable de supporter la vue de ses douleurs, soulager Denise... jusqu'au bout, comme Madeleine. Je restais effondré... Madeleine !... Jamais, maintenant, je n'aurais la certitude que ma femme devait mourir ?... Toujours un doute subsisterait !... Jamais je ne saurais !

Je n'entendais plus ce que Robert disait à Denise ; debout près d'elle, je ne la voyais pas. J'aurais voulu fuir, être seul ; et je demeurais là, souriant, car je sentais le regard de Denise posé sur moi, et ce regard empreint de confiance, d'espoir, de reconnaissance, me faisait mal, et déjà m'obsédait. Désormais, il faudrait le supporter, accepter l'ironie de son admiration ; je serais le sauveur, l'homme susceptible d'accomplir des miracles ; elle m'appellerait

encore : prêtre de la vie ! Sans que je puisse lui crier : « le hasard seul vous a sauvée, le hasard!... et sans doute la défense de vous soulager au delà d'une certaine limite. C'est vous qui vous êtes sauvée, moi j'ai failli être pour vous ce que j'ai peut-être été pour une autre : le prêtre de la mort. »

Elle avait pris ma main et la serrait doucement. Incapable de parler, je répondis à la pression de ses doigts. J'entrais dans le rôle que je devrais jouer dorénavant. En aurais-je la force ? Que serait un amour dans lequel je cacherais à celle que j'aime une partie de mon âme ? Pourrais-je l'aimer encore ? Elle se réjouissait de vivre pour être ma femme, pour être mon bonheur, ma joie ! Elle ne serait plus qu'un remords vivant attaché à moi, et qui m'obligerait à ne jamais oublier.

A ce moment, une douleur crispa le visage de Denise. Je n'avais plus à craindre l'abus de la morphine, qui serait bientôt inutile. Je n'hésitai pas à lui faire une piqûre ; cette fois, c'était moins pour la soulager que pour me permettre de la quitter.

Lorsqu'elle fut calmée, je sortis de la chambre;

il m'était impossible d'éviter un entretien avec Robert. Dans mon bureau je lui dis :

— Vous avez constaté ?

Il éleva les bras :

— Nous nous sommes tous trompés ! Ce n'était qu'une tumeur inflammatoire !

— Oui. Mais vous aviez le droit de vous tromper, pas moi !

— Voyons ! Ce serait insensé de vous affliger d'une erreur...

— De ma part, c'est plus qu'une erreur, c'est une faute. Cette tumeur a été provoquée par un coup reçu devant moi ; vous entendez, devant moi. Le jour où nous sommes allés voir Maury, un ivrogne a atteint mademoiselle Lormond d'un coup de poing en pleine poitrine. J'aurais pu m'en souvenir !

Dans l'impossibilité d'avouer la véritable faute, le crime, dont l'idée me hantait, la dernière injection donnée à Madeleine, je satisfaisais mon besoin de m'accuser en exagérant la responsabilité que cet oubli faisait peser sur moi. Robert haussa les épaules :

— Eh ! vous me l'aviez raconté cette scène. Moi non plus, je n'y ai pas songé.

— Elle n'aurait pas dû sortir de ma mémoire. J'étais avec mademoiselle Lormond.

— Tous les symptômes étaient là pour nous tromper.

— Les symptômes ? Ils étaient peut-être réels ? Peut-être aussi étaient-ils en partie nerveux ?

Je lui rapportai la façon dont j'avais calmé Denise avec une injection très faible.

— Vous m'avez dit vous-même, Robert : « C'est une grande nerveuse. » Vous aviez raison, évidemment. Ce jour-là, je n'y ai pas attaché assez d'importance. La vie qu'elle a menée ici au milieu de toutes ces misères, les scènes de Saint-Ouen, auxquelles elle a assisté, ont surexcité sa nervosité ; enfin... et, là encore, j'ai une responsabilité, j'ai trop souvent parlé devant elle d'un mal toujours présent à ma pensée.

Je m'arrêtai brusquement pour ne pas céder à l'envie que j'éprouvais de lui dire toute la vérité, de lui demander de me rassurer. Comprit-il les sentiments qui me bouleversaient ? Il répondit aussitôt :

— Il a fallu ce concours de circonstances, l'oubli du traumatisme, l'état nerveux accroissant

les douleurs, les provoquant même, grâce à cette connaissance qu'avait mademoiselle Lormond de la maladie, pour que nous ayons pu nous tromper. Dans tout autre cas, c'eût été impossible. Du reste, ces douleurs auraient fini par cesser d'elles-mêmes, et elles n'auraient pas atteint l'acuité que nous avons constatée pour d'autres tumeurs, réelles celles-là. Notre erreur n'aurait pas persisté longtemps.

Tout en rentrant chez moi, je me répète les raisons que Robert vient de me donner, avec intention, j'en suis certain, et j'essaye, inutilement, de me rassurer, de me reprendre.

Assurément, il a fallu ce coup de poing pour déterminer la tumeur ; mais sais-je si Madeleine n'avait reçu aucun choc ? Elle aussi avait pu se cogner au coin d'un meuble, dans sa chambre et ne pas avoir prêté plus d'attention à ce coup que Denise n'en avait prêté à celui reçu devant moi.

Il a fallu cet état nerveux spécial à Denise ? Mais si Madeleine était moins au courant que Denise des détails de cette maladie, elle les connaissait néanmoins. Alors qu'elle souffrait, et qu'elle avait deviné son mal, ne me suis-je

pas reproché de l'avoir trop renseignée ? Elle en savait assez, elle aussi, pour qu'un état nerveux analogue ait accru et prolongé ses souffrances.

Les douleurs de Denise n'ont jamais eu l'acuité de celles de Madeleine ? Elles n'avaient pas encore eu le temps d'atteindre cette acuité, et il s'en fallait de si peu.

Notre erreur n'aurait pas persisté ? Oui, parce que j'ai eu pour Denise le courage de laisser au temps la possibilité de me renseigner ; pour Madeleine je n'ai pas permis au temps de me renseigner. Certes, Madeleine était torturée le jour où je lui ai donné le repos suprême et je ne voyais pas de terme à ses souffrances ; je croyais sa mort proche, mais j'ignorais le nombre d'heures, de jours, qu'elle avait encore à vivre ; peut-être aurais-je constaté le lendemain une diminution de la tumeur... Peut-être cette tumeur avait-elle déjà diminué ? J'avais la conviction que Madeleine était irrémédiablement perdue ; je n'ai même pas songé à l'examiner, car je ne l'ai pas examinée avant de la tuer. Oui, avant de la tuer !

Ah ! je sais bien ! j'agissais en homme ! C'est

la thèse que j'ai soutenue devant Maury ! Non, j'agissais ainsi, parce que la pensée du médecin, infatué de sa science, dominait en moi et me donnait la certitude de la mort à brève échéance. Devait-elle mourir ? Jamais je ne le saurai ! S'il y avait, pour qu'elle vécût, seulement une chance sur cent mille, sur cent millions... cette chance existait, je viens d'en avoir la preuve. Madeleine aurait peut-être été sauvée ! Elle serait là, elle m'attendrait à la maison, je retrouverais son sourire, ses lèvres se tendraient vers les miennes, je la prendrais dans mes bras, je la sentirais sur mon cœur mêlée à ma vie, vivante... vivante !

Et je marche, répétant ce mot, « vivante ».

En approchant de chez moi je lève les yeux : les fenêtres de Madeleine semblent deux trous noirs remplis de ténèbres ; cette nuit est mon œuvre !

Je me jette sur mon bureau sans autre sentiment que l'horreur dans laquelle me plonge le doute. Je ne suis plus rien qu'une chose misérable ! Je me fais pitié !

Toute la nuit je demeure là, l'esprit bouleversé. Ma conscience se débat en vain. J'ai cru

obéir à un sentiment humain, à un devoir humain ! Je n'ai obéi qu'à ma sensibilité, qu'à mes nerfs ! Maury a raison ! Le cerveau obscurci par les gémissements de Madeleine, par la douleur de son père, par celle de la vieille Marthe, j'ai été la résultante de forces de délire,... en proie au délire moi-même. Le devoir n'a qu'une route ; tout écart mène à l'abîme.

Je me répète encore les paroles de Robert, j'y cherche une excuse à mon acte, je fais repasser devant mes yeux toutes les phases de la maladie de Madeleine, essayant d'y puiser une certitude... Un doute subsiste ; et ce doute, qui s'est présenté brusquement au moment où j'examinais Denise, s'insinue maintenant lentement en moi, entre dans mon cœur comme une aiguille.

Et dans mon inconscience, j'ai pu vivre sans remords. Bien plus, j'ai pu oublier !

Oublier ! Ma pensée revient alors à Denise. Je ne peux plus l'épouser. Pour tous deux le bonheur a fui. Jamais je ne chasserai l'image qui se dressera entre elle et moi. Comment lui expliquerais-je des angoisses qui ne lui échapperaient pas ? La main de la destinée impla-

cable nous a ressaisis l'un et l'autre. Qu'allons-nous devenir ? Cesser de la voir en ce moment, serait la tuer. Mais serai-je capable de jouer vis-à-vis d'elle une pareille comédie ?

J'ai cru qu'il m'était permis d'être heureux ! J'ai voulu aimer ! Ai-je aimé ! Aimé-je encore ? Je ne le sais plus. J'ai voulu aimer ; sans doute par instinct, pour attester ma volonté de vivre, pour sentir pendant quelques instants l'ivresse s'emparer de moi et me faire oublier ce que je croyais être un souvenir, ce qui était, avant tout, un remords. Et je suis perdu par Denise, par celle-là même qui était venue pour me sauver !

XIII

C'est bien une comédie, une comédie lugubre qui chaque jour recommence ! Il faut accepter les élans de reconnaissance de Denise, y répondre sans trahir la douleur qui me ronge. Si je pouvais seulement échapper aux compliments de tous ceux qui voient dans cette guérison le résultat de mes soins ! Ces félicitations me poursuivent. Chaque jour les regards des infirmières me disent : « Vous devez être heureux ! » Car Denise va de mieux en mieux, l'amélioration de son état a marché avec une rapidité surprenante. Je ne m'étais pas trompé sur sa nervosité ; depuis qu'elle se croit guérie, les douleurs ont disparu ; elle se nourrit, elle

engraisse, elle revient à la vie. Évidemment, je dois être heureux ! Mais j'ai tué en moi le droit au bonheur, le droit à la vie.

La paix de ma conscience exigeait la mort de Denise. Voilà ce que je ne cesse de me répéter, et j'ai peur d'en arriver à cette pensée monstrueuse : le regret de la voir vivre. J'ai peur de ne plus voir en elle qu'un remords dont je ne saurais jamais m'affranchir ; et, malgré cela, je l'aime toujours.

Ce matin je la regardais, assise sur son lit, drapée dans une écharpe ; elle surgissait de tout le buste sur la blancheur des draps ; son profil se dessinait dans la zone lumineuse que traçait un rayon de soleil filtrant à travers les persiennes. Elle venait vraiment de ressusciter, de rejeter le linceul qui l'enveloppait encore hier ; et comme au sortir de la tombe, à laquelle elle échappait, elle respirait épanouie dans la beauté de la vie. La mort avait reculé, la nuit s'était dissipée, l'aurore avait lui. Du cauchemar en fuite, il ne restait qu'une impression diffuse lui faisant mieux apprécier la réalité. Les inquiétudes morales évanouies, les douleurs physiques disparues avaient seulement laissé

répandue sur elle une sorte de langueur à laquelle elle s'abandonnait. Douceur de la convalescence où la vie reparaît ainsi qu'un chant oublié ! Elle était plus qu'une ressuscitée, elle était l'être nouveau qui naît à la vie.

Et moi, devant cet état indéfinissable où je devinais déjà des désirs vagues, des aspirations, des attendrissements ; devant la lumière que je voyais s'allumer dans ses prunelles, étincelle prête à jaillir du milieu des cendres pour ranimer le foyer, j'éprouvais une souffrance aiguë. Je l'aimais, il m'était impossible de renoncer à elle ; mais en même temps je sentais la domination de l'idée que sa vue ferait toujours surgir en moi. Je ne pouvais vivre ni sans elle ni avec elle. Le désastre était irréparable. Notre existence à tous deux était empoisonnée. Denise, un jour, devinerait ; et nous ne nous offririons alors que le spectacle de notre mutuelle torture.

L'amour est un élan vers la vie. J'ai voulu m'abandonner aux promesses d'un bonheur vers lequel mon être se tendait ; je me suis heurté à un obstacle élevé de mes propres mains, et je suis retombé brisé. Je ne m'appartiens

plus ; toute une partie de moi est retenue par la morte, est entraînée vers elle ; mon moi réel, ma conscience, est en son pouvoir.

***

Cette nuit j'ai dormi ; j'ai probablement rêvé. En me réveillant, je ne conservais qu'un souvenir confus des jours derniers. Autour de moi je distinguais toutes les petites choses chères au souvenir et qui parlent de tendresse ; leurs émanations s'élevaient, m'enveloppaient de leurs effluves.

Pourtant au fond de mon âme flottait un remords obscur d'avoir manqué à mon devoir. En même temps que j'avais l'impression d'être étranger à tout cela, je sentais le be oin d'entrer dans une nuit complète, dans une insensibilité de cadavre pour échapper à la certitude que j'avais fait une chose impossible à réparer. Je ne voulais pas sortir de cette torpeur, et je craignais d'y parvenir. Le présent se mélangeait au passé. J'entendais la voix de Madeleine, mais elle avait les inflexions de celle de Denise, et tout à coup ces mots résonnèrent distinctement :

« N'est-il pas vrai ? Vous l'avez revue à travers moi ? »

Instantanément je repris conscience, et dans le même instant je revécus les heures affreuses. Je me vis à la fois penché sur Madeleine, lui donnant la dernière dose de morphine, et penché sur Denise, acquérant la certitude de mon erreur.

Toujours, toujours, je les verrai sans pouvoir les séparer. Pour arriver à Denise, mon désir devra traverser l'ombre de Madeleine.

Il me semble maintenant que la vue de Denise rend toute son intensité à l'image de la morte, toute sa vie à l'attache idéale qui, pendant longtemps, m'a relié à elle. Je n'entre plus dans ma maison de santé sans l'appréhension, l'anxiété d'une blessure que je vais recevoir ; ce mot, je t'aime, me brûle les lèvres comme si je n'avais plus le droit de le prononcer.

Hier, Denise s'est aperçue de mon trouble ; mais elle n'en a pas deviné la cause. Elle était levée de son lit pour la première fois ; allongée près de la fenêtre, elle avait laissé se refermer sur ses genoux une revue qu'elle feuilletait avant mon arrivée. Je m'étais assis à côté d'elle. Heureuse, elle m'avait dit :

— Dans quelques jours je marcherai, je descendrai dans le jardin avec vous...

Elle avait tourné la tête vers la fenêtre et contemplait les arbres, les pelouses. Les traits de son visage s'étaient animés de la transfiguration qui lui venait du rêve entrevu : se promener avec celui qu'elle aimait, appuyée sur son bras. Les paupières mi-closes comme pour mieux voir et rapprocher une perspective lointaine, elle ajouta :

— Jean, la vie est belle, plus belle encore, puisque je vous la dois.

Et sans me regarder elle avait tendu la main vers la mienne. Les yeux dans le vague, absorbé par la pensée que suscitait en moi l'approche du moment où il faudrait prendre un parti et me décider, soit à tenter la dissimulation perpétuelle, soit à renoncer à elle, je n'avais pas vu son geste. Elle se retourna vers moi, surprit l'inquiétude répandue sur mon visage, et devint plus blanche qu'elle n'était sur la table d'opérations. Elle eut un accent déchirant :

— Jean, vous ne m'avez pas dit la vérité. Je ne suis pas guérie. Cet horrible mal, je l'avais, n'est-ce pas ? Vous savez que tôt ou tard il re-

viendra ? C'est lui que vous revoyez à travers moi ? Vous le reverrez toujours, lui et ... « Elle ! »

Elle avait baissé la voix à ce dernier mot. En se persuadant qu'elle n'avait pas eu la même maladie que Madeleine, elle avait perdu cette idée qu'elle me rappelait la morte. Abusée sur le sens de l'angoisse que j'avais laissé paraître, elle avait senti se réveiller brusquement toutes les terreurs passées : elle devait se dire que, si elle était guérie momentanément, je ne vaincrais ni la répulsion laissée par l'opération, ni le souvenir s'y rattachant.

Pour lui affirmer qu'elle était réellement sauvée, qu'elle n'avait pas eu la maladie redoutée, je pouvais avoir l'accent de la vérité ; aussi je la rassurai vite.

Ému de ce désespoir, je m'étais abandonné un instant à la sincérité de mes paroles, mais je ne tardai pas à retrouver l'amertume que devait me causer cette affirmation d'une vitalité qui était ma condamnation.

Je ne suis plus dans la fièvre suscitée par la découverte soudaine de mon erreur ; je raisonne de sang-froid. Hélas ! plus j'accumule d'arguments pour me disculper, plus les argu-

ments contraires prennent de force, jusqu'à me conduire à la certitude opposée à celle que je recherche ! la certitude qu'il eût suffi à Madeleine de durer, que si j'avais laissé passer les crises, les calmant juste, elle aussi aurait fini par guérir. Mais j'avais la conviction qu'elle était perdue, et j'avais disposé de son existence pour l'empêcher de souffrir. Plus de respect de la vie, moins de confiance dans ma science, m'auraient peut-être dicté une autre thérapeutique qui aurait permis à Madeleine de vivre plus longtemps, d'attendre le moment où, elle aussi, aurait retiré de l'opération l'influence plus ou moins tardive, sûrement bienfaisante, capable de s'exercer sur un état inflammatoire. Et j'en arrive à ne plus même douter que l'état de Madeleine ne fût purement inflammatoire. Que m'importent le nombre de chances pour ou contre, du moment qu'il y en a une !

Tout effort est vain pour m'absoudre ! Le passé dont je m'étais si bien détaché revit ; ses vibrations se répercutent sur ma conscience en un tumulte de pensées amères ; c'est la mort de mes rêves, la renonciation obligée à Denise,

l'interdiction de regarder le lendemain. Il n'y a plus de lendemain dans cet écroulement. Toutes les ivresses de l'amour n'éclaireraient pas la nuit que j'ai faite autour de moi.

***

Si j'hésite à renoncer à Denise, ce n'est pas par crainte de retomber dans l'isolement où je me suis traîné lamentablement jusqu'au jour où je l'ai rencontrée. Je pense seulement à sa douleur, à la solitude dans laquelle je vais la rejeter. Mais je me dis aussi qu'une union avec moi, dans de pareilles conditions, lui réserverait encore plus de désillusions, plus de déceptions, plus de tristesses. Je ne peux pas la lier à une existence maudite. Ce sacrifice sera pour moi l'expiation, il sera pour elle le moindre mal. Je dois la fuir.

Sa douleur passera comme a passé la mienne... en moins de deux ans ! Plus vite, peut-être, puisqu'il n'y a encore entre elle et moi qu'un sentiment idéal, et qu'aucun autre lien ne nous a unis plus étroitement. Elle se consolera, puisqu'il n'y a pas de douleur éternelle. Elle ou-

bliera. N'a-t-elle pas oublié une fois déjà ? Car elle aimait Darcey.

Pourquoi Darcey est-il parti renonçant à lutter contre moi et pourquoi ne l'ai-je pas retenu, quand, hier, il est venu me faire ses adieux et me remercier de mes soins ? Je supposais qu'il accomplissait un devoir, nous n'avions jamais eu de sympathie l'un pour l'autre ; pourtant son accent et l'allusion qu'il a faite à la fois à son passé et à son renoncement présent m'ont touché par leur sincérité et leur simplicité.

Le regard droit, il s'est avancé vers moi :

— Docteur, je veux vous remercier sans phrases, avant de m'en aller employer au loin, le mieux possible, cette vie que vous m'avez rendue.

Je savais par Robert que Darcey retournait en Amérique et je comprenais le sens de ces quelques mots : il partait parce que Denise m'aimait, parce que sa loyauté lui interdisait de demeurer en rival de celui qui l'avait sauvé. A cette heure je n'étais plus jaloux de lui. Partirait-il, pensais-je, s'il apprenait que Denise va être libre, qu'elle pourrait un jour lui revenir ? J'étais près de lui dire : « Restez pour

la consoler, pour essayer de la reprendre. Moi, je ne suis qu'un malheureux indigne d'elle, incapable de lui donner le bonheur. Je ne veux pas associer sa vie à ma triste existence... » Pourquoi n'ai-je pas répondu par cet aveu à la franchise, à la confiance de sa démarche ? Ses paroles signifiaient qu'il tenait à mon estime ; pouvais-je m'exposer à son mépris ? Mauvaise raison ! Si je renonce à Denise, Darcey l'apprendra forcément un jour ou l'autre et me jugera ! Je ne lui ai pas dit : Restez ; parce que c'était prendre une résolution à laquelle je suis décidé sans avoir le courage de l'exécuter. C'eût été accomplir un acte ! Et dans le désarroi de mon âme, je n'ai plus de volonté. J'attends. Quoi ? Je ne sais pas. Nul secours ne peut me venir. J'attends la mort peut-être ?

La mort ? N'est-ce pas le seul refuge où je trouverai l'oubli ?

***

J'ai fait un effort sur moi. J'ai cédé aux instances de Maury qui me demandait de passer chez lui. Plusieurs de ses paroissiens avaient

été blessés dans une bagarre au cours de la grève des jours derniers, l'un d'eux grièvement. Maury me suppliait de voir cet homme qui, pour échapper à la police, refusait de se laisser transporter à l'hôpital.

J'ai répondu à son appel, non par charité, mais peut-être pour refaire le chemin sur lequel il y a trois mois, j'avais éprouvé une ivresse, en croyant que la vie renaissait en moi ; je me rendais ainsi plus sensible l'illusion du bonheur.

En abordant Maury, je vis que sa joue était balafrée. Il avait voulu arrêter les manifestants, et ceux-ci avaient reconnu par des coups ses bons conseils du moment, son dévouement du passé.

J'eus un rire sceptique :

— Ah ! la charité.

— Pauvres gens, fit l'abbé, la misère les affole. Il n'y a en eux qu'une terrible inconscience. Viens, ne perdons pas de temps.

Les pansements terminés, Maury m'accompagna sur la route de Paris. Il avait remarqué un changement en moi ; je comprenais qu'il désirait me parler. Je cherchais à éviter un entretien, mais il avait mis sa main sur mon

épaule, du même geste fraternel que le jour où je l'avais retrouvé et où il m'avait dit : tu souffres ? Ce fut la même phrase qu'il prononça cette fois encore. L'énervement produit par la comédie forcée continuellement devant Denise, par les nuits sans sommeil, par la hantise de cette idée : j'ai tué ma femme et elle pouvait vivre, m'avaient brisé. Je voulus affirmer à l'abbé que je ne souffrais pas ; je ne pus articuler un mot ; je voulus hausser les épaules, je n'arrivai qu'à faire le geste de me décharger d'un poids trop lourd.

— Raconte-moi ta peine, reprit Maury après un silence.

J'étais plus calme, je répondis essayant d'être ironique :

— Oui. Une confession !

Il sourit :

— Ne dis pas de mal de la confession. Elle n'est pas seulement un sacrement, elle est la plus humaine des institutions. C'est par elle que se déverse le trop-plein du cœur. — Il redevint grave : — Jean, les hommes comme les femmes ont quelquefois besoin de pleurer.

J'étais la proie d'un énervement impossible à

vaincre, des larmes montaient à mes yeux, et je luttais contre ce besoin de me confier, dont je reconnaissais la puissance.

Maury se pencha vers moi :

— Mademoiselle Lormond est-elle reprise par son mal ?

Je murmurai sourdement :

— Non, elle est guérie.

— Alors ?... Elle t'aime ; je le sais. Et toi...

— Moi... je lui ai dit que je l'aimais... je lui ai demandé d'être ma femme... aujourd'hui, mon devoir est de l'épouser, et ma conscience s'y oppose.

Nous étions à la porte de Paris, Maury m'entraîna le long des fortifications, sur la route déserte :

— Tu parles par énigme. Je ne veux pas violer ton secret. Toutefois, dans le duel que je pressens entre ta conscience et ton devoir, es-tu sûr de ton jugement ? Vois-tu, Jean, tu es un sensible, et si tu comprimes ta sensibilité, qui est une force, si tu l'empêches de se répandre en dehors de toi, ses vibrations peuvent obscurcir ton jugement. Ce n'est plus ta raison qui juge, mais ta sensibilité ; ce n'est plus un acte

réel que tu apprécies, mais un acte déformé par ta sensibilité ; ce n'est plus un devoir que tu analyses, mais ta sensibilité elle-même... et celle-ci ne s'analyse pas, elle est un don divin. Jean ! laisse cette force sortir de toi, elle t'étouffe... dis-moi ta douleur.

Pendant qu'il parlait, je m'étais encore une fois répété tous les arguments invoqués pour me disculper ; encore une fois j'avais constaté leur inanité. Je répondis, plus à mes propres pensées qu'à la prière de Maury :

— Mon jugement ne s'est pas trompé ; j'ai aimé Denise ; aujourd'hui, je ne sais plus, je n'en ai plus le droit. Il m'est impossible d'oublier ma morte, celle qui est bien ma morte... puisque je l'ai tuée.

Maury s'arrêta :

— Deviens-tu fou ?

— Non. Madeleine était condamnée, rien ne pouvait la sauver, je le croyais du moins; j'ai été incapable de résister à ses gémissements, et pour abréger sa torture... je l'ai tuée.

Le souvenir de notre discussion revint tout de suite à l'esprit de Maury, il se frappa le front du poing :

— Imbécile que je suis ! Et c'est ce que je t'ai dit qui t'a mis dans cet état ? Oui, la vie n'appartient qu'à Dieu, je ne peux pas me dédire. Mais pour le reste, pour la science, je ne sais rien, moi, je discute pour le plaisir de discuter ; il y a certainement des maladies incurables sur lesquelles la science ne se trompe pas. Dieu juge seulement les intentions...

Je lui coupai la parole :

— Ne te reproche rien. Je ne suis pas miné par ce que tu m'as dit; mais ne parle pas de la science. Elle n'existe pas ! Nous ignorons tout. Nous avions tous diagnostiqué pour Denise la même maladie que pour Madeleine. La même, entends-tu ? exactement la même ! Eh bien ! nous nous sommes tous trompés ! Nous avons pu nous tromper aussi pour Madeleine... et je l'ai tuée. J'ai tué ma femme, celle qui était tout pour moi. Ah ! la science ! Je la maudis ! C'est pour avoir cru en elle que j'ai commis un crime.

Il essayait de me calmer : ce doute, disait-il, ne s'appuyait sur rien de sérieux. Je lui décrivis toutes les phases de la maladie, toutes les similitudes, toutes les raisons pour lesquelles je me

répéterai toujours : elle aurait peut-être vécu, je ne le saurai jamais.

Nous nous étions remis en marche, Maury reprit :

— Tu as commis une faute, c'est vrai. Toutefois, vis-à-vis du devoir strict, tu étais aussi coupable hier qu'aujourd'hui ; ce n'est donc pas le remords du devoir enfreint qui te tue; c'est l'horreur suggérée par la vision d'un résultat possible, mais douteux. Je te l'ai dit : Dieu juge sur les intentions. Les hommes eux-mêmes tiennent compte de la volonté dans leurs jugements. Si tu as commis une imprudence, ta douleur a expié, et ta vie, dont tu as fait don à ceux qui souffrent, a racheté ton erreur par son dévouement, par sa charité.

Je levai la main sur la balafre qui lui coupait le visage :

— La charité ! Voilà ce qu'elle produit. J'ai cru à la science, à la charité... Des mots ! mensonge, chimère.

— Non, ma blessure ne prouve rien contre la charité, et l'erreur que tu as peut-être commise ne prouve pas davantage contre la science. Si des malheureux jettent le cri de leurs besoins

comme ils peuvent, c'est parce que nous ne les avons pas entendus assez tôt. Dans leurs hurlements, dans leur bave, je veux voir uniquement l'expression de leur aspiration vers un idéal. Toi, tu croyais donc être arrivé au sommet de la science, ne pas être sujet à te tromper ? La science est une montagne avec des abîmes de tous côtés ; quand tu es arrivé sur une cime, une autre surgit devant toi. Atteindre le point le plus haut est un rêve impossible ! L'idéal est assez élevé pour que toutes les générations qui se succèdent tendent vers lui, s'élèvent chacune un peu plus, et ne l'atteignent jamais. On ne gravit pas cette montagne sans faire un faux pas. On se relève, meurtri peut-être, mais on continue de monter. Tu as fait un faux pas ? Debout ! Et si la leçon est cruelle, accepte-la ; qu'elle t'élève d'un degré vers la cime.

— Sur ce degré, ce n'est pas seulement mon sang, c'est celui d'une autre que j'ai versé.

— Tu n'en sais rien. Et quand un de tes actes aurait tué, combien d'autres ont créé ! Non, tu n'es pas un destructeur. Tu es un créateur, par cela même que tu es un sensible, un exalté. Pour enfanter, il faut toute la force de la pas-

sion, toute la violence des sentiments qui se transforment en œuvre. Ta sensibilité est le plus beau de tes dons, mais c'est par elle qu'aujourd'hui ton énergie se déchire à un doute. Elle a fait de toi l'instrument de ta propre torture, parce que tu l'as comprimée en te repliant sur toi-même. Quel cerveau résisterait à la tension provoquée par des souvenirs qui te traînent des regrets aux remords ? Quel cœur serait assez fort pour supporter le supplice du vautour qui te dévore ? Allons ! Jean, appuie-toi sur moi... et sur une autre qui t'aime, et que tu n'as pas le droit de faire souffrir.

Tout ce qu'il me disait pouvait être vrai ; cela n'empêcherait pas l'image de Madeleine de surgir toujours devant mes yeux entre Denise et moi. Je répliquai :

— Tu ne comprends donc pas. Épouser Denise, c'est me condamner à jouer une comédie perpétuelle. Près d'elle, je ne cesserai pas de voir l'autre ; elle sera la preuve vivante, attachée à moi de mon erreur, de mon crime. Je l'ai aimée ? Peut-être ai-je cru l'aimer, et ai-je rapporté au cœur ce qui venait de mes sens ? Aujourd'hui, je ne sais plus si je l'aime ; son

image s'efface devant celle de la morte. Épouser Denise ? Vivre en dissimulant toujours ? Je ne pourrais pas. Ah ! tu l'as dit : nul cœur ne résisterait à cette compression !

J'avais parlé avec violence. Maury me répondit de même :

— Tu t'accules volontairement à une impasse. Dans la vie, il n'y a pas d'impasses, il y a des routes. Quand elles se bouchent, c'est que nous les fermons. Tu t'imagines ne plus aimer, parce qu'un événement brutal t'a rejeté dans le passé, a ravivé un désespoir calmé par le temps. La surprise douloureuse, l'horreur de la responsabilité assumée, ont donné à ton nouvel amour l'apparence d'une trahison. Assurément, je ne te conseille pas une existence de dissimulation. Tu as raison ; c'est impossible. On ne vit pas en face d'une femme en dehors de la sincérité. Aussi, lorsque ton trouble sera apaisé, quand tu auras recouvré la faculté de discerner la vérité dans ton cœur, quel que soit le sentiment que tu y trouveras, tu auras le devoir de dire tout à mademoiselle Lormond : tes angoisses, tes luttes, tes craintes. Même si elle doit en éprouver de la tristesse, cette preuve de

confiance sera pour elle le plus grand bonheur, venant de toi, l'être supérieur, placé par elle au-dessus de tous les autres. Le désespoir t'a égaré. Tu as pensé : j'ai failli à mon devoir ; voici l'expiation. Songe que cette expiation, tu ne serais pas seul à la supporter, que le poids en retomberait sur une femme innocente, à qui tu t'es promis.

Lorsque Maury m'eut quitté, je restai un instant immobile, le regardant s'éloigner, j'entendais encore ses paroles fermes, mais impuissantes à me rendre le calme et la force. Il arrive un moment où les énergies sont brisées, où on n'aspire plus qu'au repos de l'au delà. L'au delà ? Ah ! l'angoisse de l'au delà n'égale pas celle de la vie.

Il était tard. Pourtant je ne songeais pas à rentrer ; on a envie de rentrer chez soi quand on doit y trouver le repos ; il n'y en a plus pour moi.

Je continuai à errer au hasard des rues. Pauvre Maury ! Brave ami ! Je ne pouvais croire à ses paroles. Après la mort de Madeleine, je pouvais essayer de réagir, espérer dans le travail et dans la science ! Aujourd'hui, tout croule malgré ses affirmations. Dire la vérité à

Denise ? Cela chassera-t-il l'image de Madeleine ? L'amour par lequel je me suis cru sauvé m'a conduit à la ruine, et je reste son prisonnier, ne pouvant pas plus associer l'existence de Denise à la mienne, que me soustraire aux obligations de la parole donnée. Je suis semblable à un condamné tournant sans trêve dans sa prison à la recherche d'une issue.

Maury m'avait abandonné au pied de Montmartre ; quelles rues me conduisirent au sommet ? Mon corps était sans doute allé là par besoin d'air pur. Je m'arrêtai au pied des marches qui mènent à la Basilique, et je m'appuyai au balcon de pierre.

Jadis je me serais oublié à contempler le panorama. Que de fois avec Madeleine nous avions admiré dans la beauté d'un paysage, la pureté des lignes, les jeux de la lumière ! Ne me suis-je pas attardé de même avec Denise dans le Luxembourg à regarder le soleil descendre, à écouter la voix du silence ? Impressions fugitives dues à la mystérieuse sympathie des choses. Maintenant toute la nature m'est hostile. Ces lignes d'ombre qui rampent au pied des monuments et cherchent à les sub-

merger, luttant contre les lueurs crépusculaires, ne sont-elles pas le symbole de la nuit qui m'envahit, le symbole de la nuit qui, malgré l'optimisme de Maury, ensevelit tout, science, gloire, charité, religion ?

Et je suivais des yeux la montée de l'obscurité qui ne descendait pas du ciel, mais sortait de terre, prête à recouvrir la coupole de l'Institut, le dôme du Panthéon, le casque étincelant des Invalides. Des traînées noires, traînées de misère, montaient à l'assaut des palais, des usines, s'élevaient lentement le long des murs, gagnaient peu à peu les faîtes, sans qu'aucune puissance pût en arrêter l'ascension. Flèches, tours, cheminées, fumées des machines, toutes ces lignes s'inscrivaient en vain dans le ciel comme un cri de fierté, lancé par ce qui était gloire, science, beauté, fortune, dons prodigués par une élite à la multitude ! Derrière cette gloire, derrière cette science, qu'y avait-il ? Qu'abritait cette fortune ? Que dissimulait-elle de misères, de souffrances ? A la multitude, l'élite avait seulement donné la vue des beautés qu'elle avait créées ; la force créatrice avait engendré la force de révolte ! En vain les églises

se dressaient pour jeter un pont sur l'abîme séparant la richesse de la pauvreté ; le pont idéal de la résignation ne suffisait plus ; l'ombre grimpait le long des clochers.

Le bourdon de la Basilique se mit à sonner ; les ondes s'échappaient, se répandaient vers la ville, régulières, rythmées comme le battement d'un cœur. A mes pieds, une sirène siffla, déchirant l'air de son cri aigu, couvrant le son grave de l'airain, cherchant à l'étouffer. Le véritable cœur de Paris n'était-il pas là, dans les usines ? Mais l'ombre bleuâtre montait, envahissait tout, la cloche et la sirène se turent ; un dernier rayon frappa le ciel comme une flèche, puis s'éteignit avec la rapidité d'un éclair : un cri jeté sans espoir ! Et tout se noya dans l'obscurité. Derrière moi les dômes de la Basilique n'étaient plus que des rondeurs aplaties ; sans élan, ils ne s'enlevaient plus sur le ciel ; agenouillés, courbant le dos, ils s'écrasaient dans la nuit qui s'appesantissait sur eux. Devant moi, c'était le vide, l'infini muet, insondable, le gouffre de ténèbres, l'immensité noire dans laquelle sombraient la ville et le peuple : le néant vainqueur de tout.

Ah ! tous les doutes, toutes les angoisses, toutes les tristesses qui pèsent sur moi et m'étouffent, les illusions détruites, la misère humaine, toutes ces douleurs ne sont-elles pas uniquement la douleur de vivre ?

***

La morale de l'abbé ne me prouve rien. Si j'étais comme lui, je pourrais retrouver le calme, j'embrasserais ma croix, et plus l'expiation me semblerait grande, plus j'y puiserais de forces. Heureux ceux qui croient ! Ils se mettent à genoux, presque anéantis par leurs fautes, et se relèvent sauvés. L'absolution a tout effacé. L'Absolution ! c'est-à-dire non seulement la permission, mais l'ordre d'oublier ? Est-il donc possible d'obéir à l'ordre d'oublier ? Elle est aussi l'ordre de racheter ! Mais il n'y a de rédemption humaine que dans la mort. Si un coupable n'obtient la paix de sa conscience qu'en se livrant de lui-même à la justice, quelles que doivent en être les conséquences, c'est que la mort est moins terrible que le remords. La mort n'est-elle pas préférable à la double exis-

tence que je mène et dont je suis harassé ? Là-bas, une vie de douces attentions, d'affection, de tendresse, d'amour ; ici, une vie de fièvre, de cauchemars, une vie hantée par l'idée fixe, n'ayant d'issue que dans une catastrophe imprévue pour l'un ou pour l'autre.

En ce moment mes deux vies sont distinctes : si, là-bas, je dissimule, ici, du moins, je peux donner un libre cours à ma détresse, nul regard ne m'épie. Mais le jour où Denise sera unie à moi, quand ses yeux ne me quitteront pas, je n'aurai plus une seule minute d'abandon ; ces deux existences qui subsisteront en moi se superposeront, et celle de dissimulation devra recouvrir l'autre, sans rien en laisser paraître.

Le temps me semble trop court et trop long. Les heures passent trop vite parce qu'elles me rapprochent du moment où la guérison sera complète, où j'aurai à me décider ; elles s'écoulent trop lentement, car, auprès de Denise, j'ai hâte de m'échapper, d'être seul. Rentré chez moi, je me retrouve en face de moi-même, ne pouvant me dérober à l'assaut des pensées qui m'étouffent ; j'attends la nuit avec impatience

dans l'espoir du sommeil, de l'oubli momentané, et mes insomnies guettent la lueur du jour ! Je fuis le temps, et je cours au-devant de lui.

***

Je ne peux plus dissimuler. Denise s'est aperçue que je ne suis plus le même. Elle ne dit rien, mais je vois la tristesse de son regard, et par instants elle devient pâle, elle frissonne, comme si un grand froid l'envahissait. Robert s'inquiète de son état ; il a cru devoir m'en entretenir : elle ne s'alimente plus, elle recommence à maigrir, elle a été reprise de quelques douleurs, elle a refusé, d'un geste las, de se laisser examiner. J'ai imputé aux nerfs ces phénomènes dont je connais bien la cause ! Un retour de la maladie est chose inconcevable ; ce n'est pas le jour où j'ai constaté la diminution du mal que je me suis trompé. Je n'ai pas à me leurrer de cet espoir.

Cet espoir ! J'ai écrit un pareil mot ! Éprouverais-je donc une joie douloureuse et criminelle si, par impossible, l'erreur était dans mon second diagnostic ? J'en suis là, à ne plus

souhaiter qu'un miracle guérisse Denise, mais la tue ! Et cette pensée me vient au sortir de sa chambre, où, tout à l'heure, pour la rassurer, pour la consoler, je l'ai serrée dans mes bras, lui jurant que je l'aimais, que je ne pensais qu'à elle ! N'ai-je pas une excuse, amère, ironique ? Le rôle du médecin est de soulager ! Je l'ai proclamé. Pour soulager, j'ai tué; pour soulager je peux bien mentir aujourd'hui.

J'ai menti en lui disant que je pensais seulement à elle. Ai-je menti en lui disant que je l'aimais ? N'est-ce pas l'impossibilité de la posséder, l'idée d'être privé de ce bonheur, qui me fait voir dans l'existence la douleur de vivre ? La vie n'est elle-même qu'un perpétuel mensonge. Elle promet tout, elle ne donne rien ; ou quand elle donne, c'est pour reprendre. Un mirage nous montre des visions vers lesquelles nous nous précipitons, et qui disparaissent comme des ombres. Tout est mensonge dans la vie, sauf la douleur.

A quoi bon chercher des raisons, des excuses à l'acte que j'ai commis, puisque nul mirage ne se présentera plus devant moi, puisqu'une seule vérité demeure : la douleur est le but de

l'existence ? J'ai atteint ce but. Ma vie est remplie.

Maury me dit que la douleur fait expier, que sa flamme purifie. Elle purifie en nous élevant vers la délivrance... la délivrance du désir de vivre.

***

Je voudrais perdre la notion du réel. Dans cette lutte entre ma volonté et l'image qui s'interpose, je vis en halluciné. Je ne peux plus travailler, mon cerveau est paralysé. Assis devant mon bureau, je prends la photographie de Madeleine et j'implore le pardon, la pitié. J'interroge ces yeux, les yeux obsédants de cette image, les yeux magnétiques dont les miens ne peuvent se détacher, et je leur demande de lire en moi-même, d'y voir mon supplice ; je regarde ces lèvres qui ne se dessèrent pas, et je les conjure de parler, de me dire le secret que je ne connaîtrai jamais.

Moi, le sceptique, je me prends à évoquer l'ombre de ma femme, à écouter une voix qui ne me répond pas ! Parfois, sous l'excès de la fatigue, anesthésié par ma torture elle-même,

j'éprouve un moment de répit ; dans mon âme martyrisée par le souvenir quelque chose s'éteint doucement, silencieusement... et je m'imagine à ce signe qu'Elle est venue, qu'Elle m'a parlé sans que je l'entendisse, qu'Elle m'a donné l'oubli avec la certitude qu'Elle serait morte quand même. Et tout à l'heure je lui ai dit : je n'ai aimé que toi, toi seule au monde !

Hier, je faisais le même serment à Denise ! Envers qui suis-je parjure ? Tout renier, tout railler, tout fouler aux pieds ? Que reste-t-il ?

Le bonheur ne peut être que dans l'abolition du passé, et le passé ne s'abolit que dans la mort.

Maury, inquiet du découragement que j'avais manifesté devant lui, est venu chez moi. Il a encore essayé de me rattacher à l'existence. Je lui ai répondu :

— La vie est une route de malheur et la mort est au bout.

Il a pris la chose en plaisantant :

— Une belle maxime ! dont la seconde partie est d'une vérité incontestable.

Je n'ai pas pu supporter ce rire :

— Quand la route est longue, on la raccourcit.

Il m'a regardé fixement :

— Ah ! le suicide ? Tu en es là ! — et après s'être promené un moment dans la chambre — Je n'ai pas l'intention de te faire un sermon. Je ne te prouverai pas que le suicide est une lâcheté ; il faut un certain courage pour se tuer, je te l'accorde, car la vie est un instinct ; je te l'ai dit un jour... Pourtant le suicide n'est, au fond, qu'un pacte avec l'égoïsme ; on préfère détruire sa vie, plutôt que la supporter malheureuse. Je ne te parlerai pas non plus de l'éternité, puisque tu n'as pas la foi. Ah ! que ne prends-tu, comme moi, l'Univers tel que Dieu l'a fait, au lieu de n'y voir qu'une énigme dont tu auras le mot à la sortie ? Sois sûr que Dieu a fait de cet univers une grande chose, pénible parfois, laborieuse toujours, et que le prix sera donné à ceux qui auront eu le courage de travailler, de marcher jusqu'au bout. Si tu ne crois pas à ce prix, regarde au moins le spectacle mis sous tes yeux, regarde-le sans scepticisme avec ton regard d'autrefois, et reconnais qu'il est sublime ! Il vaut bien de se résigner aux douleurs, même aux tortures compagnes des émo-

tions, des joies qu'il renferme. Tu as le dégoût des hommes et des choses ? La constatation d'une imprudence t'a exalté, t'a fait conclure à l'écroulement de tout sur la terre ? Non. Tout reste debout. Une erreur ne proclame pas la faillite de la science, amour du vrai ; pas plus qu'une révolte de malheureux ne proclame la faillite de la charité, amour du bien ; pas plus que ta dernière inclination, dans laquelle tu crois voir une trahison envers ta première femme, ne constitue la faillite du cœur, de l'amour humain.

Il marchait dans mon bureau et continuait, se parlant à lui-même.

— Chacun de ces amours monte vers Dieu, toutes se résument en lui, et sont éternelles comme lui ; les erreurs des hommes les laissent intactes.

Il s'arrêta devant moi :

— Nous ne sommes que des créatures de Dieu. Tu dis, toi, du hasard ? Alors ne t'étonne pas de t'être trompé, de n'avoir pas atteint l'idéal ! Mais c'est parce que tu portes en toi l'empreinte divine, que toujours tu cherches cet idéal, que toujours tu es en quête de ce qui

t'élèvera et te rapprochera de ce Dieu auquel tu ne crois pas.

— Non ; je n'y crois pas. L'homme est isolé sur la terre. Pour subir cette solitude, quand elle lui est apparue, il lui faudrait une puissance telle, qu'à lui seul il fût capable de supporter le monde. Quand on ne peut plus se conquérir soi-même, on renonce à soi-même.

D'un geste qui tranchait l'air, je signifiai : tout est fini, et je repris :

— Tu ne m'as pas compris. Je ne m'étonne pas de m'être trompé. Ma présomption ne va pas jusque-là ! Je ne recule pas devant ce qui serait une trahison envers la morte, mais surtout devant ce qui serait une trahison envers la vivante. Ce n'est pas l'orgueil qui me terrasse, mais le doute : doute d'avoir tué, doute d'aimer encore et de pouvoir donner à une autre le bonheur. Vivre, pour n'avoir que des ruines devant soi ! A quoi bon rester sur des tombes, cadavre soi-même !

— Diminues-tu ces ruines en te supprimant ? Non, mais tu ne les verras pas. C'est le pacte avec l'égoïsme dont je te parlais. Si le suicide n'est pas une lâcheté, il est une absurdité. Je

me rappelle toujours cette scène entre Kléber et Marceau sur les bords du Rhin. Marceau venait de commettre une faute grave qui compromettait le passage du fleuve. Il voulait se tuer. « Tu as raison, lui dit Kléber, il faut te brûler la cervelle, tu l'as mérité ; mais tu dois te la faire brûler par les Autrichiens ! » Tous deux attaquèrent l'armée ennemie et repassèrent le Rhin. Jean, ne fuis pas devant la vie ; fais-toi tuer par elle, mais en luttant contre elle, en reconstruisant sur les ruines, à mesure qu'elle les accumule autour de toi. Quelle que soit l'origine de l'homme, quel que soit le but auquel il tend, une certitude demeure : nous sommes faits pour nous survivre par nos actes. Nieras-tu qu'ils portent à ce titre la marque de l'éternité ?

Il s'approcha et prit mes mains :

— Jean, tu n'as pas le droit de détruire ton génie. Dieu a placé le génie dans l'homme, mais il l'a donné à l'humanité. Ton âme est essentiellement active ; elle ne peut sombrer dans la langueur et le dégoût ! Finir en se tuant, c'est du faux sublime ; c'est offrir au monde le spectacle d'une énergie morte.

Maury parti, je demeurai un moment inerte, enveloppé de brouillard. Puis mon regard erra ; ma chambre était ouverte, au fond, le lit de Madeleine se perdait à travers l'obscurité dans l'immobilité des choses qui gardent le secret de l'acte accompli. Je me levai et fermai la porte. Sur le mur mon ombre glissait, me suivait, comme un témoin dont je ne me séparerais jamais.

***

Depuis trois jours je n'ai pas eu le courage d'aller boulevard Arago. J'ai voulu me reprendre.

Je me suis répété les paroles de Maury, y cherchant la force de vivre ; mais l'idée fixe me poursuit, me tenaille : « Madeleine aurait peut-être vécu, et je l'ai tuée. » Alors il me semble que je n'ai jamais aimé qu'elle... je n'en doute plus, j'en suis sûr.

En même temps je pense que Denise va être guérie, qu'il faudra tenir ma parole... et tandis que je l'étreindrai dans mes bras, l'autre me parlera. Non, je ne veux pas m'abandonner à l'amour, à ce besoin de se perpétuer ! de se survivre ! Comment désirer mettre au monde

des êtres qui seraient aussi malheureux que moi ?

Je n'arrive pas à ressaisir mon âme, elle s'est abîmée dans un gouffre. Qu'attendre du temps ? Le temps n'a pas plus d'action sur la volonté que la volonté n'en a sur le temps ! Par moments les battements de mes artères se ralentissent, et subitement ils résonnent, frappent ; je les entends comme des coups sourds. En moi tout vacille, tout fuit.

Les lettres arrivées depuis trois jours sont là, sur mon bureau ; je ne les ai pas ouvertes. Avant-hier, le timbre du téléphone a retenti, ses appels réitérés, brefs, puis allongés et de nouveau raccourcis, paraissaient appeler au secours. J'ai arraché le fil de la sonnerie ; je n'irai au secours de personne, puisque personne ne peut venir au mien. J'ai interdit ma porte, j'ai fait dire que j'étais absent. Et je reste enfermé, seul avec les débris de mes jours de bonheur. Je vois sur le bureau des photographies, des bibelots; dans le tiroir, « ses lettres ». Ses lettres ! Après moi, on les lirait. Je les prends et les dépose dans la cheminée... Je les regarde brûler. Elles se tordent ; elles semblent souffrir !...

Comme elles sont légères maintenant, comme elles s'envolent !... Jusqu'où monteront leurs cendres ?... jusqu'à Elle ? Une dernière flamme en un dernier éclair illumine tout ; je revois ma vie, je la revois tout entière dans un regard... toutes les œuvres périssent, toute joie est faite de douleur ; la gloire, née des misères les plus profondes, retourne fatalement à son origine ; plus on monte, plus on tombe de haut : il faut tomber pour que la destinée soit complète... Le feu s'éteint, tout s'efface ; le vent de la mort qui vient d'emporter les cendres de ce qui me restait d'Elle m'emporte à mon tour...

Une voix prononça soudain mon nom :

— Jean !

Je rêvais? Le tremblement de cette voix, je le reconnaissais, je l'avais entendu ici, près du lit de Madeleine... Je me retournai. Mon beau-père était devant moi. Ses cheveux avaient achevé de blanchir, mais il avait le même regard doux et triste que le jour où, dans cette chambre, il m'avait serré dans ses bras avant de me quitter. Pourquoi était-il chez moi, lui qui n'était jamais revenu depuis la mort de Madeleine ? Je demeurai plongé dans un mé-

lange de surprise et de crainte superstitieuse. Quelle force était allée le chercher ? Quelle pensée l'avait amené, au moment où toute mon âme s'élançait vers sa fille ? N'étais-je pas victime de l'hallucination dans laquelle m'avaient plongé mes nerfs exténués par les dernières luttes contre moi-même ? Je ne parvenais pas à me ressaisir.

Mon beau-père fit un pas :

— Jean. Excusez-moi d'avoir pénétré de force jusqu'ici. On m'a dit que vous n'étiez pas là... mais devant cette porte, quelle puissance m'aurait arrêté ?

Il désignait la chambre de sa fille.

J'articulai péniblement :

— Mon père, pourquoi n'êtes-vous jamais venu ?

Il secoua la tête :

— Je suis parti pour vous laisser recommencer votre vie, parce que vous étiez jeune, et que j'eusse été un obstacle à votre bonheur. J'ai souffert en jetant un regard d'adieu à cette chambre qui gardait le souvenir de mon enfant, en quittant ces murs où restait enfermé un peu de l'âme de la disparue, et j'ai eu une

heure d'agonie sentimentale en face de ces objets qu'elle avait pénétrés de ses rêves, qui conservaient un peu de son regard... Mais je suis parti. Il le fallait pour vous. Je ne suis pas revenu comme vous me l'avez demandé plusieurs fois dans vos lettres ; je ne voulais pas retarder l'apaisement que le temps devait vous apporter. Je savais qu'une autre viendrait...

J'eus un cri de protestation :

— Non ! Non ! J'ai cru... je me suis trompé.

— Vous ne vous êtes pas trompé, mon enfant ; laissez-moi vous donner encore ce nom, car du fond de ma solitude je n'ai pas cessé de penser à vous... pouvais-je séparer votre souvenir de celui de Madeleine? Vous l'avez tant aimée !

— Je l'aime toujours, murmurai-je.

Il continua sans répondre à ces mots :

— Il y a quelques mois j'ai été obligé de venir à Paris. Je me suis refusé à passer devant cette maison, pour ne pas troubler un rêve que j'avais pressenti à travers les lignes de votre dernière lettre. Vous obéissiez à une loi naturelle ; c'était juste ; c'était bien. Aujourd'hui, j'ai dû revenir ; mais cette fois, j'ai voulu vous voir pour

vous faire comprendre que je vous conservais toute mon affection. Il vous eût peut-être été pénible de m'écrire ce que j'avais deviné. Pourtant j'ai préféré ne pas vous revoir ici... et je suis allé à votre maison de santé. J'y ai trouvé Robert ; il m'a dit que depuis trois jours, vous n'aviez pas paru boulevard Arago. J'ai compris que vous étiez malheureux... Je ne me suis pas trompé. Jean, voulez-vous me dire pourquoi vous souffrez ?

Je le regardais effrayé. Ce père me demandait de lui dire : j'ai tué votre fille ! Je revoyais son regard le jour de la mort, au moment où il m'avait laissé seul avec Madeleine. D'une voix basse et sans inflexion, je répondis :

— J'ai cru aimer, c'est vrai. Je me suis abusé.

Mon beau-père eut un geste de dénégation :

— C'est en ce moment que vous vous abusez. Pourquoi auriez-vous cessé d'aimer cette jeune fille ? Son mal a pu vous bouleverser, mais non vous repousser. Robert m'a appris la douloureuse similitude des symptômes et la différence des deux maladies ; je devine ce que vous avez éprouvé. Le jour où vous avez reconnu que, par bonheur, votre expérience s'était trompée,

vous vous êtes reproché une erreur, comme si nous n'étions pas tous sujets à en commettre ! Votre pensée a été ramenée fatalement de mademoiselle Lormond vers une autre, pour laquelle vous ne vous étiez pas trompé, et votre cœur nouvellement guéri s'est remis à saigner ; la plaie fermée s'est rouverte ; vous avez eu peur de trop vous souvenir encore !...

Je n'osais pas le regarder. Je craignais de me trahir. Aux mots : « une autre pour laquelle vous ne vous étiez pas trompé » ; j'avais avec peine retenu cette exclamation : « Qu'en savez-vous ? » Et c'était mon beau-père qui me torturait pour me retenir dans la vie, qui me demandait de lui ouvrir mon cœur !

— Peut-être, ajouta-t-il, avez-vous été jusqu'à reprocher à cette jeune fille d'avoir guéri, quand une autre était morte ?

Malgré moi je murmurai « peut-être ? » et ma tête retomba sur ma poitrine. Je sentis la main de mon beau-père se poser sur mon épaule.

— Jean ! Vous reprochez à cette enfant de guérir ? Allez-vous donc vous réjouir des souffrances qui ont repris depuis plusieurs jours et que Robert me signalait avec inquiétude ?...

Brusquement je relevai la tête. Une douleur et un espoir horrible avaient à la fois traversé mon esprit. Mon beau-père en avait surpris le reflet dans mon regard. Je le vis pâlir, fermer les yeux ; un moment il s'appuya au bureau ; puis, faisant un violent effort sur lui-même, sans que sa voix tremblât, il prononça lentement :

— Il faut donc qu'elle meure, pour que vous viviez ?

J'étais terrifié à la pensée du sens que renfermait peut-être cette question. Que lui avait dit Robert sur la maladie de Denise ? Qu'en avait-il déduit ? Avait-il tout compris ? J'aurais voulu fuir son regard et je ne pouvais en détacher le mien... Deux larmes glissèrent sur ses joues ; je lus dans ses yeux une immense pitié en même temps qu'une horrible douleur. Il se laissa tomber dans un fauteuil, resta quelques minutes silencieux, et me dit, hachant les premiers mots, mais recouvrant le calme à mesure qu'il parlait :

— Je savais... depuis le dernier jour de Madeleine. Ce jour-là n'ayant plus la force d'entendre ses gémissements, je vous ai laissé seul avec

elle... lorsque je suis rentré... j'ai compris que vous aviez eu pitié d'elle. Je n'ai pas pu vous le reprocher ! Je suis médecin ; je ne suis plus jeune ; j'ai passé par trop d'épreuves, et je connais trop les alternatives cruelles où nous nous trouvons placés. Comme j'étais à même de juger de la déchéance physique et des souffrances, j'étais à même de comprendre votre angoisse, de savoir que le soulagement donné par vous précédait de bien peu celui que la nature aurait apporté ; j'ai vu dans votre acte, un acte d'humanité... Tout à l'heure, quand Robert m'a appris l'erreur faite au sujet de mademoiselle Lormond, je n'ai pas deviné le doute horrible qui s'était élevé dans votre âme. Il a fallu, pour m'éclairer, une circonstance dont je vous parlerai plus tard. Non. Ce que vous imaginez n'est pas. Au moment où l'erreur vous est apparue, votre jugement était déjà obscurci par les émotions que votre âme avait traversées.

Je ne répondais rien. Il eût été trop cruel, pour ce père, de lui prouver que sa fille aurait pu vivre. Il pénétra ma pensée et reprit :

— Pas une seule des raisons que vous feriez valoir n'entamerait ma conviction. Je les ai

toutes examinées. Si douloureuse que soit pour un père la discussion d'un pareil problème, je l'ai faite avec tout mon sang-froid, toute mon expérience de médecin, sans m'abandonner au sentiment.Si je vous croyais coupable,si j'avais un doute, je n'aurais pas eu le courage de venir, et de vous appeler encore mon enfant ; je n'aurais pas eu la cruauté d'augmenter vos remords par ma présence. J'aurais demandé à d'autres de vous détourner de la mort à laquelle vous songez, je le sens. Je ne suis pas seulement ici par un devoir d'affection pour vous, de pitié pour une autre, ni par le devoir que nous avons toujours d'empêcher un homme de se tuer ; je suis venu par devoir de conscience. Vous vous trompez, Madeleine était bien perdue. Oui, ce que vous aviez vu chez Madeleine, vous l'avez retrouvé chez mademoiselle Lormond. Oui, le diagnostic était le même. Mais souvenez-vous de toutes les différences qui vous échappent dans le trouble où vous êtes !

Et les arguments que Robert m'avait déjà fournis, ceux que moi-même je m'étais donnés, mon beau-père les développa, les appuyant de sa longue expérience de médecin. Tout cela je

me l'étais répété cent fois, sans parvenir à me convaincre ; la voix sourde, je répondis : « J'ai tué ; j'ai eu tort. »

Il s'arrêta devant moi et passa la main sur son front :

— Jean, me croirez-vous ? Si, « moi », je vous dis : Vous avez bien fait.

Il ne pouvait pas le penser. Elle était sa fille ! Par affection pour moi, et par devoir humain, afin de sauver un homme, il arrachait ce mensonge de sa gorge. Du regard je lui dis ma reconnaissance ; d'un geste de la tête je signifiai que je ne le croyais pas. Il reprit :

— Elle souffrait. Avez-vous le droit de refuser le soulagement, même nuisible ?

— Je le dois. Vous le voyez bien.

Il se remit à marcher. Je comprenais qu'il calmait ainsi son agitation. Il secouait ses cheveux blancs, voulant dénier mon affirmation :

— Refuser le soulagement? C'est impossible. Réfléchissez. Vous soignez un homme qui souffre abominablement et vous lui dites : « J'ai eu cent malades atteints de votre maladie, et je les ai déclarés perdus, quatre-vingt dix-neuf ne souffraient pas, et pour ceux-ci je n'ai pas eu besoin

de recourir à la morphine ; ils sont morts justifiant mon diagnostic ; le centième souffrait, j'ai dû calmer sa torture ; j'ai peut-être hâté sa fin. Aurait-il vécu ? Pour lui la mort naturelle ne m'a pas permis de vérifier mon diagnostic. Vous êtes dans le même cas que ce centième malade. Que dois-je faire ? Vous soulager ou vous laisser souffrir pour vous faire courir la chance très faible de vivre ? » Que vous répondra cet homme ? il vous criera certainement : « Soulagez-moi. » Et tous, tous vous le diront.

— Denise s'y est opposée. C'est peut-être ce qui l'a sauvée. Non, il ne m'est plus possible de tenir ce raisonnement ; je le tenais autrefois parce que, au fond, les quatre-vingt-dix-neuf, morts naturellement, me donnaient une certitude pour le centième ! Ce raisonnement n'est basé que sur la foi dans mon diagnostic. Aujourd'hui il m'est interdit de penser ainsi. Quand l'exemple que j'ai vu serait le seul, non sur cent, non sur mille, mais sur un million, sur un milliard et sur plus encore... cet exemple existe. Ne dût-il se produire qu'une fois dans toute ma vie, dans toute la vie de l'humanité, il laisse planer le doute.

Mon beau-père souffrait, je le voyais ; son pas devenait plus nerveux.

— Soit, fit-il, un doute plane. Mais chaque homme est sur terre pour assumer des responsabilités ; plus nombreuses sont ces responsabilités, plus lourd est leur poids, et plus aussi le rôle de l'homme grandit. Nous avons dans notre profession deux devoirs égaux : soulager et prolonger. Notre conscience est prise dans un conflit lorsque ces devoirs sont contradictoires. Comme médecin, nous ne pouvons pas nous arroger de « droits », car la certitude de la mort proche n'existe jamais absolue. Comme homme, nous avons le droit de prendre une responsabilité ; et quand nous l'avons prise, ayant agi pour le mieux, nous devons la porter sans regrets. Songez à ce qu'est la souffrance ! Songez à ce que cette souffrance fait d'un malade, à ce qu'il reste de lui au moment où nous pouvons être amenés à procurer le soulagement suprême, à accepter notre part humaine de responsabilité. Souvenez-vous de ce qu'était Madeleine... Ah ! n'avez-vous pas souhaité d'être martyrisé à sa place ? Avec quelle joie, quel bonheur, vous auriez subi sa torture pour la lui

éviter ! mais ce n'était pas en votre pouvoir ! Et pourtant vous avez accompli ce prodige dans la mesure qui vous était possible, consentant à accroître votre douleur du repos que vous lui donniez... Vous avez été humain, mon enfant.

C'était, sous une autre forme, le raisonnement de Maury : les actes sont vides, les intentions seules les remplissent ! Les paroles de l'homme, du médecin, étaient aussi impuissantes que celles du prêtre à ramener la confiance en moi-même, à produire la parcelle d'énergie qui eut permis à une partie de mon être de réagir sur l'autre.

Mon beau-père me regardait douloureusement. Arrêté devant moi, il sembla tout à coup respirer difficilement, faire un effort comme s'il se préparait à sortir de lui l'argument qui allait me vaincre, me terrasser et me relever. Mais les mots refusaient de jaillir de sa poitrine, sur laquelle ses doigts étaient crispés... puis lentement ses mains s'abaissèrent et saisirent les miennes ; ses yeux plongèrent dans mes yeux :

— Jean ! Ah ! Jean... mon enfant... puisqu'il le faut... — il étouffa un sanglot, sa voix faiblit et devint sourde : — J'étais son père... compre-

nez-vous ? Son père !... Eh bien ! moi, son père... cet acte d'humanité... j'aurais eu le courage de l'accomplir si vous ne l'aviez eu...

Les derniers mots avaient expiré sur ses lèvres. Epuisé par l'effort, il était retombé assis, le regard fixé sur la chambre de Madeleine, les lèvres tremblantes, les bras à l'abandon, les mains ouvertes, comme s'il eût voulu dire à sa fille : « Non. Ce n'est pas toi que je sacrifie en ce moment. Ne me crois pas ! C'est moi que je sacrifie, pour le sauver, parce que tu l'aimais : c'est moi qui m'offre en holocauste pour lui, pour toi. »

C'était trop horrible ! Lui, son père s'accusait afin de me rattacher à la vie. C'était impossible ! Il mentait en disant : « J'aurais tué ma fille, si vous ne l'aviez pas fait ! »

Je ne pouvais supporter la vue de ce martyre. Mon âme était dans une fluctuation indéfinissable. Bouleversé, je sentis ma prostration se dissiper peu à peu. J'étais comme un homme réveillé brusquement, et qui, tiré de sa torpeur par un bruit soudain, n'a pas encore repris conscience de lui-même. Dans le silence, j'entendais battre mon cœur, je percevais les bruits

de la rue. Au fond de la cheminée, les cendres des lettres reposaient ; mon regard s'y fixa. Madeleine m'avait-elle envoyé son père pour me sauver ?

Quelle force, quel doute me retenaient encore et m'empêchaient de me jeter aux pieds de cet homme qui prenait ma croix pour m'en décharger ?

Il était immobile ; une contraction de sa bouche révélait l'angoisse qui venait de convulser son être. Tout à coup, il se redressa avec le geste d'un homme à qui il reste un dernier devoir à accomplir.

— Jean, je vous ai uniquement parlé de vous jusqu'ici. J'ai encore à vous entretenir de cette jeune fille à laquelle vous avez renoncé, et que vous allez rejeter dans le malheur, dans le dénuement dont vous l'aviez sortie. Vous l'y rejetez, non seulement avec les douleurs du présent, mais avec le souvenir des tristesses du passé qui lui reviendront en même temps. Vous l'y rejetez avec toute la rancœur de la vie ; ivre de désespoir, ivre de désillusions, sans vous demander ce qu'elle deviendra... si elle vit. Son choix est fait d'ailleurs !

Je sursautai :

— Que voulez-vous dire ?

— Je vous dis ce que j'ai appris tout à l'heure, là où je suis allé vous chercher sans vous trouver.

Je me levai brusquement, et la voix étranglée.

— Qu'y a-t-il ?

Son accent se fit sévère :

— Depuis trois jours vous êtes enfermé ici, ayant coupé toute communication avec l'extérieur. Il n'y a pas une demi-heure vous songiez à vous tuer. Que vous importe ce qui se passe là-bas !... Quand j'y suis arrivé, j'ai vu non seulement Robert, mais votre ami l'abbé Maury. Il venait de recevoir une lettre de mademoiselle Lormond et était accouru. C'est pour vous apporter cette lettre que je suis entré de force.

Je la lui arrachai des mains.

« Monsieur l'abbé,

» Ceci est ma confession. Je vais mourir volontairement. Que votre miséricorde m'absolve ; intercédez pour moi. J'ai pu, autrefois, supporter toutes les épreuves, toutes les détresses ; aujourd'hui ma vie cause la mort de celui que j'aime de toute mon âme. Ce secret est le sien,

ne cherchez pas à le connaître, je l'ai pressenti un jour... Je suis certaine maintenant de ne pas m'être trompée. Pour que le docteur Chenove vive, il faut que je meure ; et que je meure du mal dont il m'a guéri. J'essaye, depuis quelque temps, de simuler un retour des douleurs ; je mens ; mais je n'espère pas arriver à tromper Robert, à lui faire prendre l'effet d'un poison pour le résultat de l'affection qui doit me tuer.

» Venez. Et en mon nom, suppliez Robert de tromper le Maître, de lui donner, pour cause de ma mort, une reprise subite de la maladie. Il le faut.

» Lui, Jean, votre ami, qui était le mien, sera facilement abusé ; il ne me voit plus, il ne veut plus me voir...

» Monsieur l'abbé, mon père, priez pour moi.»

*
* *

Je poussai un cri et voulus me précipiter vers la porte.

Mon beau-père m'arrêta, il ne dit qu'un mot :

— Elle vivra !

Je le regardai tremblant.

— Elle vivra, reprit-il, Robert a pu agir à temps... Vous voyez bien que vous l'aimez !

Je laissai tomber ma tête dans mes mains et les sanglots qui m'étouffaient remontèrent à mes lèvres.

Mon beau-père me prit la main :

— Maintenant, venez.

C'était lui qui me donnait Denise !

***

Lorsque j'ouvris la porte de la chambre de Denise, Maury et Robert étaient au pied de son lit ; je ne la vis pas tout de suite, mais j'entendis sa voix et je devinai à son accent le douloureux sourire qui devait accompagner ces mots :

— Monsieur l'abbé, vous m'avez trahie ! A qui se fier ?

Mon beau-père me poussa vers elle ·

— A lui, mon enfant.

FIN

MERCANTILE LIBRARY.
NEW YORK.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Bussière. 1398-1-12.

m.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 01135 0508